

Collection Stella

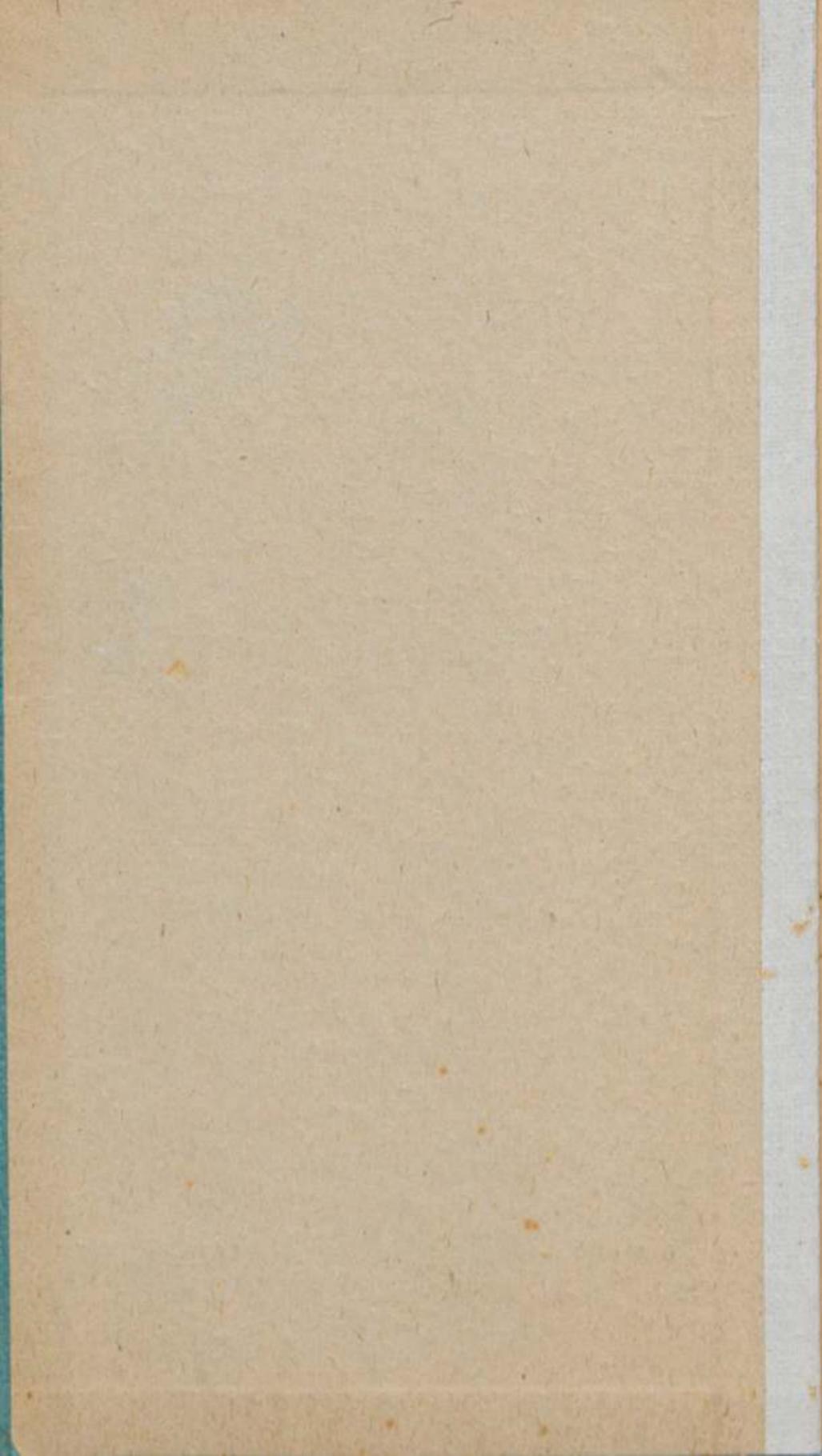


RENÉ STAR

L'AMOUR
ATTEND ...



EDITIONS DU
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan. Paris



La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. elle est une garantie de

:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::

Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

1. L'Héroïque Amour, par Jean DEMAIS.
2. Pour Lui ! par Alice PUJO.
3. Rêver et Vivre, par Jean de la BRÈTE.
4. Les Espérances, par Mathilde ALANIC.
5. La Conquête d'un Cœur, par René STAR.
6. Madame Victoire, par Marie THIERY.
7. Tante Gertrude, par B. NEULLIES.
8. Comme une Epave, par Pierre PERRAULT.
9. Riche ou Aimée ? par Mary FLORAN.
10. La Dame aux Genêts, par L. de KERANY.
11. Cyranette, par Norbert SEVESTRE.
12. Un Mariage "in extremis", par Claire GENIAUX.
13. Intruse, par Claude NISSON.
14. La Maison des Troubadours, par Andrée VERTIOL.
15. Le Mariage de Lord Loveland, par Louis d'ARVERS.
16. Le Sentier du Bonheur, par L. de KERANY.
17. A Travers les Seigles, par Hélène MATHERS.
18. Trop Petite, par SALVA du BEAL.
19. Mirage d'Amour, par CHAMPOL.
20. Mon Mariage, par Julie BORIUS.
21. Rêve d'Amour, par T. TRILBY.
22. Aimé pour Lui-même, par Marc HELYS.
23. Bonsoir Madame la Lune, par Marie THIERY.
24. Veuvage Blanc, par Marie Anne de BOVET.
25. Illusion Masculine, par Jean de la BRÈTE.
26. L'Impossible Lien, par Jeanne de COULOMB.
27. Chemin Secret, par Lionel de MOVET.
28. Le Devoir du Fils, par Mathilde ALANIC.
29. Printemps Perdu, par T. TRILBY.
30. Le Rêve d'Antoinette, par Eveline le MAIRE.
31. Le Médecin de Lochrist, par SALVA du BEAL.
32. Lequel l'aimait ? par Mary FLORAN.
33. Comme une Plume... par Antoine ALHIX.
34. Un Réveil, par Jean de la BRÈTE.
35. Trop Jolie, par Louis D'ARVERS.
36. La Petitiote, par T. TRILBY.
37. Derniers Rameaux, par M. de HARCOET.
38. Au delà des Monts, par Marie THIERY.
39. L'Idole, par Andrée VERTIOL.
40. Chemin Montant, par Antoine ALHIX.
41. Deux Amours, par Henri ARDEL.
42. Odette de Lymaille, Femme de Lettres, par T. TRILBY.
43. La Roche-aux-Algues, par L. de KERANY.
44. La Tartane amarrée, par A. VERTIOL.
45. Intègre, par Pierre Le ROHU.
46. Victimes, par Jean THIERY.
47. Pardonnez, par Jacques GRANDCHAMP.
48. Le Chevalier clairvoyant, par Jeanne de COULOMB.
49. Maryla, par Isabelle SANDY.
50. Le Mauvais Amour, par T. TRILBY.

Volumes parus dans la Collection (Suite).

51. *Mirage d'Or*, par Antoine ALHIX.
52. *Les deux Amours d'Agnès*, par Claude NISSON.
53. *La Filleule de la Mer*, par H. de COPPEL.
54. *Romanesque*, par Mary FLORAN.
55. *Le Roman de la vingtième année*, par Jacques des GACHONS.
56. *Monette*, par Mathilde ALANIC.
57. *Rêve et Réalité*, par Marie THIERY.
58. *Le Cœur n'oublie pas*, par Jacques GRANDCHAMP.
59. *Le Roman d'un Vieux Garçon*, par Jean THIERY.
60. *L'Algue d'Or*, par Jeanne de COULOMB.
61. *L'Inutile Sacrifice*, par T. TRILBY.
62. *Le Chaperon*, par Louis D'ARVERES.
63. *Carmencita*, par Mary FLORAN.
64. *La Colline ensoleillée*, par Maria ALBANESI.
65. *Phyllis*, par Alice PUJO.
66. *Choc en Retour*, par Jean THIERY.
67. *Noëlle*, par CHAMPOL.
68. *Kitty Aubrey*, par TYNAN.
69. *Le Mari de Viviane*, par Yvonne SCHULTZ.
70. *Le Voile déchiré*, par Edmond COZ.
71. *Maria-Sylva*, par LUGUET-FRICHE.
72. *L'Etoile du Lac*, par Andrée VERTIOL.
73. *Les Sources claires*, par Marguerite d'ESCOLA.
74. *L'Abbaye*, par SALVA du BEAL.
75. *Le Tournant*, par Pierre VILLETARD.
76. *Tante Babiole*, par Mathilde ALANIC.
77. *Mon Ami le Chauffeur*, adapté de l'anglais par Louis d'ARVERES.
78. *De l'Amour et de la Pitié*, par Jacques GRANDCHAMP.
79. *La Belle Histoire de Maguelonne*, par Jeanne de COULOMB.
80. *La Transfuge*, par T. TRILBY.
81. *Monsieur et Madame Fernel*, par Louis ULBACH.
82. *Le Mariage de Gratiennne*, par M. des ARNEAUX.
83. *Meurtrie par la Vie*, par Mary FLORAN.
84. *Un Serment*, par la Baronne ORCZY.
85. *L'Autre Route*, par Claude NISSON.
86. *La Lettre rose*, par H.-S. MERRIMAN.
87. *L'Amour attend...*, par René STAR.
88. *Sous leurs pas*, par Jean THIERY.
89. *Aimez Nicole*, par Pierre GOURDON.
90. *Le Secret de Maroussin*, par la Comtesse de CASTELLANA ACQUAVIVA.
91. *La Branche de romarin*, par BRADA.
92. *Une belle-mère*, par Raoul MALTRAVERS.
93. *Cœur de Princesse*, par Agnès et Egerton CASTLE.
94. *La Fleur d'Amour*, par Andrée VERTIOL.
95. *Mariages d'Aujourd'hui*, par Mme LESCOT.
96. *Dans l'ombre de mes jours*, par Jacques des GACHONS.
97. *Arlette, jeune fille moderne*, par T. TRILBY.
98. *L'Obstacle*, par RHODA BROUGHTON.
99. *La Forêt d'Argent*, par A. du PRADEIX.
100. *Dernier Atout*, par Mary FLORAN.
101. *Le Double Jeu*, par G. de VAILLY.
102. *Le coup de volant*, par Marie THIERY.
103. *Idylle Nuptiale*, par Madame E. CARO.
104. *Contre le Flot*, par LE ROHU.
105. *L'Amour le plus fort*, par René LA BRUYÈRE.
106. *Cœur tendre et fier*, par la Baronne BOUARD.
107. *Laquelle ?* par JEAN D'ANIN.
108. *Tout à moi !* par Jean THIERY.
109. *Sous le Soleil ardent*, par Jean JEGO.
110. *Les Trônes s'écroulent*, par Jacques GRANDCHAMP.

Le volume : 1 fr. 50 ; f^{co}. 1 fr. 75. Cinq volumes au choix, f^{co} 8 fr.

La catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92594

RENÉ STAR

L'Amour
attend...



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

L'Amour attend...

PREMIÈRE PARTIE

— Lili, as-tu bientôt fini de jouer avec Rip ?

Jacqueline Beaurand, agenouillée sur le tapis, tendait un bâton à son chien qui ne se décidait pas à sauter.

— Je ne joue pas avec Rip, maman : je le fais travailler. Si ça ne vous gêne pas, je continue ; si vous avez besoin de moi, c'est fini tout de suite.

— J'ai besoin de toi, justement, ma chère.

— Eh bien, maman, me voici.

Jacqueline se redressa d'un bond, non sans avoir lancé une tape sur l'oreille de Rip, épagneul aux longs poils fauves et aux yeux d'or bruni, qui s'en fut avec dignité, tandis que sa maîtresse le poursuivait de ses reproches :

— Le vilain ! qui ne fait aucun progrès ! J'en suis honteuse pour vous. Allez vous cacher, monsieur !

Rip, loin de suivre ce conseil impératif, vint s'étendre avec abandon aux pieds de Mme Beaurand, qui prit sa défense :

— Tu fatigues ce pauvre animal.

— C'est-à-dire que je le préserve de l'obésité.

— Fais-le courir dans le jardin, alors.

— Ça ne suffit pas. Il faut encore qu'il apprenne ses exercices : j'assouplis sa mémoire pour entre-

tenir ses facultés intellectuelles. D'ailleurs, quand je l'ai un peu tourmenté, il sent mieux son bonheur après. Pas, mon Rip ?

Rip était un être conciliant ; il répondit par un regard paisible et secoua la queue en signe d'approbation.

Mme Beaurand venait de s'asseoir devant l'élégant pupitre en bois de rose où des livres à peine coupés et un certain nombre de lettres s'éparpillaient dans un aimable désordre ; la mine perplexe, elle examinait une feuille de papier où elle venait de tracer un carré. Sa fille se pencha sur son épaule :

— Voyons, maman, qu'y a-t-il ?

— C'est pour le dîner de mardi ; je ne sais comment placer les invités, à cause des Frégeac et des Gautrait qu'il vaudrait mieux ne pas mettre à côté les uns des autres.

— Combien serons-nous ?

— Tiens, voilà la liste. Nous serons douze.

Jacqueline lança un rapide coup d'œil sur la page que lui présentait sa mère, et trouva aussitôt une solution :

— Invitez les Revel : ça arrangera tout.

— Mon Dieu, oui... Coralie est insupportable, et son fils n'est pas drôle : mais ce sont nos parents tout de même.

— Sans compter que ma tante serait furieuse si elle apprenait que vous avez donné le premier dîner de la saison sans les convier. D'ailleurs, ils m'amusez tous deux, la mère et le fils ; lui, parce qu'il est le seul jeune homme qui ne me fasse pas la cour, et elle parce qu'elle s'évertue à le suppléer. Entre deux madrigaux, elle me parle des travaux de François, de son dévouement à ses malades, des progrès de sa clientèle. Comme si ça m'intéressait ! « François vient d'être appelé chez le général X. François a opéré de l'appendicite la baronne de Z. » L'autre jour, je lui ai crié à brûle-pourpoint : « Et le secret professionnel, ma tante, qu'est-ce que vous en faites ? » Elle a rougi ; mais elle a gardé le sourire. Je puis tout me permettre avec elle : elle aura toujours le sourire. Parfois elle me donne envie de me regarder dans la glace pour m'assurer que le chiffre de ma dot n'est pas imprimé sur mon front. On le dirait, vraiment, tant je sens qu'elle ne perd pas de vue une minute.

— Tu exagères, Lili.

— Oh ! pardon, maman, je n'exagère pas. Figurez-vous qu'elle a visité tous les plus beaux appartements de l'avenue Mercédès, cette voie neuve qu'on vient de bâtir perpendiculairement à sa vieille rue Raynouard. Je vous parie qu'elle pensait : « Si mon François épouse Jacqueline, voilà ce qu'il faudrait à ces chers enfants. »

En prononçant cette dernière phrase, Lili, d'une grimace, abaissa la pointe de son nez, fit un regard en dessous et une si drôle de bouche en cœur, que sa mère éclata de rire.

— Tu es une moqueuse impayable.

— Maman, je vous assure qu'elle ne pense qu'à ce mariage. Ce qui m'étonne, c'est que son fils ne prenne pas la peine de saccager son rêve.

— Dame, il préférerait sans doute le réaliser. Je ne suis pas éloignée de penser que sa discrétion n'est qu'une savante manœuvre...

Jacqueline rougit et protesta, avec une vivacité, une chaleur inhabituelles :

— Lui ? Vous ne le connaissez pas : on lui offrirait douze millions qu'il les refuserait plutôt que de me prendre avec.

— Par exemple !... Et comment le sais-tu ? s'exclama Mme Beaurand, à la fois vexée et intéressée.

Déjà Lili reprenait son teint ordinaire et sa voix railleuse :

— Ne vous affolez pas, maman : c'est fini !

— Qu'est-ce qui est fini ? Veux-tu dire que ?...

— Eh ! oui, je me suis occupée de lui dans le temps. Vous ne vous en êtes jamais douté, n'est-ce pas ? Quand j'avais quinze ans — il y aura bientôt quatre ans de ça — mon idéal était de devenir Mme François Revel. Que voulez-vous, il m'en imposait ce garçon sérieux avant l'heure, reçu le premier à tous ses examens, le génie de la famille, le modèle des fils de veuve !...

— Et alors ?

— Alors je me suis aperçue que je lui étais tour à tour indifférente ou insupportable, suivant que je le laissais tranquille ou que je m'efforçais d'attirer son attention. Je l'ai donc laissé tranquille.

— Et maintenant ?

— Maintenant je n'y pense plus ! Et la preuve, c'est que je vous en parle, ma petite maman chérie ! Moi, vous savez, quand j'ai une passion pour quel-

qu'un, on m'arracherait toutes les dents plutôt que son nom !

— Quelle confiance en ta mère !

— Ce n'est pas manque de confiance, maman ; c'est de la pudeur d'âme, voilà tout — un sentiment très avouable, en somme, et qui ne doit offenser personne. De plus, je crois que le silence, et même la gaieté feinte, sont un excellent remède contre les peines de cœur.

— Tu as de ces idées !

— Je vous assure : je l'ai expérimenté, maman. Il y a eu des jours où j'avais bien plus envie de pleurer que de m'amuser, allez. Eh bien, je m'amusais quand même ! Lorsque François m'avait fait de la peine, je m'appliquais, pour n'en rien laisser paraître, à montrer plus d'entrain que les autres, à danser et à rire davantage. Or, qu'arrivait-il ? C'était une contrainte pendant un certain temps, puis tout à coup ça devenait vrai : j'étais joyeuse pour de bon, et je retrouvais ma lucidité. « Je serais bien sotté, en somme, — me disais-je, — de me faire de la bile à cause de ce beau dédaigneux. Avec ma fortune et mes petits agréments personnels, je n'aurai pas de peine à trouver un mari aussi chic que lui. » Quant à François, à qui pourtant je ne souhaite que du bien, je vois d'ici son brillant avenir : il épousera vers la quarantaine une Agnès de vingt-neuf ans qui aura la taille plate, les cheveux raides et une moustache naissante !

Jacqueline s'approcha de la glace, et caressa, de sa main menue, les larges bandeaux ondes entre lesquels son fin visage avait l'éclat d'un camée dans un écrin de velours sombre.

— Maman, voulez-vous savoir quelle est la plus grande joie de ma vie ? C'est d'avoir des cheveux qui frisent naturellement. Et mon plus grand malheur, mon unique ? Devinez un peu.

— Je ne le vois pas du tout.

— C'est de ne pas être blonde.

— Folle ! Espérons que tu n'en auras jamais d'autres !

— Espérons-le. Mais je vous ai exposé ma méthode : si le bon Dieu m'envoie des calamités, je les supporterai avec courage.

— En attendant, je voudrais bien te voir un peu plus sérieuse.

— Pourquoi donc ? Ne croyez-vous pas que ça irait beaucoup moins bien à mon genre de beauté ?

Mme Beaurand haussa les épaules en personne qui dédaigne les paroles inutiles et renonce à la discussion. Cependant Jacqueline s'examinait attentivement dans la glace.

— J'ai les yeux relevés vers les tempes, un nez dans lequel il pleut, et la bouche retroussée par les reins : j'étais née pour être blonde et pour être gaie. J'ai manqué la première partie du programme, il faut que je réalise la seconde, la seule qui dépende de moi.

Mme Beaurand n'écoutait pas ; elle regardait de nouveau la liste de ses convives et le carré autour duquel il s'agissait de les caser. Au bout d'un moment elle dit :

— Tu as raison : ça arrangerait tout d'inviter les Revel. Malheureusement, c'est un peu tard pour leur écrire : Coralie est si susceptible !

— Allez la voir. Elle reçoit aujourd'hui. Vous lui raconterez que vous avez attendu afin de lui faire l'invitation de vive voix.

— Ce serait une idée. Mais je ne trouverai jamais le temps d'aller jusqu'à Passy. J'ai rendez-vous chez mon dentiste à quatre heures ; ensuite, je dois rejoindre lady Taylor au Carlton où nous prendrons le thé avant d'assister à la conférence de la Croix-Rouge. Tu devrais, toi, passer chez tante Coralie en allant à ton cours de chant.

— Je veux bien me dévouer. Seulement, elle trouvera peu correct que je l'invite à votre place.

— Bah ! tu lui expliqueras que je suis surmenée, que je ne peux pas manquer la Croix-Rouge. Ne lui parle pas, bien entendu, de lady Taylor ni du Carlton.

— Oh ! Pour qui me prenez-vous, maman ? Soyez tranquille, je remplirai mes devoirs d'ambassadrice selon toutes les règles du savoir-vivre et avec un doigté impeccable.

Mme Beaurand avait saisi son crayon et griffonnait les quatorze noms sans hâte.

— Parfait ! La table s'arrange toute seule, maintenant.

Déarrassée d'un gros souci, elle se leva et promena un regard charmé sur le petit salon miroitant de glaces où les boiseries dorées, les soies Pompadour épanouissaient autour d'elle leurs fines sculptures et leurs bouquets délicats.

Jacqueline eut un sourire malicieux :

— Alors vous êtes toujours enthousiaste de votre Louis XV ?

— Toujours, et j'ajouterai même que je n'ai jamais eu autant la sensation d'être chez moi que depuis que j'ai renouvelé mon mobilier. Je ne pouvais pas m'habituer à l'Empire...

— Pauvre papa ! Il s'en apercevait bien, il était navré...

— Aussi, quelle étrange idée à lui de m'acheter un boudoir sans s'informer de mes préférences !

— Oh ! Vous savez bien comme il est : chaque fois que la forte somme lui tombe du ciel, il faut qu'il nous fasse un cadeau tout de suite. Pour moi, il ne se trompe jamais, parce que vous lui soufflez ce dont j'ai envie. Mais pour vous, il ne me consulte pas.

— En quoi il a grand tort, petite Egérie incomprise, déclara Mme Beaurand.

Et écartant doucement les bandeaux ondés dont Jacqueline était si fière et si chagrine tour à tour, elle posa un long baiser sur le joli front uni et mat où la ligne ferme des sourcils semblait tracée au burin.

Agée de trente-six ans à peine, Mme Beaurand avait les cheveux cendrés, les yeux pâles, le teint à la fois animé et fané des blondes qui ont perdu le premier éclat de la jeunesse. De haute taille et légèrement corpulente, elle formait un véritable contraste avec la mignonne Jacqueline, qui n'était d'ailleurs que sa belle-fille.

La vraie maman de Jacqueline, jolie créole aux joues minces et aux yeux veloutés, à qui elle ressemblait comme une fleur à une autre fleur, était morte en la mettant au monde ; elle laissait, fou de désespoir, un veuf qui, après un chagrin terrible mais court, se remaria l'année suivante.

Il faisait un second mariage d'amour. Il épousait une toute jeune fille, pauvre, nonchalante et douce. Cette folie tourna très bien : la nouvelle Mme Beaurand se montra pour la fillette trouvée au berceau une mère un peu faible, mais toujours attentive et tendre.

— Ainsi, c'est convenu, ma chérie : tu passes chez ta tante ?

— Oui, j'y serai vers quatre heures et demie. La réception battra son plein, car ma tante reçoit à partir de trois heures. Et quelles têtes ! Le spectacle vaut le voyage. Par exemple, je vais goûter avant d'y

aller : je ne me soucie pas de boire son eau tiède et de manger ses gâteaux à rebours.

— Qu'est-ce que tu appelles des gâteaux à rebours ?

— Comment ! Vous n'avez pas encore remarqué que chez elle les biscuits secs sont ramollis et les brioches dures ? Ça ne rate pas une fois.

— Mauvaise langue, va ! Dis-moi, si nous faisons route ensemble ? Ton père a laissé la limousine à ma disposition ; Joseph me déposerait chez le dentiste et vous conduirait, toi et miss Toppy, jusqu'à la rue Raynouard.

— Non, merci, maman : miss Toppy aurait mal au cœur. Elle supporte d'être secouée par les autobus, par le métro, par un vulgaire taxi ; mais mollement balancée dans une trentaine de chevaux bien suspendue, elle prend le mal de mer.

— Drôle de nature !

— Que voulez-vous, petite mère ? des goûts, des couleurs et des infirmités on ne discute pas. Je vais la prévenir tout de suite que nous sortons une heure plus tôt que je ne pensais.

Jacqueline quitta le petit salon du rez-de-chaussée et monta dans ses appartements particuliers ; avant d'y arriver, elle frappa à la porte de son institutrice.

— Je viens tout de suite, cria une voix rauque et précipitée.

Un double tour de clef fit grincer la serrure, et dans l'entre-bâillement de la porte, le visage de miss Toppy apparut, tout rouge, avec des yeux arrondis d'inquiétude. La vue de son élève la rassura aussitôt.

— Bon, c'est vous. Je craignais cette insolente de Jenny qui se moque toujours de moi...

— Jenny est pourtant bien aise aussi lorsque Louisa lui découvre l'avenir : et aujourd'hui, vendredi treize, elle demandera comme les autres, dit d'une voix sentencieuse une vieille négresse accroupie devant un jeu de cartes étalé sur le parquet — unique cause du grand émoi ressenti l'instant d'auparavant par l'honnête Anglaise.

Cette Louisa, sœur de lait de la grand'mère de Jacqueline, remplissait chez les Beaurand l'office de femme de charge. Investie de la haute surveillance de tout le personnel, elle n'aurait pas manqué de s'attirer la haine et la jalousie des autres domestiques sans le prestige de sa puissance occulte. On était convaincu qu'elle avait le pouvoir de lire l'avenir, et de jeter des sorts, et on la traitait en conséquence.

— Miss Topy, je voulais vous prier de vous apprêter le plus tôt possible. Il faut que j'aille chez ma tante Coralie. Et maintenant, je vous laisse à vos mystères, dit Jacqueline avec un regard de bienveillante gaieté sur le grand jeu déployé par terre en éventail.

— Oh ! nous avons fini. Et d'ailleurs je n'ai pas de secrets, affirma miss Topy en baissant pudiquement ses paupières fripées.

La jeune fille se retira néanmoins, laissant en tête à tête l'Anglaise et la négresse, qui précipita ses prophéties.

— Voilà encore le monsieur haut placé... C'est un monsieur riche, comme qui dirait un gros propriétaire. Il est de tout cœur pour vous.

Miss Topy se cambra. Sous un visage sillonné comme une carte de géographie, elle avait une taille svelte et ronde qui était l'orgueil de son existence et le désespoir de sa couturière.

— Il fait une route à votre pensée, poursuivait la vieille négresse. A la nuit, une lettre... Je vois des hommes d'affaires réunis au sujet d'une question qui vous concerne. Vous aurez des démarches, beaucoup de démarches...

Louisa hésita, réfléchit, toucha plusieurs cartes, puis son doigt, dont la chair noire semblait dévorer l'ongle pâle, se posa sur un neuf de cœur flanqué de deux trèfles.

— Finalement, vous avez le triomphe, et une grosse somme d'argent.

Miss Topy ne broncha point. Elle ne manquait ni du nécessaire ni du superflu ; la somme d'argent la laissait indifférente. Mais son œil roux lança un éclair quand Louisa reprit le filon du monsieur haut placé.

— Vous aurez sous peu des nouvelles du propriétaire. Et vous serez sûre qu'il vous porte beaucoup d'intérêt, car il vous fera une proposition très avantageuse... une proposition tout à fait bonne, comme qui dirait...

Miss Topy écoutait, palpitante. La noire prophétesse pourtant ne risqua point le mot de mariage ; elle craignait sans doute de compromettre son crédit. Elle conclut de son accent doux et mou qui escamotait les r et faisait du cœur un *cœuou*.

— Je vois un grand changement de situation très

favorable... et vous serez tout à fait heureuse du côté du cœur.

Miss Topy sentit le feu monter à son visage, et elle balbutia, pour cacher sa joie :

— Les affaires de sentiment ne me préoccupent point, Louisa. Je désirais seulement savoir quand je pourrai espérer un voyage en Angleterre.

La négresse se pencha de nouveau sur les cartes, les palpa, les renifla, les coupa, en fit quatre paquets, les retourna une à une. Enfin, elle poussa un profond soupir.

— Non, non, pas de voyage pour cette année, surtout pas par mer. Espérez pas partir sur la mer, fit-elle avec l'air de condoléance d'une brave sorcière qui aime encore mieux mécontenter sa clientèle que de la duper.

II

Mme Revel, que Jacqueline appelait « ma tante » par déférence pour la mode de Bretagne et la maturité autoritaire et protectrice de la vieille personne, était la cousine germaine de M. Beaurand.

Restée veuve à quarante ans avec de très modestes ressources, elle était néanmoins venue s'établir à Paris, pour pousser les études de son fils unique, dont elle ne voulait pas se séparer. Elle avait choisi dans le quartier de Passy, qui alors était presque la province, une rue étroite et atrocement pavée, la plus provinciale des rues, défendue par une forte pente et une flexuosité serpentine contre toutes les lignes d'omnibus qui auraient pu s'y hasarder éventuellement, et, dans cette rue Raynouard, une vieille maison où on ne lui accorda l'eau et le gaz qu'au moment où elle renouvela son premier bail de neuf ans.

Dans une si antique demeure, Mme Revel avait aisément transporté et gardé toutes les habitudes de Thouars-sur-Saône, sa ville natale, où il n'y avait pas de théâtre et où l'unique établissement de bains n'allumait ses chaudières que deux fois par semaine. Elle exigeait que sa bonne, qu'elle appelait sa « servante », portât un bonnet et fît la lessive dans sa cuisine. Une terrasse, située à l'arrière de la maison et d'où l'on découvrait un magnifique panorama sur

la Seine, ne lui sembla établie ainsi en plein soleil que pour faire sécher le linge au bon air. « C'est une des grandes commodités de l'appartement, » disait Mme Revel, qui n'aurait déménagé pour rien au monde, et qui, plutôt que d'abandonner ce logis de l'ancien temps, avait entrepris « à ses frais » des réparations considérables, pour installer son fils dans un cabinet de consultation digne de lui.

Il avait fallu abattre la cloison qui formait alcôve dans la plus grande chambre, et percer une porte donnant directement sur le salon. Pendant toute une semaine, les maçons, pareils à des diables enfarinés, avaient mis la maison à sac ; la bonne les regardait, la bouche ouverte et le nez froncé, renonçant à toucher un balai tant qu'ils seraient là. Ils partirent enfin, après qu'on eut mangé, pendant huit longs jours, plus de plâtre que de pain. Une autre plaie survint : les peintres et les colleurs. Puis ce fut le tour des plombiers, qui soufflèrent dans tous les coins de murs des flammes méphitiques. Après eux arrivèrent les fumistes, et enfin les tapisiers. Mme Revel en eut une crise hépatique, et rata pour la première fois de sa vie sa provision de confitures. Quand elle évoquait cette période de son existence, elle devenait lyrique : c'était son année terrible.

Cette désolation s'expliquait, son fils ne lui ayant donné que des joies, et sa prudente sagesse la mettant à l'abri des ennuis de bonne. Sans doute sa domestique, expédiée pour elle de Thouars-sur-Saône, avait fait envie aux autres locataires de la maison, qui, d'un bout de l'année à l'autre, voyaient sa lessive flotter au soleil et à la bise comme le drapeau blanc d'une perpétuelle manifestation anti-révolutionnaire ; et la vieille rentière, qui occupait le premier étage, avait réussi à accaparer une certaine Josette dont Mme Revel venait de terminer le dressage ; mais ce rapt aboutit à une catastrophe : soustraite à la ferme direction de sa première éducatrice, Josette se gâta rapidement, et avec une effronterie scandaleuse quitta la rentière en lui emportant sa bague de fiançailles et ses meilleures chemises.

Quant à Mme Revel, elle avait bravement supporté l'épreuve ; bien entendu, elle ne s'était pas aventurée dans les bureaux de placement parisiens — où elle était convaincue qu'on ne rencontrait que des sœurs

d'apaches en quête du bon coup à faire. Elle avait simplement écrit au curé de « chez elle » en lui demandant quelqu'un de confiance; et peu de jours après, elle était allée cueillir à la gare de Lyon une fille rouge et robuste qui avait le même accent et le même bonnet que l'autre, et qui exposa aux regards envieux du voisinage un linge d'aussi éclatante candeur.

— Bonjour, Mariette. Est-ce que ma tante reçoit? demanda Jacqueline à cette brave fille, qui lui ouvrit la porte avec un tablier blanc sans festons gardant encore tous les plis du repassage.

La question était superflue: Mme Revel recevait tous les vendredis de l'année, sauf pendant les mois d'août et de septembre qu'elle appelait toujours « les vacances » en souvenir du temps où son fils allait au lycée.

Jacqueline fit une entrée sensationnelle dans le salon, où cinq visiteuses étaient déjà installées sur des fauteuils que Mme Revel rangeait en un cercle le plus vaste possible, pour montrer qu'on ne manquait pas de place, qu'on attendait beaucoup de monde, et aussi dans le but d'éviter les apartés et de permettre à la maîtresse de la maison de diriger commodément une conversation générale. Parmi les cinq dames, quatre étaient des habituées; une seule, la femme du percepteur de Thouars-sur-Saône, se trouvait de passage à Paris, où elle venait pour la première fois.

Elle fut particulièrement éblouie par l'élégance de cette nièce inattendue, dont le tailleur en taffetas turquoise déconcerta toutes ses notions sur la toilette d'après-midi. La jupe fendue qui découvre les chevilles, ça se portait donc ailleurs qu'au théâtre? Le cou nu paré d'un simple collier de perles, était-il possible que ce fût « bon genre » en plein jour? Sans compter qu'elle avait marchandé des aigrettes le matin même, et qu'elle en découvrirait au moins pour trois cents francs sur ce tout petit chapeau d'une simplicité si gamine.

— Bonjour, ma chérie. Quel bon vent t'amène à mon jour de réception? s'étonnait tante Coralie, désireuse de donner à penser à ces dames que sa gracieuse nièce venait la voir de préférence les autres jours de la semaine afin de jouir davantage de son intimité.

Jacqueline fit un joli salut correct et indifférent

aux dames à qui on la présentait et qu'elle comptait bien ne jamais revoir. Puis elle s'installa avec désinvolture dans un fauteuil où elle se croisa les jambes, sans égard pour les respectables personnes qui l'entouraient et qui, elles, laissaient dormir côte à côte leurs deux genoux ouatés d'amples jupons. Jacqueline, donnant donc toute licence à ces dames d'admirer la finesse de ses chevilles gainées de soie, s'acquitta de la commission de sa belle-mère avec un aplomb plein de grâce.

Mme Revel, en accueillant l'invitation, eut un rire extasié.

— Un diner sans façon ! On connaît les diners sans façon ! de chez vous ! François viendra en habit. Mais tu préviendras ta mère que je ne pourrai pas me décolleter : j'ai mon rhumatisme à l'épaule qui recommence à faire des siennes.

Mme Revel ne se faisait faire que des corsages montant jusqu'aux oreilles ; pourtant elle n'acceptait jamais de venir diner chez son riche cousin sans annoncer qu'elle ne pourrait pas, par extraordinaire, mettre ce jour-là sa robe décolletée.

Jacqueline accueillit sans sourire l'excuse habituelle, affirma d'un ton léger que ça n'avait aucune importance, et voulut se lever pour partir.

— Tu n'y penses pas ! Tu vas prendre le thé avec nous.

— Je vous remercie, ma tante ; j'ai déjà goûté.

— Ta, ta, ta. Tu es à l'âge où on goûte deux fois sans inconvénient. En tout cas, tu voudras bien m'aider à servir ces dames, et me donner un instant l'illusion que j'ai une fille.

— Ne vous plaignez pas ! Vous avez un fils : c'est bien plus agréable, déclara sans fausse honte la grosse Mme Bourdonneau, qui, opulente de formes seulement, souffrait d'être la mère trop bien nourrie de trois demoiselles mûres et maigres.

— Et un fils comme on en voit peu ! renchérit la vieille Mme Blanchet, dont François depuis dix-huit mois apprivoisait patiemment la gastrite chronique, et qui pour cela lui vouait un culte attendri.

Cependant Mme Revel avait sonné trois coups, et Mariette, bien dressée, ne tarda pas à apparaître avec la théière. Jacqueline se prêta complaisamment à la distribution des tasses d'eau tiède dont elle ne voulait point sa part ; derrière elle, sa tante, armée d'une pince à sucre figurant les serres d'un lion

héraldique, questionnait ces dames l'une après l'autre :

— Combien de morceaux, ma toute bonne ?... Deux pour toi, n'est-ce pas ?... Et vous, chère madame ?

Mme Bourdonneau prenait le thé sans sucre à cause de son régime. La femme du percepteur n'accepta qu'une demi-tasse avec beaucoup de lait : elle redoutait l'insomnie.

— On dort si mal à Paris, déplora-t-elle avec un soupir fiévreux.

On lui reprocha de se surmener, et elle reconnut qu'elle avait visité dans sa journée en sus des égouts et du Panthéon, quatre grands magasins. Mme Revel se vanta, sur un ton de dignité modeste, de n'aller qu'au *Bon Marché*.

— C'est toujours de là que ma mère faisait venir ses commandes, et je suis très traditionaliste, dit-elle avec un sourire de femme forte qui ne perd aucune occasion d'affirmer ses principes.

Jacqueline fut tout heureuse de quitter la solennité paléontologique de ce salon, et de rejoindre miss Topy, qui l'attendait dans le jardin situé derrière la maison et auquel on accédait en passant par la cour de la concierge. C'était, bien plutôt qu'un jardin, un coin de véritable parc aux arbres robustes et feuillus ; le vent d'automne y avait semé sur l'épais gazon les premières feuilles jaunies, et il y flottait une mélancolique douceur à cette heure crépusculaire.

Miss Topy avait lu son *magazine* anglais sans s'apercevoir du charme de l'ambiance ; mais Jacqueline le remarqua tout de suite, et gratifia cette oasis d'un sourire enivré.

— Si j'étais à la place de ma tante, dit-elle, c'est ici que je recevrais mes visites, au lieu de les enfermer dans une vieille boîte qui sent le poivre et la naphthaline.

— C'est vrai qu'on était confortablement ici pour lire, renchérit miss Topy. Pourquoi personne du tout n'en profite ? Tous les locataires ont la jouissance du jardin, n'est-ce pas ?

Jacqueline sourit.

— C'est sans doute pour cette raison qu'aucun d'eux n'y vient : ils ont peur de se rencontrer les uns les autres. Ce sont de ces gens qui ne se montrent qu'en grande toilette, et qui se cachent

pour manger comme si c'était commettre un crime. J'ai demandé une fois à ma tante si elle ne dinait jamais ici l'été; elle a été ahurie par l'inconvenance d'une telle question. « Tu n'y penses pas, ma chère : tout le monde nous verrait ! »

Comme elles quittaient la maison, les visiteuses croisèrent un grand jeune homme d'allure sévère qui avait un feutre noir enfoncé sur les yeux et portait sous le bras une énorme serviette de cuir.

— Tiens, maître François ! Quelle heureuse rencontre ! s'exclama gaiement la jeune fille.

L'interpellé salua, découvrant un front élevé aux tempes larges, où des sourcils drus traçaient une ligne dure, presque droite. Les yeux pensifs, indifférents au spectacle du monde extérieur, regardaient en dedans, et sous la moustache en brosse la bouche hautaine demeurait sérieuse, tandis qu'il répondait d'un air distrait :

— Bonjour, Jacqueline. Tu viens de chez ma mère, sans doute ?

— Sans doute aucun. Tu peux penser hardiment que je n'ai pas été entamer des relations avec « la demoiselle d'en dessus » ou avec « la dame d'en dessous ».

Il se décida à sourire, mais ce fut de façon railleuse :

— Pourquoi pas ? Ces estimables personnes te donneraient peut-être de judicieux conseils.

— A quel sujet ? demanda-t-elle. Et, se campant en une attitude agressive, elle rejeta la tête en arrière et posa en avant son petit pied cambré dans un soulier mordoré, dont une lourde boucle de strass et d'argent faisait paraître encore plus délicate la finesse enfantine.

Alors seulement il remarqua le tailleur de taffetas bleu, le canotier paré d'une fière aigrette, le collier de perles qui luisait si doucement sur la matité pâle du cou, et il reconnut avec condescendance :

— Pas au sujet de la toilette, assurément. Mais il n'y a pas que cela dans l'existence.

— Mon cher, dans l'existence il y a tout ce qu'on veut bien y mettre. Dans la tienne, tu mets tes études et tes maladies ; dans la mienne, je mets pêle-mêle toutes les choses agréables que je rencontre.

— Et quand tu rencontres des choses désagréables ?

— Je passe le plus vite possible, ou bien je m'ef-

force de leur découvrir un côté séduisant. Vois-tu, dans la vie c'est comme dans un salon : tout y dépend de l'éclairage. Sous une certaine lumière, toutes les toilettes sont fraîches, toutes les femmes jolies ; changez la nuance de l'abat-jour, et vous avez la sensation d'une boutique de fripier, d'une ronde macabre. Moi, je suis décidée à me choisir pour mes jours de brume ou de soleil un joli rideau de vitrage, et à voir la vie en beau, en rose...

Elle s'animait en parlant, grisée par sa propre éloquence, un peu surprise qu'il l'écoutât sans l'interrompre, et satisfaite aussi de sentir qu'elle l'étonnait. Peut-être se disait-il à part lui : « Elle a donc des idées, elle sait donc ce qu'elle pense et ce qu'elle veut, ma folle cousine ! » Mais il ne parut sous le charme qu'un court instant, et réagit aussitôt, d'un ton brusque et maussade.

— C'est facile dans ta situation, remarqua-t-il. Je voudrais voir ce que tu ferais à la place d'une jeune fille que je soigne en ce moment, et qui est à la veille de perdre son gagne-pain, une pauvre place dont elle vit avec sa mère et deux frères plus jeunes qu'elle.

— Oh ! est-ce que je ne pourrais pas l'aider ? s'écria Jacqueline dans un grand élan spontané où elle abandonna sans regret le fil subtil de sa philosophie raisonneuse.

— Non, ma chère, tu ne pourrais pas. Les vrais pauvres sont fiers. Et c'est pourquoi la vie est difficile et triste, quoi qu'en pensent certaines jeunes personnes très...

Il faillit ajouter : « égoïstes », mais après une hésitation d'une seconde, il dit seulement : « privilégiées ». Alors, heureux de l'avoir remise à sa place, de lui avoir fait la leçon, il conclut :

— Allons, il me semble que nous avons assez moralisé pour aujourd'hui, et surtout sur le pas d'une porte. Au revoir, Jacqueline.

Il lui tendit une large main où s'engloutit la petite main menue, gantée de suède paille.

— Au revoir, répondit-elle, à mardi !

— A mardi ? répéta-t-il d'un accent interrogateur.

— Oui, tu dînes chez nous mardi avec ta mère.

Une ombre imperceptible passa sur le visage froid du jeune médecin ; et sans doute il s'en rendit compte, car il se força tout de suite à un sourire aimable.

— J'y souscris avec plaisir.

Déjà il avait lâché la main de sa cousine, et il s'inclinait cérémonieusement devant miss Topy, qui le regardait sans bienveillance, et lui accorda son plus glacial salut : un brusque ploiement de la nuque aussitôt redressée comme par un ressort à boudin.

— M. Revel est bien poseur, remarqua-t-elle après avoir gravi toute la rue Raynouard dans un silence méditatif.

Jacqueline avoua avec simplicité :

— Justement j'étais en train de penser à lui et à son genre d'orgueil. Je crois qu'il sait ce qu'il vaut, et il ne s'en cache point. Mais où trouvez-vous là de la pose ?

— Il envie la richesse, et il affecte de la mépriser, déclara miss Topy avec une violence contenue. J'en suis sûre.

Un regard stupéfait de Jacqueline fut la seule réponse à cette péremptoire affirmation.

— J'en suis sûre, répéta l'Anglaise. Il envie la richesse. Tous les hommes sont pareils : ils ont des préoccupations de fortune ou d'amour. Votre cousin n'a pas de préoccupations d'amour.

— Qu'en savez-vous ?

— Oh ! si, je sais, nous autres femmes, nous sentons ça très bien.

Jacqueline ne répliqua rien. Elle se contenta d'examiner miss Topy avec une clairvoyance apitoyée. C'était vrai, en somme : miss Topy était une femme ! Et elle avait raison de le rappeler, pour qu'on ne l'oubliât pas en considérant sa tournure efflanquée, son visage osseux, ses dents jaunes sur lesquelles sa bouche ne se fermait jamais tout à fait.

« Tout de même, songea Jacqueline, cela me serait bien difficile de passer rapidement sur les laideurs de la vie si j'avais cette peau grise et plissée de vieille tortue expulsée de sa carapace ; et comment pourrais-je voir tout en beau à travers de si vilains yeux ? »

D'ordinaire, elle détaillait moins cruellement le physique de son institutrice, mais elle lui en voulait à cette heure du jugement sévère porté sur François Revel.

III

Jacqueline lisait, étendue sur le divan oriental de l'atelier qui était son domaine personnel : une vaste pièce rectangulaire dont le vitrage, converti en verrière, donnait une chaude lumière polychrome et tamisée. Des tapisseries flamandes du xv^e siècle finissant en couvraient les murs ; des lampes gothiques pendaient des solives au-dessus de quatre statues de saints, demi-nature, en bois peint et doré, qui en décoraient les angles.

C'étaient l'athlète saint Christophe portant un Jésus crânement détaché au ciseau et à la gouge, et qui tendait pourtant les bras avec une douceur divine ; la sainte Vierge en robe bleue serrée à la taille par un grand chapelet de perles ; saint Pierre tenant les trois énormes clefs d'or du Paradis, et aussi saint Jean avec son agneau frisé. Et tous quatre semblaient poser un regard indulgent sur la jolie fille gaie et capricieuse qui se plaisait tant au milieu d'eux.

— Tu ne les aimeras pas huit jours, s'était écrié son père quand elle les lui avait fait acquérir à prix d'or à l'Hôtel des Ventés.

Mais plusieurs saisons s'étaient écoulées, et Jacqueline, qui renouvelait sans cesse ses bibelots et ses meubles, ne se lassait point des vieux saints de bois enluminés de couleurs franches et qui soulevaient plus doucement de retrouver ici la bonne lumière de vitrail de leurs anciennes chapelles.

Jacqueline lisait des vers tout haut. C'était une de ses récréations favorites, lorsqu'elle se reposait sur le divan large et souple qui occupait tout un pan de mur de l'atelier. Un coussin de soie écarlate supportait sa jolie tête brune ; elle était habillée d'une tunique de flanelle blanche brodée de galons d'argent, et coiffée à la grecque avec un joli chignon en pointe dont les boucles folles frisaient sur sa nuque. A ses pieds, l'épagneul faisait la sieste, mêlant ses longs poils roux à ceux de l'ours polaire dont la dépouille ne découvrait qu'un coin du somptueux divan, drapé d'une féerique robe chinoise.

Rip grogna tout à coup pour annoncer une visite insolite, et Mme Beurand apparut, chapeauté et gantée, en élégante tenue d'après-midi.

— Comment, vous sortez, maman ?

— Mais oui ; je viens de recevoir un mot d'Anita : elle a remis son voyage, et me donne rendez-vous à quatre heures. Mais ça m'ennuie vraiment de sortir : j'ai comme un pressentiment que rien ne marchera ce soir.

— Quelle idée ! fit Jacqueline avec un sourire optimiste. Moi, je suis sûre que tout sera très réussi.

— Peut-être, si tu es assez gentille pour t'en mêler. Par suite d'un malentendu, on a commandé les suprêmes de foie gras chez Verchoux, en même temps que la truite. Tu sais que le foie gras de Verchoux ne vaut rien.

— Bah ! quand on en est au foie gras, personne n'a plus faim.

— C'est ce qui te trompe : ton père, par exemple, se réserve toujours pour le foie gras, et Anita aussi.

— Mais lady Taylor ne vient pas dîner ce soir ?

— Mon Dieu, peut-être que si. J'ai bien envie de la ramener si elle est libre. Nous serons quinze au lieu de quatorze. Ça ne gêne personne ; d'autant que nous avons des messieurs en excès.

— Est-ce que vous avez prévenu Joseph ?

— Non ; je n'ai pas pu le voir : il était parti tout de suite après le déjeuner. J'ai bien fait les recommandations à Jenny, mais tu sais comme elle est folle. C'est pourquoi je désire que tu t'en mêles. Explique à Joseph qu'il mette quatorze couverts, et prévoie un convive de plus. Quant aux places, je m'en rapporte à toi : fais un second plan de dîner, comprenant Anita ; si elle vient, on n'aura que les cartes à déplacer.

— Eh bien ! c'est entendu, maman...

— Au revoir, ma chérie.

Mme Beurand baisa sa belle-fille au front et fit une fausse sortie.

— Ah ! Jacqueline, j'oubliais !... Parle aussi à Joseph au sujet de la glace : la dernière fois, elle était vraiment trop froide ; personne n'en a repris. Ce que je veux, c'est un parfait avec beaucoup de fruits. Qu'il téléphone tout de suite au glacier, s'il a mal donné la commande.

— Soyez tranquille, maman, j'y penserai, assura Jacqueline d'une voix aimable et distraite, tandis

qu'elle retournait déjà au volume de vers qu'elle venait de quitter.

Il y eut une nouvelle fausse sortie de Mme Beaurand :

— Oh ! ma chérie, tu vas sans doute être contrariée... Pour le surtout de la table, on a apporté des œillets et des roses...

A ce coup, Jacqueline bondit.

— Comment ! Vous saviez bien que Pierre Villey dine ce soir ici, et qu'il sera furieux s'il n'a pas ses orchidées habituelles ! J'avais donné des ordres à Louisa une fois pour toutes, et elle sait que Pierre Villey sera là.

— Que veux-tu ? Je te l'ai bien dit, que rien ne marcherait ce soir ! Enfin, s'il n'y a que les fleurs, ça n'a pas une grande importance...

— Pas une grande importance pour vous, ni pour moi, ni pour les autres convives ; mais pour Villey, qui n'est pas seulement un grand artiste, mais encore un grand maniaque, qui a une maladie d'estomac et à qui un rien fait perdre l'appétit, ça a une importance colossale ! D'où que vienne l'erreur, il faut que je la répare et qu'on se procure des orchidées.

— Occupe-t'en : je ne demande pas mieux.

Et Mme Beaurand, satisfaite de voir enfin sa belle-fille émue et prête à l'action, sortit pour de bon cette fois.

Jacqueline ne tarda pas à la suivre. Avec un gros soupir, elle referma son livre, abandonna son divan, promena un regard de regret sur le décor charmant de son studio, et allongea une tête sur la tête assoupie du bon Rip.

— Allons, mon vieux, c'est fini, la flemme. Suivez-moi. De graves responsabilités nous incombent.

Flanquée de l'épave qui marchait dans ses grands poils d'un pas nonchalant de dame habillée d'une robe trop longue, elle descendit à la salle à manger, où elle trouva sur la desserte, disposées dans deux vases de Delaherche, les gerbes de roses et d'œillets destinées à la décoration de la table.

Une moue d'impatience gonfla sa bouche mi-gnonne, dont le sourire, depuis un instant, semblait banni pour jamais.

— Que c'est donc difficile de se faire servir ! Toujours répéter les mêmes choses !...

Et s'approchant du timbre électrique, son doigt

pressa quatre fois le bouton d'ivoire pour appeler Louisa. La négresse au bout d'un instant se présenta, et son visage de vieux chêne ciré resplendit à la vue de Jacqueline.

— Petite maîtresse m'a sonnée ?

— Oui, Louisa. Je suis fort mécontente. Vous savez bien que M. Villey dine ici ce soir, et qu'il ne peut souffrir que les orchidées. Que voulez-vous que je fasse de ça ?

Et tout en parlant, elle montrait d'un doigt dédaigneux les superbes œillets aux pétales si chaudement colorés et d'une si délicate dentelure.

— Ça, les plus beaux œillets de Valentin ! On me les a donnés par grâce, moitié moins cher qu'on ne les vend aux clients de passage...

Jacqueline se mit à rire.

— N'ayez crainte, ils ne sont pas perdus, Louisa, ni les roses non plus : je leur trouverai une place. Vous savez bien que je n'ai jamais trop de fleurs. Seulement, allez vite me chercher des orchidées, et si Valentin n'en a pas aujourd'hui, voyez ailleurs.

La négresse fronça le sourcil d'un air préoccupé.

— Je vous en prie, Louisa, dépêchez-vous. C'est indispensable et pressé. Je tiens à ce qu'on arrange les fleurs de bonne heure, avant que Joseph ait inauguré son règne dans la salle à manger.

La négresse silencieuse ne bougeait pas.

— Qu'est-ce qui vous prend, Louisa ? Avez-vous des objections à faire ?

Louisa resta muette, mais son menton s'abaissa pour un grand « oui » énergique.

— Quoi donc ?

La négresse alors parla d'une voix entrecoupée et hésitante :

— Monsieur m'a donné des ordres. J'ai dépensé trente-trois francs pour les fleurs. Je ne devais pas dépasser deux louis, sous aucun prétexte.

Jacqueline n'en croyait pas ses oreilles. Elle ouvrit de grands yeux et secoua la tête à la manière de Rip quand on lui présente du pain sec.

— C'est extraordinaire. Comment ! ma prodigalité scandalise papa, à présent ! D'habitude, maman était seule à me faire des observations de ce genre. En tout cas, je lui expliquerai qu'une fois n'est pas coutume, et il ne me refusera rien pour son grand ami Villey. Pour le moment, d'ailleurs... moi, je m'en charge. Une minute, s'il vous plaît.

Jacqueline disparut et reparut avec la rapidité de l'éclair. Sa bourse d'or luisait entre ses doigts fébriles :

— Combien voulez-vous ? Cinq louis, dix louis ?

— Six. Je m'arrangerai.

— Tenez, en voilà huit. Que ce soit très bien. Et prenez un taxi en bas, car il est déjà tard.

En attendant le retour de la négresse, Jacqueline passa au salon. Il était fleuri de l'avant-veille, et elle n'eut pas trop de peine à découvrir quelques corolles languissantes, qu'elle remplaça par les roses et les œillets destinés au surtout. Mais durant cette aimable occupation, elle ne fredonnait pas un joyeux refrain comme à son habitude.

Un nuage obscurcissait son front candide, et tout à coup elle parla tout haut, en frappant du pied avec humeur :

— Ah ! non, monsieur mon père, si vous vous mettez à contrôler mes dépenses, la vie ne sera plus gaie du tout ! Mais je sais bien ce que je vais faire : je me marierai tout de suite... tout de suite... avec n'importe qui !

Puis elle rit elle-même de cette résolution désespérée :

— Tout de même, je ne serai pas si bête ! Je me contenterai d'en faire la menace à papa : ça le rendra vite raisonnable

IV

Dans le vestibule, Pierre Villey dit au valet qui le débarrassait de son pardessus :

— J'arrive à l'avance... Ne prévenez personne... Je vais lire mon journal.

Il était en veston, comme toujours. On savait une fois pour toutes qu'il fallait le prendre ainsi ou se passer de lui. Il parlait au domestique d'un air confidentiel et sur un ton plein de cordialité.

Celui-ci répondit très correctement :

— Mademoiselle est déjà au salon.

— Oh ! mais alors, c'est charmant. Je bénis l'averse qui a interrompu ma promenade, s'écria Villey.

Et, toujours expansif, il ajouta :

— J'ai envie de mettre mes gants pour lui faire une surprise.

Mais il explorait vainement ses poches quand on l'introduisit au salon.

Jacqueline, assise devant le piano, tourmentait le clavier d'une main nerveuse. Elle se précipita au-devant de lui, avec une véritable explosion d'enthousiasme.

— Bonsoir, Villey. Comme c'est gentil à vous de venir de bonne heure! Figurez-vous que j'ai des idées noires...

— Toi, des idées noires? Quelle invraisemblance!

— C'est trop vrai, pourtant. Vous arrivez à point pour m'en débarbouiller l'âme.

— Ah! mon Dieu, vais-je savoir m'y prendre? A quelle espèce de noir aurai-je affaire?

— Ne vous moquez pas. Je vous parle sérieusement, Villey.

— Eh bien, eh bien, et le respect? Je croyais qu'il était convenu que tu ne m'appellerais plus « Villey », mais bien « mon oncle ».

Jacqueline éclata de rire.

— Oh! non, j'aime mieux être grondée, j'aime mieux même avoir mauvais genre que de vous rendre ridicule!...

— En quoi donc ridicule, déplorable enfant? Je ne me cache pas du tout d'être l'ami d'enfance de ton père, de six mois plus âgé que lui, si mes souvenirs sont exacts... Voyons, il est bien de janvier mil huit cent...

— Pas de dates, Villey, je vous en prie. J'ai horreur des dates: je leur dois toutes les hontes de ma vie, mes places de dernière en histoire de France, sans compter ma colle au brevet simple!

Villey posa ses doigts d'artiste, ses doigts fragiles et fuselés sur le chignon de Jacqueline, où un cordon de perles s'entrelaçait savamment aux boucles brunes.

— Ma pauvre petite *Vie en Rose*, a-t-elle assez pleuré ce jour-là!

— Ce jour-là et même le lendemain! Il a fallu pour me consoler que vous ayez l'idée de m'emmener au théâtre, et à quelle pièce: *l'abbé Constantin*! Toute mon émotion a été chavirée du coup, et les têtes rébarbatives des examinateurs ont sombré dans le néant, à jamais éclipsées par la délicieuse

figure de ce bon vieux curé en sucre, et de son incomparable neveu, ce héros idéal de romance à deux sous!

— Ah! C'est que j'avais bien choisi. Dame! je connais bien le cœur des jeunes filles, moi!

— Vous n'avez pourtant pas de filles?

— Non, mais cela vient de plus loin : j'ai eu trois sœurs pour moi tout seul, pour moi, unique héritier du nom dans la famille Villey; j'ai joué à la poupée jusqu'à l'âge de huit ans — et il a fallu que mon père intervint pour que ça ne me durât pas davantage. Mais il m'en est resté quelque chose, une sorte de mièvrerie, de mollesse de cœur, un brin de sentimentalité qui fait que je comprends l'âme des jeunes filles, une âme qui évolue avec l'âge, mais dont je perçois les successives transformations. Ainsi, toi, par exemple, depuis que tu sais lire, t'ai-je jamais prêté un livre qui ne t'ait pas intéressée?

Jacqueline tendit d'un geste solennel son joli bras demi-nu dans la courte manche de tulle pailleté.

— Jamais, je le jure, Villey, vous êtes extraordinaire. Vous mériteriez qu'on créât pour vous l'emploi de surintendant des couvents de France et de Navarre, et vous auriez comme uniforme de gala le costume de Mme de Maintenon!

— Je le porterais avec dignité, petite péronnelle, dit Villey en prenant tout à coup une invraisemblable voix de duègne hargneuse et offusquée, et je vous mettrais en pénitence pour vous apprendre à vénérer mes sacrées fonctions!

Et comme l'irrévérencieuse nièce s'étranglait de rire à cette réplique imprévue, le bon Villey, reprenant sa voix naturelle, la ramena aux gravités de l'heure présente :

— Dans tout cela, petite malheureuse, tu oublies de me raconter quel nouvel échec, quel sombre drame a obscurci tes idées aujourd'hui.

Jacqueline haussa les épaules et une ombre passa sur son frais visage animé par cette crise de folle gaieté.

— Oh! Villey, il m'est arrivé une chose si étrange, si inattendue cette après-midi, que pendant un moment j'ai été vraiment malheureuse.

— Hem! pendant un moment! C'est grave, cela!

— Mais peut-être, hélas! Figurez-vous que papa...

Non, non... C'est bête, mais je viens de m'apercevoir que je ne peux pas vous le raconter!...

— Pas possible! Mais s'il y a des choses que tu me caches, mon rôle de confident devient un leurre. Moi qui me croyais ton grand ami, surtout depuis que j'avais été, sur les instances de ta mère, promu à la dignité d'oncle...

— Au fait, s'écria Jacqueline, je ne vous ai pas encore dit pourquoi je vous conseille de renoncer à ce nouveau titre. Quand vous l'avez bénévolement accepté, vous ne vous doutiez pas du danger qui vous menaçait!...

— Quel danger? Parle. Je tremble déjà des périls où mon héroïsme va m'emporter.

— Mon pauvre Villey, sachez que l'autre jour une dame...

A ce mot, la narratrice dut encore s'interrompre, coupée en deux par un fou rire.

— Allons, allons, ma petite, je vois que tes idées noires ne t'ont pas fait tomber les dents ni perdre la souplesse du torse.

— Mon pauvre Villey, répéta Jacqueline d'une voix entrecoupée par des fusées de joie incoercible, si vous saviez ce qui vous est arrivé!... Une dame m'a demandé si vous... si vous étiez...

— Si j'étais? Parle, ça commence vraiment à m'intéresser.

— ... Si vous étiez le mari... Hi, hi, hi!

— Le mari? Achève!

— Le mari de ma tante!!! Ah! Ah! Ah!

— De quelle tante? demanda le peintre, visiblement ahuri et inquiet.

— De ma tante!... de ma cousine!... de Mme Ferdinand Revel, si vous voulez tout savoir!

Et Jacqueline, brisée d'en avoir tant dit d'un seul coup, sans rire et sans respirer, s'écroula, à demi étouffée, sur un pouf.

— Ah! sapristi de sapristi! protesta Villey qui se mit à marcher de long en large en se grattant l'oreille. Ça, ça, c'est vexant! Ça, c'est un coup terrible! Je ne me croyais pas à ce point...

Et se précipitant devant une glace, il tirailla en tous sens le toupot poivre et sel qui masquait sa calvitie naissante.

— Evidemment, je ne suis plus le poupon rose digne de servir de réclame à un savon célèbre! Je ne suis même plus jeunet, jeunet! Je ne fais plus le

fringant. Je consens même, s'il le faut, à suivre le terrible conseil d'Horace : *Solve, senescentem*, — les citations latines redeviennent à la mode. — Mais me voir apparier à cette vieille bique! — excuse, Jacqueline, la véhémence de mon indignation. J'aime mieux donner ma démission d'oncle, et renoncer à tous les honneurs attachés à cette fonction! Et toi, si tu as le malheur de retomber dans le respect, si je te repince à me donner cette appellation grotesque à laquelle je n'ai aucun droit, tu...

— Oh! Villey, dit Jacqueline en se remettant sur ses pieds, j'ai du tact, et vous voyez que j'y ai renoncé de moi-même. Seulement, si maman me fait encore des observations, ce sera à vous de...

— Sois tranquille, je la remettrai à sa place, ta mère! C'est une femme charmante, et je ne demande pas mieux que de passer pour son frère aîné... Mais être pris pour l'époux de ta cousine Coralie...

Ces doléances furent interrompues par l'arrivée de la maîtresse de la maison, qui rentrait, éreintée et radieuse.

— Je n'en puis plus, confessa-t-elle en se laissant tomber sur une bergère dont les nombreux coussins assurèrent à sa chute tout le moelleux désirable.

Et tandis que Villey lui baisait les doigts galamment, elle se tourna vers sa fille :

— Ma chère, tu n'as pas idée des merveilles que nous avons vues chez Delphin. Anita et moi, nous ne pouvions plus nous en arracher. Jamais la mode n'a été aussi délicieuse, aussi imprévue et aussi seyante que cette année. Ça vous pousse vraiment à faire des folies...

— Vous n'avez pas ramené lady Taylor ? s'informa Jacqueline.

— Mais non... Si, tout de même... C'est-à-dire qu'elle passe chez elle pour changer de toilette, et sera ici dans un quart d'heure. Nous nous sommes commandé la même robe du soir. Comme elle la portera à New-York et moi à Paris, nous pouvons sans danger nous permettre cette fantaisie. Il y aura d'ailleurs de petits changements dans le drapé du corsage. Et puis la teinte diffère. Elle a choisi du mauve.

— Et vous, maman, quelle couleur ?

— Du vert Nil. C'est un peu osé à mon âge, du vert Nil. Qu'en pensez-vous, peintre de toutes les élégances ?

— Quand on a vos cheveux et votre teint de pastel, belle dame, on peut tout se permettre.

— Flatteur ! Pour la peine, c'est dans cette robe que je vous condamne à m'immortaliser. Car vous savez que vous faites nos deux portraits, à Lili et à moi, cet hiver.

— Je sais que je dois les faire depuis des années. Lili espère toujours être plus jolie l'année qui vient. Quant à vous, que le présent devrait assez satisfaire, j'ignore ce que vous attendez.

— Ne devenez pas insolent, mon cher. Vous réussissez fort bien les vieilles dames, et vous n'avez aucune raison d'avoir peur d'attendre. Et moi, si étrange que cela vous paraisse, j'attends uniquement d'avoir le temps.

— Mais ça ne me paraît pas étrange du tout ; vous êtes beaucoup trop riche pour avoir du temps à vous. Je ne plaisante pas. Allez faire un tour de boulevard, — ça vous instruira : il n'y a que les gueux qui osent flâner ; tous les gens bien mis sont pressés, même ceux qui n'ont pas encore d'auto.

— Joli, le paradoxe ; mais nous sommes blasés là-dessus, maman et moi ; et vous auriez dû attendre, pour le servir, qu'il y ait du monde. Si personne ne proteste autour, l'effet en est manqué. Vous êtes trop prodigue de votre esprit, Villey.

— Lili, comment viens-tu d'appeler notre ami ?

— Par son nom, par son nom célèbre, comme le fait papa, et vous-même, maman, quand vous vous oubliez. Je vous ai déjà expliqué que je ne pouvais pas lui dire « monsieur ». Vous croyiez que « mon oncle » arrangerait tout ; mais il vient de me l'interdire.

— C'est que j'ai une raison pour ça, une raison indéniable, impérieuse, une raison déplorable, détestable, affirma Villey en toisant avec gravité Mme Revel qui, justement, faisait son entrée suivie de son fils.

Cependant Lili, défaillant de rire, s'appuyait contre le piano.

— Quelle charmante gaité ! s'exclama la tante Coralie dès qu'elle eut excusé sa robe montante en évoquant le plus complaisant des rhumatismes articulaires.

Immédiatement derrière elle arriva lady Taylor, avec un corsage si libéralement échanuré qu'il pa-

raissait formé d'une haute ceinture et de deux minces bretelles.

A partir de ce moment, les convives se succédèrent sans trêve. Le maître de la maison survint le dernier de tous.

C'était un homme précocement vieilli, au maigre visage tirailé par des tics nerveux. Ses yeux distraits et clignotants révélaient une intelligence épuisée par une préoccupation incessante, par un travail fiévreux, passionnant et destructeur comme le vertige du jeu. Il trouva pourtant un sourire et un mot aimable pour tous ses hôtes, à deux exceptions près : son ami Villey et son neveu François Revel.

Ces deux-là, il les aimait, il les savait sûrs de lui ; et il leur serra la main fortement, simplement, sans rien dire, comme quelqu'un qui n'a plus la force d'une seule parole inutile.

V

A table, Jacqueline se trouva placée entre François Revel et un jeune avocat, Dominique Dorzier, qui était son dernier flirt. Elle l'avait connu, l'été précédent, à Lucerne, au moment où, prise d'une belle passion pour l'alpinisme, elle escaladait successivement tous les pics qu'elle apercevait à l'horizon. Ils avaient fait mainte ascension ensemble, et vu le soleil se lever sur toutes les vallées qu'on découvre des sommets du Finsteraarhorn, des Diablerets, de la Jungfrau, du Wildstrubel.

Dès le commencement du repas, Dorzier évoqua ces poétiques souvenirs, et ne permit guère à Mlle Beaurand de se tourner vers le jeune docteur, qui ne faisait d'ailleurs aucun effort pour captiver son attention. Il se laissait lui-même accaparer par sa voisine de gauche, une jolie blonde qui, se disant dyspeptique, prétendait ne pouvoir digérer la viande, mais s'excusait d'en manger tout de même en ville pour ne pas se faire remarquer. Revel dut lui donner l'absolution pour cet écart de régime et lui conseiller la poudre de charbon.

— Quoi, docteur, du charbon ? Manger du charbon ? Quelle horreur ! Oh, non, ça, jamais ! C'est au-dessus de mes forces...

Jacqueline ne flirtait qu'à peine ce soir-là ; elle n'avait pas la coquetterie agressive qui lui était habituelle, et accueillait avec une distraction visible les madrigaux que lui tournait le beau Dominique Dorzier, Méridional à la crinière conquérante et à l'éloquence facile. Le regard de la jeune fille s'évadait sans cesse dans la direction de son père, de ce père qu'elle connaissait depuis toute sa vie, et qu'elle avait tout à coup l'impression de voir pour la première fois.

Depuis quand avait-il donc ce visage fiévreux, tourmenté, vibrant d'inquiétude, et comment ne s'en était-elle pas avisée plus tôt ? Tandis qu'il plaisantait avec lady Taylor, la grande rieuse de la table, il avait l'air d'un acteur qui joue un rôle et qui s'en acquitte sans conviction. Un pli fixe demeurait entre ses sourcils rapprochés comme par la pression d'un ressort invisible ; un tremblement nerveux tirait par instant la lèvre inférieure. Jacqueline avait envie de lui crier : « O papa, es-tu donc malheureux ? Que nous caches-tu ? De quoi as-tu peur ? »

— Vous êtes préoccupée ce soir, mademoiselle, finit par lui dire Dorzier. Votre sourire est une fleur fermée.

Elle se sentit horriblement vexée qu'il eût surpris le mouvement secret de son âme, et, riant pour se donner une contenance, elle interpella son cousin :

— Il paraît que mon sourire, ce soir, est une fleur fermée : qu'en penses-tu, François ?

— L'image est agréable, répondit le jeune médecin avec une ironique condescendance.

— Oui, mais mon sourire ?

— En ce moment, je le vois émaillé de perles, si j'ose m'exprimer ainsi pour rester dans le ton.

Il répondait du bout des lèvres, bien décidé à témoigner une insigne indifférence à la charmante capricieuse, qui rêvait sans doute de rendre jaloux un naïf jeune homme pris à ses filets.

« Pourquoi a-t-il tant d'antipathie pour moi ? » se demanda Jacqueline et elle eut soudain l'impression d'être seule au monde et pauvre, à cette table brillante où parmi l'argenterie massive et les cristaux étincelants, les orchidées s'épanouissaient, étranges et monstrueuses, symbole du luxe inutile et de la perversité des richesses. Et c'était là, pourtant, cette vie brillante qu'on lui enviait, et qui faisait juger facile son optimisme de jeune fille oisive et gâtée !

Après le dîner, elle passa au fumoir, où, suivant son habitude, elle fit à ces messieurs les honneurs du café, des liqueurs, des cigares. Puis elle alla s'asseoir en face de Villey qui fumait en silence, à longues bouffées régulières, comme un véritable adepte assez attaché à sa passion pour lui sacrifier le charme de la causerie.

Elle portait une robe de tulle brodé de perles, à la fois lourde et légère, tour à tour flottante et plaquée sur ses formes sveltes, et, dans le vaste fauteuil de cuir, où trois personnes comme elle auraient tenu à l'aise, sa pose nonchalante était délicieuse de grâce et d'abandon.

Villey appliqua sa main en lorgnette contre son œil :

— Jacqueline, ne bouge pas. Tu es la muse orientale du rêve tabagique. Un tableau tout fait. Tu n'auras qu'à retrouver le mouvement, la robe, l'expression ! C'est comme ça que je veux te peindre.

— Il faudrait placer Rip à côté de moi pour que je n'aie pas l'air abandonné.

Debout derrière elle, Dominique Dorzier soupira :

— Vous, abandonnée ! Je vous défie bien d'avoir jamais cet air-là.

Alors elle se souvint de la présence de son flirt, qu'elle venait d'oublier, et elle regretta la note de mélancolie qui avait sans doute percé dans sa voix. Elle était irritée, ce soir, à la seule pensée qu'il pût s'imaginer connaître quelque chose d'elle. Et, cependant, au cours de leur commune villégiature en Suisse, il lui paraissait intéressant et aimable ; elle l'avait honoré, non pas de vraies confidences, — elle n'en faisait jamais à personne — mais de ces fausses confidences dont elle se servait si souvent par jeu, quand elle voulait surprendre ou retenir l'attention de quelqu'un : car à quoi passer le temps, quand on est loin de Paris, et qu'il fait un beau soir éventé par la brise, où les étoiles palpitent dans le ciel comme de vivants cœurs de feu, où les insectes invisibles crépitent dans l'herbe parfumée et les mouvants feuillages !

Ces soirs-là, on voudrait avoir une âme infinie, connaître tous les secrets de la vie et de Dieu ; et pour se contenter de l'existence, il faut bien mentir un peu, se mentir à soi-même et mentir aux autres ! Ces soirs-là, Jacqueline agréait les tendres œillades du séduisant Dominique. Quand il lui demandait : « Lorsque vous serez retournée dans la fièvre et l'agi-

tation mondaines, vous souviendrez-vous de ce paysage ? » Elle répondait : « Certes, toujours. » Et elle s'en souvenait encore à cette heure, et des grands pins échevelés par le vent du soir, et des étoiles attirantes comme le regard d'amis chers perdus dans une autre existence. Mais elle s'indignait que Dominique Dorzier partageât cette vision avec elle, et qu'elle eût fait semblant de désirer comme lui la garder dans sa mémoire.

Brusquement elle se leva et s'en alla trouver à l'autre bout de la pièce François Revel qui examinait des photographies, assis devant une petite table à jeu. Il l'accueillit par un regard ironique qui signifiait : « Comment ! encore toi ! » Pourtant elle prit place à côté de lui sans y avoir été autrement encouragée. Il y eut un silence.

— Ces vues des lacs italiens sont très belles, mais tu les connais, sans doute ? dit-il enfin avec un visible accent de politesse.

— Oui ; c'est moi qui les ai prises presque toutes. Tiens, celle-ci... celle-ci... et aussi celle-là.

— Tu as très bien choisi.

— Oh ! il n'y a rien à choisir : tout est superbe. Un aveugle tomberait sur des merveilles. Tu devrais aller connaître ce pays-là.

— J'en ai l'intention depuis longtemps et je l'aurai encore longtemps peut-être.

— Tu attends ton voyage de nocces ?...

— Oh ! ne parle pas de calamités, je t'en prie.

— Tu estimes que le mariage en est une ?

— Ça dépend des situations. Pour une jeune fille qui brûle de se faire appeler madame et de lire des livres défendus, ça peut offrir un certain agrément. Mais, pour moi, qui ai le bonheur d'avoir ma mère à mon foyer, je ne vois pas bien quel genre de charme une femme apporterait dans ma vie en échange de toute la perturbation qu'elle y aurait mise.

— En somme, tu considères une femme comme un trouble-fête ?

— Non, comme un trouble-travail, ce qui est beaucoup plus redoutable pour moi.

Il avait un air si convaincu que Jacqueline ne put s'empêcher de rire. Mais ce fut un bref éclat de gaieté. Et tout de suite après, elle murmura, la voix basse, la physionomie changée par une subite angoisse :

— Je suis venue près de toi pour te parler de

choses très sérieuses, François: qu'est-ce que tu penses de papa ?

Il tressaillit, releva la tête, et la dévisagea avec stupeur. Est-ce qu'il comprenait bien la question ? Est-ce que cette petite écervelée se décidait à s'apercevoir de quelque chose, à se rendre compte que tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes ?

Jacqueline répéta, de la même voix anxieuse :

— Comment trouves-tu papa, toi qui es médecin ? Quelle opinion as-tu de sa santé ?

Il la devina si prête à l'affolement qu'il eut pitié d'elle et la rassura d'abord.

— Ton père n'est pas malade, que je sache.

— S'il n'est pas malade encore, il n'est pas bien portant non plus. Je t'en supplie, réponds-moi avec franchise : n'as-tu pas remarqué ses yeux clignotants, ses pommettes enflammées, ce tic nerveux qu'il a dans la bouche ?

— Il est fatigué... surmené... mais depuis longtemps déjà... depuis des années.

— Oh ! depuis si longtemps ! Et tu ne trouves pas que son état se soit aggravé ?

Il hésita un instant, mais recula devant le mensonge.

— Oui, sans doute. Dans ces derniers mois, cela s'est accentué un peu. Il doit avoir des préoccupations, des ennuis...

Elle l'écoutait, haletante. Et tout à coup, elle l'interrompit :

— Oh ! il y a autre chose qu'il faut que je te dise... mais pas ici, pas maintenant... Je te raconterai cela quand nous serons seuls.

Comme elle retenait une larme avec effort, il lui dit, de ce ton dominateur et apaisant qu'il prenait auprès des malades et qui les calmait mieux que les drogues :

— Sois tranquille, ce n'est rien de grave. J'y veillerai. Je le guérirai. Compte sur moi.

Elle demanda avidement :

— Quand pourrai-je te voir ? A quelle heure ?

— Le matin je suis à l'hôpital. Ensuite, je rentre déjeuner, à moins qu'on ne me téléphone pour un cas urgent...

— Mais quels sont tes jours de consultation, où l'on est sûr de te trouver chez toi ?

— Le lundi et le jeudi, de deux heures à quatre heures.

— C'est bien, je viendrai jeudi.

Cependant les dames s'évadaient du fumoir l'une après l'autre. M. Beurand s'approcha du groupe formé par son neveu et sa fille.

— Eh bien! que comptez-vous là tous deux ?

Jacqueline instantanément pirouetta sur ses talons, et un clair sourire transfigura sa physionomie volontaire et mobile.

— J'ai décidé d'aller après-demain à la consultation de François.

— Toi ? Qu'est-ce que tu as donc ?

— Mes cils tombent, papa. Si on n'y remédie pas, j'aurai les paupières chauves avant ma majorité. Alors, il est nécessaire de les examiner à la loupe afin de m'ordonner un traitement rationnel.

Jacqueline avait les plus beaux cils du monde ; elle le savait et ne perdait pas une occasion de le faire remarquer aux autres.

— Décidément, avec elle le diable ne perd jamais ses droits, pensa François, en considérant avec un étonnement où il entraient un peu de dédain cette étrange créature qui riait et pleurait dans la même minute, sans quitter les apparences de la plus parfaite sincérité.

VI

Deux fois par semaine, les jours de consultation, on astiquait à fond le salon et le cabinet de travail de François.

Dès sept heures du matin, Mme Revel était en toilette de nettoyage, les cheveux voilés d'un foulard, vêtue d'un vieux peignoir dont elle retroussait les manches jusqu'aux coudes. Pendant que sa bonne exécutait le dur ouvrage, secouait les rideaux, brossait les tapis, fourbissait les cuivres, elle promenait la tête de loup au plafond, passait le coin du torchon dans les rainures des meubles, essuyait l'un après l'autre les barreaux des chaises et les bibelots de la cheminée.

Devant la table de son fils, elle s'arrêtait pleine d'un

saint respect ; et c'est là seulement que l'inoffensif plumeau, réprouvé partout ailleurs, accomplissait son office. Mme Revel avait une juste horreur de cet instrument de luxe qui ne sert qu'à remuer la poussière ; mais là où il y avait interdiction de toucher à rien, de déplacer un livre ou un papier, il exerçait glorieusement son empire. D'une main alerte et légère, le tenant par l'extrémité du manche comme une baguette magique, elle ne se lassait point d'en chatouiller les dictionnaires d'anatomie, les traités de thérapeutique, les buvards, les plumes, l'encrier, le classeur, le bloc-notes, tous les trésors mystérieux que la volonté tyrannique de François avait soustraits à l'hygiène trop violente du « coup de torchon ».

— Ah ! soupirait Mme Revel quand elle et sa bonne avaient travaillé pendant quatre heures sans désespérer, ça prend « tout de suite » un autre air !

Elle commandait alors un déjeuner dont la préparation ne dégagéait aucune odeur : ni poisson, ni côtelettes, ni friture, ni oignons, ni choux-fleurs ; l'innocente tomate elle-même était bannie, et aucune sauce ne trouvait grâce. Le menu se composait généralement, ce jour-là, d'une soupe maigre, d'œufs à la coque, de viande froide et de pommes de terre en robe de chambre.

Pendant les heures de consultation, Mme Revel ne s'absentait jamais. Elle tenait à être là pour le cas où il se produirait quelque incident ; on pouvait avoir besoin d'elle si une cliente se trouvait mal, ou s'il fallait tenir un bébé récalcitrant. Cela ne s'était jamais présenté encore, mais pouvait advenir un jour. Elle demeurait donc fidèle à son poste.

Et d'ailleurs, elle avait une grande joie : celle de compter les coups de sonnette. A les entendre se succéder rapidement, son cœur s'accélérait quelquefois au point qu'elle en éprouvait des palpitations.

— François a déjà une belle clientèle. François réussit. Comme il faut qu'il soit doué, tout de même, pour percer au milieu de cette concurrence formidable, dans la furieuse mêlée d'aujourd'hui, pour se débrouiller sans argent, sans flâfa ni réclame qui attirent le monde !

Ah ! si son François était riche, si son mérite était seulement mis en relief par un cadre digne de lui, ce serait bientôt le premier médecin de France ! Elle le voyait déjà professeur à la Faculté, cher maître à

l'Institut. C'est qu'elle adorait son fils, Mme Ferdinand Revel.)

Et son fils le lui rendait bien. Il savait qu'elle s'était privée pour lui de tout bien-être, de tout confort, qu'elle avait renoncé à toutes ses habitudes, contrarié son amour inné de la calme province, pour l'emmener à Paris, pour lui donner une instruction égale à celle de ses camarades pourvus d'un père et de solides rentes. Pendant des années, elle avait vécu sans bonne, s'aidant seulement d'une femme de ménage qui venait deux heures par jour « faire » la vaisselle et les parquets. C'était elle qui allait aux provisions, qui préparait les repas, qui cousait le linge et raccommodait les vêtements, et qui, le soir, à la lueur d'une petite lampe à essence, tricotait des chaussettes pour son garçon. La grosse lampe à pétrole était réservée à l'écolier, qui avait la plus large table pour écrire, qui couchait dans la plus belle chambre et dans le plus grand lit, qui mangeait les meilleurs morceaux, malgré ses récriminations. « Je ne puis pas supporter la viande deux fois par jour : le sang me travaille, » disait la mère, qui montrait la pâleur cireuse et le menton aigu des ascètes. Les fruits ne lui réussissaient pas non plus, ni les légumes frais; mais elle dévorait des haricots secs et des pommes de terre, qui ne lui faisaient jamais aucun mal.

Il y a des enfants étourdis ou égoïstes qui ne comprennent rien, et ne remarquent pas les privations qu'on s'impose pour eux. Mais François était un petit garçon réfléchi et tendre, qui observait tout, qui se rendait compte de ce que sa mère faisait pour lui, qui lui obéissait en souffrant d'obéir, mais parce qu'il voyait là la seule manière de pouvoir lui rendre un jour ce qu'elle attendait de lui. Il acceptait donc tous les soins, tous les sacrifices, et il rapportait en échange des bons points d'abord, puis des places de premier et des prix, puis des triomphes dans tous les concours.

La nuit, il se levait en cachette pour repasser ses compositions, et quand il formait des projets d'avenir, il ambitionnait en premier lieu de donner à sa mère une domestique et des robes de soie. Pendant longtemps il n'avait travaillé que dans ce but, et c'est seulement au cours de sa première année d'internat que la passion de son métier s'était éveillée en lui, et qu'il avait trouvé un bonheur personnel

dans l'accomplissement de sa tâche; mais durant toute son enfance et une grande partie de son adolescence, il n'avait étudié, lutté et remporté des victoires que pour cette femme, cette mère dont le deuil et la pauvreté héroïques avaient veillé sur son berceau.

Et c'était précisément de son culte filial que lui venait son intraitable aversion pour la frivolité féminine. Ayant toujours travaillé et vu travailler autour de lui, il éprouvait à l'égard des oisifs et des snobs de toute espèce un robuste mépris qui n'admettait point de circonstances atténuantes.

De vraies femmes du monde, des Parisiennes dans le train comme Mme Beaurand et sa fille, lui paraissaient les créatures les plus répréhensibles et les plus dangereuses de la vie sociale. « Elles sont presque des criminelles, avait-il coutume de dire, car nous sommes contre elles absolument sans défense : nous ne possédons ni armes, ni sanctions pour combattre leur influence morbide et délétère. » Il prétendait que le désœuvrement et la vanité sont les uniques causes de toutes les neurasthénies qui empoisonnent l'humanité moderne, et la paralysent dans son essor vers des régions supérieures. Et cette austère intransigeance n'avait pas baissé pavillon devant le charme et les agaceries de sa jeune cousine.

Quand il parlait d'elle à sa mère, il disait toujours : « Cette folle » ou « cette agitée de Jacqueline ». Et Mme Revel, que le million de dot de sa nièce tenait souvent éveillée dans la paix des nuits et rêveuse dans l'agitation des jours, essayait en vain d'amener son fils à une juste et saine appréciation des choses.

— Elle est bien plus sérieuse qu'elle n'en a l'air, cette petite. C'est la forte tête de la maison, sans qu'il y paraisse. Adulée et gâtée comme elle l'est, tant d'autres seraient prétentieuses et insupportables ! Elle demeure simple et charmante, malgré tout et malgré tous.

François laissait dire sa mère, n'aimant pas à la contrarier; il ne répondait que quand elle le prenait directement à partie.

— Qu'est-ce que tu lui reproches, en somme ?

— Mon Dieu, maman, tout et pas grand'chose. Je lui reproche de ne pas exister au point de vue intellectuel et moral.

— Ah ! là-dessus, je te demande pardon. Jacqueline est très intelligente. Et je n'en veux pour preuve

que la différence qu'elle sait établir entre toi et les godelureaux qui lui font la cour. Elle s'aperçoit très bien que tu es un homme supérieur, une énergie, une puissance...

— Oh ! ma pauvre maman, je ne suis qu'un homme de devoir, et cela n'a rien qui puisse séduire Jacqueline. Mais elle voit que je ne lui fais pas la cour comme tous les autres, et ça la pique au jeu. C'est de ma part une originalité invraisemblable, inadmissible, le seul point noir de son ciel rose. Si j'étais bon prince, pour la guérir de moi, je ferais attention à elle pendant huit jours, et ça suffirait ; mais je suis méchant, et je trouve un malin plaisir à étudier sa petite coqueluche incurable pour le seul monsieur qui ne se soucie pas d'elle.

Cet aveu de coquetterie masculine, bien que fait en riant, était un baume pour le cœur maternel de tante Coralie. Ainsi elle ne se montait pas la tête avec de pures imaginations quand elle avait idée que sa riche nièce en tenait pour son fils ! Lui, François, qui ne faisait jamais attention à rien, avait pourtant remarqué les œillades de la jolie espiègle, et éprouvé sa constance ! De là à être touché, il n'y avait qu'un pas, en somme ; un pas qu'il franchirait sans peine le jour où lui viendrait le goût du mariage.

« Cela arrive sans qu'on sache pourquoi, pensait Mme Revel ; c'est comme les maladies, qui vous prennent au moment où on s'y attend le moins. » Cependant, elle entretenait de son mieux la flamme sacrée dans le cœur de sa nièce, vantait les capacités professionnelles de François, son dévouement filial, et surtout son indifférence à l'égard du sexe aimable, car Jacqueline ne devait pas s'imaginer qu'il avait le cœur pris ailleurs. Et travaillant ainsi de tout son pouvoir à aplanir les voies entre ces deux êtres dignes l'un de l'autre, elle attendait l'avenir avec confiance.

Malgré ce brillant espoir, elle tomba de son haut le jour où Mariette lui apprit qu'elle venait d'introduire Mlle Beaurand dans le salon d'attente.

— Vous êtes sûre que c'est à mon fils qu'elle veut parler ?

— Sûre, Madame. Mademoiselle m'a dit : « Mon cousin est prévenu de ma visite. »

— Elle ne se rappelait donc pas qu'il a consultation aujourd'hui ? C'est inouï. Et elle a refusé de me voir ?

— « Je verrai ma tante tout à l'heure, » qu'elle m'a fait quand je lui ai proposé d'avertir Madame.

— Elle me verra tout à l'heure... Il était prévenu... Est-ce que par hasard François me cacherait son jeu ? Seraient-ils enfin d'accord ? Ah ! chers enfants !... Vont-ils m'annoncer leurs fiançailles ? Me demander mon consentement, ma bénédiction ?

Les questions se pressaient en foule dans la tête de Mme Revel, tandis que son cœur, subitement déplacé, montait dans sa gorge où il battait des « plouf, plouf » de joie.

— C'est très bien, Mariette, vous pouvez aller, murmura-t-elle très digne afin de cacher son émotion à sa servante.

Au moment où celle-ci franchissait le seuil, elle la rappela :

— Combien de personnes à passer avant ma nièce ?

— Trois, Madame. Le monsieur qui traîne le pied, une dame avec une petite fille et Mlle Blanchet.

— Mlle Blanchet ? Quel ennui !

Mariette compatit de tout son cœur :

— Oui, quel ennui, comme dit Madame ; surtout que, comme Madame peut penser, Mlle Blanchet en aura bien pour...

— Allez, je vous remercie.

Mariette, arrêtée dans son élan, renonça à ses pronostics, mais reprit néanmoins la parole :

— Où Madame veut-elle recevoir Mlle Beaurand quand elle aura fini avec Monsieur ?

Mme Revel jeta un regard de sévère clairvoyance sur sa chambre, où il n'y avait qu'une fenêtre et qu'un fauteuil, où le gros lit d'acajou tenait le quart de la place, et elle répondit sans hésitation :

— Dans la salle à manger.

— C'est la première fois, se permit de faire observer Mariette, que Mlle Jacqueline vient un jour que le salon n'est pas libre.

Mais, ne recevant pas de réponse, elle se décida à disparaître.

Quand Mme Revel fut seule, elle leva les bras au ciel, puis s'assit dans le fauteuil ; au bout d'un moment, elle courut au lit pour lisser la courtepointe qui faisait un pli ; puis elle ouvrit successivement tous les tiroirs de sa commode pour prendre un mouchoir propre ; elle ne savait plus la place des choses, ni même ce qu'elle cherchait. On lui aurait

annoncé qu'elle avait gagné le gros lot que son émotion n'eût pas été plus forte.

Par instants, elle s'efforçait de se calmer en se raisonnant: « Peut-être que Jacqueline vient tout simplement... Mais non, c'était impossible, Jacqueline ne pouvait pas faire tout simplement, sans aucune raison grave, une démarche qu'elle n'avait jamais faite encore ! »

L'oreille aux aguets, Mme Revel épiait le départ des clients; quand elle entendit sortir le monsieur qui traînait le pied, elle eut une défaillance: plus que deux à expédier! La dame à la petite fille fit une séance très brève: sa voix résonna vite, joyeuse et claire, dans l'antichambre. Elle répondait à l'enfant: « Non, ma chérie; quand tu auras fini le flacon, tu n'en prendras plus. » Et elle fit ses adieux au docteur avec des protestations de reconnaissance.

Après cela, par exemple, Mlle Blanchet s'éternisa. Elle comptait ses visites au médecin parmi les plus grandes distractions de sa vie, et elle les savourait en conséquence. François s'était déjà plaint de l'indiscrétion bavarde de sa cliente, et toujours Mme Revel excusait cette vieille amie, et exhortait son fils à la patience. Mais aujourd'hui elle était indignée, et songea presque à faire irruption dans le cabinet de son fils pour rappeler l'intruse aux convenances. On n'avait pas idée d'un pareil manque de tact! Quand on paie sa visite cinq francs, on n'a pas le droit d'en raconter pour un louis, quatre fois plus, certainement, que les clients ordinaires!

Enfin, Mme Blanchet s'en fut; on entendit le frou-frou de sa jupe de soie et les petits reniflements qui lui échappaient quand elle avait parlé trop vite.

Maintenant, c'était le tour de Jacqueline.

— J'ai toujours pensé que cette petite savait ce qu'elle voulait, et qu'elle arriverait à ses fins, se dit Mme Revel.

Et elle se mit à trembler d'émotion. La joie et la douleur se combattaient en elle en cet instant suprême. François allait être riche, très riche! Un domestique en livrée ouvrirait aux clients une porte à deux battants capitonnés de cuir!

Mais elle, sa mère, ne vivrait plus avec lui. Car elle était bien résolue à ne pas s'imposer: son parti était pris depuis longtemps. Elle renoncerait à son fils, et même, puisqu'il le fallait, elle déménagerait! Cet appartement serait trop vaste pour elle seule; il

faudrait se réduire, peut-être renvoyer la bonne. Que de soucis à l'horizon ! Ah ! tout se paie en ce monde !

Pourtant la joie, une joie orgueilleuse et souveraine, montait en elle, submergeant tout, effaçant les préoccupations égoïstes. François serait riche, il irait faire ses visites en auto ! Et puis, en dehors du prestige et des avantages que lui confèrait cette brillante situation, le cœur maternel trouvait une profonde douceur dans la certitude que Jacqueline adorerait son mari et que François n'aimerait pas trop sa femme. « S'il se laisse épouser, c'est un peu pour moi ! » Est-il une réflexion plus propre à faire agréer et chérir une belle-fille ?

Mme Revel était si absorbée par ses sentiments intimes qu'elle n'entendit point sa nièce quitter le cabinet de consultation. Elle sursauta d'effarement à la voix de Mariette, annonçant que Mlle Beaurand attendait Madame dans la salle à manger.

— Bonjour, ma tante ! Croyez-vous qu'il fait beau ! On a chaud comme en été ! s'écria la jeune fille avec sa désinvolture ordinaire.

Elle avait quitté son paletot et se montrait en blouse de linon qui laissait transparaître la fraîcheur de sa peau et les dentelles de son cache-corset.

— Ça vous a effarée que je vienne consulter François, n'est-ce pas ? Oh ! rassurez-vous : ce n'est pas pour ma santé, qui est parfaite, Dieu merci !

— En effet, tu as l'air très bien portante. Quand Mariette m'a appris ton arrivée, j'ai pensé naturellement... je craignais d'abord...

Sans répondre, Jacqueline s'approchait du dressoir où des pommes rouges luisaient sur un compotier de faïence :

— On peut y goûter ?

— Mais oui... Certes, ma mignonne !... Attends... Je vais te donner un couteau, une assiette !... s'empressa tante Coralie, qui avait reconquis tout son sang-froid.

Evidemment, cette jeune personne folâtre ne venait pas de se fiancer ! Elle avait voulu simplement voir comment c'était fait, un cabinet de médecin ! Elle trouvait piquant de venir causer de la pluie et du beau temps au milieu des malades. Cette toquée de Jacqueline ! En somme, François ne la jugeait pas trop sévèrement.

Sans attendre le couteau et l'assiette, la jeune fille avait retiré son gant, d'où un nuage blanc parfumé

se répandit sur le tapis, elle mordait à belles dents dans la plus rouge des pommes.

— O ma tante, où les trouvez-vous ? Jamais on n'en mange de pareilles à la maison.

— C'est que je vais moi-même au marché, ma chère.

— Ah ! voilà !

— Eh bien, ma nièce, et ces graves confidences ? s'informa doucement tante Coralie, qui tout de même grillait encore de savoir quelque chose.

Jacqueline fronça le sourcil :

— Oh ! François vous les redira. Moi, j'ai assez parlé de choses tristes.

Et elle entretint sa tante de ses progrès en équitation, puis annonça que Villey allait la peindre en mauresque, et qu'elle comptait passer le mois de janvier dans l'Engadine à faire du ski. Elle racontait cela par petites phrases scandées de grosses bouchées, et quand elle eut dévoré trois pommes elle prit congé, laissant la vieille dame à ses réflexions.

François était parti sur les talons de son dernier client, et ce fut seulement au repas du soir qu'il put enfin satisfaire la curiosité de sa mère.

— Ta cousine m'a assuré que tu me raconterais le motif de sa visite.

Il ne faisait jamais de phrases, et il livra l'essentiel en peu de mots :

— Beurand est dans une situation très difficile pour le moment. Sa fille s'est doutée de quelque chose, et comme elle sait que je soigne un agent de change, elle m'a prié de prendre des renseignements. Toute la fortune de son père, à ce que je viens d'apprendre, est engagée dans une affaire de mines d'or, et il lui faut se débattre contre une coalition de gros financiers qui s'efforcent de le couler.

— Comment ! Beurand, qui avait tant de flair, qui était si prudent !...

— Depuis six semaines il est dans un état de nervosité qui doit frapper tout le monde. Je me doutais bien qu'il avait des ennuis, mais je ne pensais point qu'ils fussent si graves. D'après ce que m'a dit Kolb, ton cousin est peut-être tout près d'un désastre.

— Et Jacqueline ?...

— Jacqueline m'a demandé de la tenir au courant de ce que je pourrais apprendre... Je m'en passerais bien.

Mme Revel avait la gorge sèche : « Ah, mon Dieu !

nous l'avons échappé belle ! » pensa-t-elle en buvant un peu d'eau. Puis elle s'informa d'un ton calme :

— Tu crois qu'ils seront tout à fait ruinés ?

— Ça se pourrait bien, si le coup réussit. On veut acculer Beaurand à la banqueroute. On m'a fait lire un terrible article de l'*Echo financier* : il n'y est pas nommé, mais l'allusion est transparente, et l'on annonce un krack imminent.

— Quelle affaire, mon Dieu !

— Je n'ai qu'une crainte, c'est que mon oncle ne soit pas capable de supporter un coup pareil.

— Et sa femme, sa fille, qu'est-ce qu'elles deviendront ? C'est effrayant, d'y penser ! fit Mme Revel, qui déposa sa fourchette sur sa tranche de viande d'un air de renoncement, comme si l'appréhension lui eût enlevé soudain l'appétit.

Tout d'abord elle n'avait songé qu'à la chute de ses propres espérances ; puis une sincère compassion l'avait émue ; peu à peu, une pensée moins pénible commençait à sourdre dans son cœur : « A chacun son tour, de connaître la misère ! »

VII

La foule des badauds se pressait, intéressée et narquoise, devant le somptueux immeuble où avait son siège la Banque Beaurand, Schould et C^{ie}. Par la monumentale porte de bronze qui ouvrait sur le boulevard Haussmann ses lourds vantaux surchargés de rinceaux prétentieux, un double courant ininterrompu s'était subitement établi, le jour même où le premier article d'un grand quotidien avait annoncé comme inévitable le krack de la Société des Gisements d'or de Maconunga ; aux arrivants, qui les interrogeaient anxieusement du regard, les sortants montraient des visages désespérés.

Des troupes trépidantes et hurlantes assiégeaient depuis le matin les guichets grillés derrière lesquels des employés donnaient d'une voix blanche de confuses explications : « ... Affolement absurde... Manœuvres infâmes... Campagne financière abominable... Maîtres chanteurs de la presse... Influences étrangères... » Mais ils prêchaient en vain la confiance et

l'apaisement : débordés par l'affluence imprévue des demandes de remboursement, qui presque toutes provenaient de la petite épargne si prompte aux alarmes de ce genre, ils s'étaient vus obligés de faire attendre les porteurs de titres pour les payer un à un, et bientôt même, faute de numéraire disponible, de les prier de patienter et de revenir le lendemain. Et cette terrible réponse accroissait les craintes et exaspérait les fureurs.

La foule des dupes — dupes vraiment de leurs frayeurs vaines — devenait houleuse et menaçante, des confidences, des jugements, des imprécations s'échangeaient d'un groupe à l'autre :

— Pourquoi le gouvernement ne ferme-t-il pas cette caverne de voleurs ?

— Le gouvernement est leur complice. Moi, il y a six mois qu'on me prédisait la faillite de la banque : mais j'avais confiance en ce Beurand !

— Lui ? Il est aussi canaille que son associé, et tous devraient être à Fresnes depuis longtemps !

Un vieux monsieur, agitant un browning, se débattait aux mains de deux garçons de recettes : « Que mon sang, hurlait-il, retombe sur leur tête, à ces bandits ! »

Durant ces scènes, les huissiers, groupés au fond du hall, s'opposaient par la force à l'envahissement de l'escalier, et déclaraient, en réponse à toutes les demandes d'entrevue, que « MM. Schould et Beurand se trouvaient l'un et l'autre absents de Paris pour toute la journée ».

Pendant ce temps, au premier étage, dans le bureau directorial, M. Beurand soutenait contre son collaborateur une lutte désespérée.

Schould, petit homme court et gras, dont la bouche lippue, le nez férocement flaireur et les oreilles décollées attestaient l'origine germanique, se tenait assis, les jambes allongées, les mains dans les poches, le dos enfoncé dans le capiton d'un moelleux fauteuil, dans une attitude grossièrement insolente.

Debout devant lui, M. Beurand, pâle et frémissant, parlait d'une voix entrecoupée :

— Schould, je vous en conjure, il y va pour nous de l'honneur... abandonner notre entreprise ! voulez-vous voir l'Allemagne s'emparer d'un sol qui...

— Oh ! pas de sentiment, mon cher, je vous en prie, interrompit sèchement l'associé. La situation

est simple et nette, et je vous la résume en peu de mots : les actions de la Compagnie vont tomber à rien, à la suite des manœuvres — déloyales, je vous l'accorde — d'une puissante coalition de capitalistes ; ces capitalistes sont allemands, dans l'espèce, mais peu nous importe : ils seraient espagnols, japonais, montmartrois, chiliens ou auvergnats que notre situation serait respectivement la même. Or, ces capitalistes nous offrent de racheter tous nos titres au prix de seize millions, un peu plus cher qu'ils ne nous ont coûté. Si nous refusons, c'est la ruine sans phrase pour nous et pour les porteurs de nos titres ; si nous acceptons, nous remboursons tout le monde et nous sommes remboursés nous-mêmes assez convenablement. N'hésitons donc pas. Pour ma part, moi, j'accepte. Quant à vous, mon cher Beaurand, votre situation est celle-ci : Si vous refusez, vous devez, à vous seul, rembourser tous nos actionnaires et me rembourser moi-même, qui suis, ne l'oubliez pas, copropriétaire avec vous de ces gisements pour une somme de cinq millions. Pouvez-vous me rendre cinq millions ? Pouvez-vous en outre rembourser les cinq millions de titres en circulation ?

— Schould, dans quelle situation atroce me mettez-vous !

— Pardon, c'est vous qui voulez bien vous y mettre, par pure sentimentalité, par entêtement patriotique, par mysticisme, que sais-je ? Pour moi, bien que je sois un Français de vieille roche, pour moi que le ciel n'a pas doué d'une âme sublime, mais seulement d'un peu de sens pratique, j'estime qu'il est absurde de lutter quand on n'a pas les reins solides : je cède à nos adversaires, tout heureux de rentrer dans mon argent. Maintenant, si vous ne voulez pas abandonner vos espoirs, immenses, splendides mais peut-être chimériques, libre à vous ! Seulement je vous le répète, remboursez-moi d'abord, et remboursez aussi tous ceux qui, comme moi, ne croient plus au succès. Cela fait, vous resterez l'unique propriétaire de vos gisements — dont l'exploitation vous sera impossible, faute de fonds — et vous aurez dans vos coffres... trois cent mille actions de cinq cents francs à trois sous le kilo, prix actuel du papier.

— Mais, Schould, il est invraisemblable que vous parliez ainsi. Vous savez, comme moi, que l'affaire est bonne et loyale, que les gisements existent, que

nous sommes à la veille de les exploiter, qu'en montrant du courage et de la fermeté nous triompherons de cette campagne de chantage...

— Je ne sais rien du tout. Je crois si bien, au contraire, à la ruine prochaine, que je tire mon épingle du jeu.

— Should, votre aveuglement me devient suspect. Prenez garde que je n'arrive à vous soupçonner de connivence avec l'ennemi !

— Mon cher, je m'inquiète peu, dit le petit homme en se levant et en prenant son chapeau, du jugement qu'il vous plaît de porter sur moi. Je pourrais vous dire que je préfère réaliser un honnête bénéfice avec une société allemande plutôt que de me ruiner héroïquement et patriotiquement avec vous ; mais je ne veux pas éterniser une discussion inutile.

« Au revoir. Si demain à midi vous n'avez pas signé avec moi l'abandon de l'affaire, ou si demain à midi vous ne versez pas dans nos caisses la bagatelle de dix millions, je ferme les portes de la banque et je dépose mon bilan, comme j'en ai le droit. A demain, et bonne nuit, puisque la nuit, dit-on, porte conseil.

VIII

— Comment, Lili, tu n'es pas encore partie ? Pierre Villey t'attendait à trois heures !

Jacqueline eut un sourire assuré.

— Eh bien ? Dans tous les pays du monde, les messieurs sont faits pour attendre les dames.

— A dix-huit ans, on n'est pas une dame, ma chérie, et en tout cas Pierre Villey n'est pas un monsieur comme les autres : un grand artiste, un ami de ton père, qui va faire ton portrait par complaisance ; tu lui dois toutes sortes d'égards, et d'abord la simple politesse de l'exactitude.

— Mais, voyons, maman, je ne lui ai pas donné rendez-vous devant l'obélisque : il m'attend chez lui ! Un grand artiste ne s'ennuie jamais dans son atelier. D'ailleurs, quand il connaîtra la cause de mon retard, il me pardonnera tout de suite : c'est à faire chanter les couleurs que j'ai perdu mon temps. Que pensez-vous de mon costume ?

D'un geste vif, Jacqueline rejeta la cape de drap blanc qui la dissimulait toute, et apparut adorablement gracie et souple dans une tunique de soie aux couleurs vives, serrée aux reins par une large écharpe de bayadère.

— Croyez-vous que cette ceinture orangée jette une note assez chaude dans l'ensemble ?

— Oh ! charmant, adorable ! se récria Mme Beau-
rand. Mais où donc as-tu déniché cette soie rayée ?
C'est exactement ce dont je rêve pour doubler mon
manteau du soir. L'autre jour, chez Decroll, on m'a
montré des étoffes pendant deux heures sans que
je découvre mon affaire.

— Ah ! voilà ! Je l'ai dénichée entre une soupière
de métal et une paire de bottes à l'écuyère, chez une
vieille brocanteuse barbue comme une chenille et
gluante comme un escargot. Sa boutique, au fond
d'une ruelle grise de l'ancien Montmartre, était si
sale que miss Toppy n'a pas voulu m'y suivre ; elle
est restée à m'attendre sur le trottoir. Moi, quand
quelque chose me plaît, j'ai du courage. Par
exemple, je crois que la vieille sorcière m'a volée :
ça sentait si mauvais chez elle que je n'ai pas pris le
temps de marchander, ni attendu qu'elle me rendit
la monnaie ; elle demandait trente-huit francs, je
crois : je lui ai jeté deux louis sur un marbre si
crasseux qu'ils n'ont même pas tinté, et je suis
partie, portant ma soie à bout de bras, comme
Villey porte les homards qu'il va lui-même choisir
aux halles pour ses natures mortes...

— Ce pauvre Villey, as-tu fini de le faire poser, et
vas-tu te décider à partir ? reprit Mme Beau-
rand retrouvant tout à coup la notion de l'heure que lui
avait fait perdre un instant la vue d'une soie rayée
selon son goût.

— Tout de suite, maman, tout de suite ! cria
Jacqueline en jetant un dernier coup d'œil dans
l'armoire à glace. C'est Louise qui a noué mon
écharpe. Elle a bien réussi, n'est-ce pas ? Jenny s'y
était essayée d'abord : elle avait fait un nœud
comme on en voit sur les robes de distribution de
prix à la campagne ! Oh ! mais vous n'avez pas
remarqué le plus beau : mes bracelets de chevilles !
Des pièces authentiques, vous savez, ils proviennent
du Konak de Sélim Pacha.

Elle releva un peu sa tunique pour les montrer,
et comme Mme Beau-
rand, assise sur un rocking-

chair, se penchait trop nonchalamment à son gré pour admirer ces merveilles, avec une gracieuse aisance elle éleva son pied à la hauteur du nez maternel.

— Jacqueline! Quelle tenue! Ma parole, tu deviens d'une incorrection...

— Si l'on peut dire! C'est le salut à la Nijinsky; ce sera d'un usage courant dans le grand monde l'hiver prochain. Et vous ne me demandez pas où je les ai trouvés, ceux-là?

— Non, non, tu es suffisamment en retard; dépêche-toi de t'en aller...

— Bon, je raconterai l'histoire à Villey; ça l'amusera, lui, murmura la jeune fille en revêtant la cape blanche où elle s'engloutit à nouveau tout entière. Alors, au revoir, maman.

— Au revoir, ma chérie, répondit Mme Beurand en déposant un long baiser sur la fraîche joue qui s'offrait à ses lèvres.

Maintenant, Jacqueline se dirigeait vers la porte; mais sur le point de la franchir elle se retourna, et d'un ton subitement dégrisé:

— Maman, quand je vous ai laissés seuls tout à l'heure après le déjeuner, papa ne vous a rien dit, rien du tout?

— Mais non, ma chérie... Que veux-tu qu'il me dise? Tu sais bien qu'il n'aime pas à parler de ses affaires quand il est à la maison...

— Aujourd'hui, pourtant, j'ai eu l'impression qu'il voulait causer avec vous, qu'il avait besoin de se confier à quelqu'un... C'est pour cela que je me suis empressée de vous laisser ensemble. Qu'avez-vous dit après mon départ?

Mme Beurand eut un geste d'impatience.

— Rien qui mérite d'être répété, je t'assure: de vagues réflexions sur le temps, sur les personnes rencontrées dans la matinée...

— Et pas un mot de cet article terrible en première page du *Lampion Rouge*?

— Non, encore une fois, non. Cet article, au sujet duquel tu t'affoles, ma pauvre Jacqueline, n'a aucune importance, ton père l'a affirmé devant toi, et il donnait sa vraie pensée. Chaque fois qu'un financier monte une grosse affaire, cela fait du bruit dans la presse et donne lieu à quelques attaques... Mais sois tranquille, ça n'émeut personne que toi.

— Papa était si pâle au déjeuner! Il n'a rien

mangé du tout... J'ai fait semblant de ne rien voir, mais...

— Tu as vu des choses qui n'existent pas, mon enfant. Ton père a mal à l'estomac, comme tous les hommes qui travaillent trop et qui ne se soignent point. Dieu sait si j'ai insisté, l'année dernière, pour qu'il m'accompagnât à Vichy...

— Oh ! vous avez beau dire, depuis cette affaire il y a quelque chose de changé. Et aujourd'hui surtout, papa était dans un état de surexcitation...

— Quelle idée ! Il vient de me téléphoner encore tout à l'heure en me demandant si je voulais une loge pour *Parsifal* !

— Oui, bien vrai ! Il ne téléphonait que pour cela ? Ça me rassure. Je dois vous avouer que si j'ai lambiné à ma toilette, perdu mon temps à raconter des histoires, au fond c'était par inquiétude ! Je ne me décidais pas à m'éloigner de la maison : j'avais comme le pressentiment d'un malheur ; et je parlais, je parlais d'autres choses afin d'étourdir mon angoisse. Je suis bête, par moment, croyez-vous ?

Jacqueline s'arrêta, suffoquée par l'émotion, les yeux gonflés de larmes claires.

— Mon Dieu ! Que tu es exaltée, ma chérie ! s'écria Mme Beaurand.

Et secouant affectueusement sa fille par les épaules, elle reprit :

— Cours vite auprès de Villey. Il chassera tes papillons noirs. Et surtout veille à ce qu'il te peigne en beauté.

— Oh ! vous pouvez compter sur ma bonne volonté pour ça ! Au revoir, maman.

Le sourire de Jacqueline brillait de nouveau entre ses cils mouillés, et elle s'éloigna vive et légère, grâce à un de ces prompts revirements qui paraissent aux observateurs superficiels la marque d'une nature inconsistante et faible, et qui proviennent, en réalité, d'une énergie infiniment profonde et riche, quoique mal disciplinée.

Villey habitait au fond d'Auteuil une petite rue claire où des villas coquettes s'égrenaient parmi les jardins feuillus que les lilas embaumaient au printemps. Son atelier, qui occupait tout le dernier étage de son hôtel et où il passait les trois quarts de sa vie, était comme un petit univers où il pouvait varier à son gré ses occupations et son point de vue. Il avait là, outre son laboratoire artistique, une

serre pleine de plantes rares, une salle d'escrime, une bibliothèque. « A côté du travail, disait-il, on devrait toujours avoir tout ce qu'il faut pour la tête, pour le cœur et pour le corps. Quand on a nourri son esprit, fortifié ses muscles et contenté sa fibre sentimentale, alors on fait du bon travail. Pour ce qui est de la petite émotion sentimentale, moi, je me la procure auprès des fleurs. »

Ce jour-là, en voyant entrer Jacqueline suivie de miss Toppy, il réprima à peine un double sursaut de surprise et de joie; il ne l'attendait plus, et ne l'avait même attendue qu'à demi : depuis l'arrivée des journaux du matin, il tressaillait d'anxiété à chaque sonnerie du téléphone, redoutant constamment d'apprendre la catastrophe.

— Je suis très en retard, Villey... Est-ce que je ne vous dérange pas ?

Le peintre sourit.

— Tu t'es fait attendre, mademoiselle. C'est ton droit. Et mon devoir est de t'accueillir avec reconnaissance quand tu veux bien venir, comme le beau temps.

Il lui secoua allégrement les deux mains, et, lui relevant le menton d'un geste familier, la regarda dans les yeux...

— Eh bien, je suis très satisfait de ta mine. Passons à l'examen de ta toilette.

— Voyez, dit-elle simplement, en avançant la tête pour qu'il la débarrassât de son manteau.

Il l'enleva prestement et, l'ayant lancé sur un divan, battit des mains d'enthousiasme.

— Ça, c'est de la collaboration intensive, ou je ne m'y connais pas ! Le tableau est tout fait : pas une ligne, pas un ton à reprendre.

Elle eut un sourire modeste, et s'affaira à déficeler un petit carton qu'elle avait caché sous sa cape.

— J'ai apporté plusieurs voiles de l'Inde et des mouchoirs créoles pour le cas où vous voudriez me faire un turban.

— Un turban ! Fi ! Quelle horreur ! Non, non : je veux dessiner ta tête.

— Ah ! s'il vous plaît, Villey, n'oubliez point nos conventions. Ce n'est pas un simple portrait que vous allez faire : c'est un tableau de genre intitulé : *La Vie en rose*.

— Tu me rases avec la Vie en rose. Comment veux-tu que je compose cela ?

— Mais c'est tout simple, Villey. Je le vois si bien, moi ! Je suis à la proue d'un navire, accoudée comme ceci : — voyez-vous ? — les mains jointes, les yeux en extase, le sourire émerveillé, je regarde au loin l'horizon rose, et je vais vers lui...

Jacqueline s'était agenouillée sur une chaise basse, et elle indiquait la pose et l'expression avec une si enthousiaste ferveur, que Villey fut inspiré du coup.

— Ne bouge pas, cria-t-il, que je prenne un croquis.

Et tout en remuant ses brosses, il maugréait :

— Terrible gamine ! Il a fallu qu'elle vienne au monde pour me faire faire du genre !

IX

Au jour déclinant, Jacqueline quitta l'atelier de Villey. Elle avait posé comme un modèle de profession, et ensuite fait honneur aux petits fours dont le peintre prenait soin de s'approvisionner quand il recevait la visite de sa jeune amie. Ni à l'un, ni à l'autre, aucune parole n'était échappée qui trahit la commune inquiétude de leurs cœurs.

« A quoi bon l'éclairer, si elle ne se doute de rien ? pensait Villey. Elle connaîtra assez tôt l'horreur du désastre. »

« Pourquoi assombrir ce pauvre ami et l'empêcher de travailler en lui parlant de choses tristes ? se disait Jacqueline. Peut-être d'ailleurs que tout s'arrangera... »

Et tous deux s'étaient souri héroïquement jusqu'à la dernière minute.

Mais dès qu'elle eut quitté l'artiste, la jeune fille sentit fondre sur son âme une écrasante mélancolie ; une réaction nerveuse, sans doute, suite de la fatigue occasionnée par la pose, et surtout par l'effort surhumain qu'elle avait dû fournir pour garder l'apparence d'un joyeux optimisme.

— Dieu ! Que je suis lasse ! murmura-t-elle.

Et elle héla le premier taxi qu'elle vit passer, malgré les protestations de miss Toppy, qui aurait préféré prendre un peu d'exercice.

Elle donna d'abord au chauffeur l'adresse de Mme Revel, avec l'idée de rencontrer son cousin et d'apprendre par lui quelque chose de nouveau; puis, prise d'une hâte instinctive et bizarre de rentrer chez elle, elle modifia sa première indication, et recommanda, en prenant bien garde de ne pas être entendue par son institutrice, qu'on la menât bon train. Cependant, celle-ci, remarquant l'allure anormale de l'auto, commença de se lamenter et voulut même intervenir.

— Non, non, miss Topy, pour votre propre sécurité n'en faites rien, je vous le conseille: quand un chauffeur a la folie de la vitesse, plus on le contrarie, plus c'est terrible.

Miss Topy, dont l'effroi dilatait les yeux et enflait les narines, gémit d'une voix tremblante:

— Quoi! Vous croyez vraiment qu'en le priant de ralentir j'augmenterais sa précipitation horrible?

— Oui, oui, j'en ai fait très souvent l'expérience. Et je sais aussi qu'il faut que nous revenions vite: j'ai un pressentiment... Connaissez-vous les pressentiments, miss Topy?

— Non, je n'avais jamais eu ça, affirma l'Anglaise avec autant de froideur que le lui permettaient les frémissements de ses nerfs et les furieux soubresauts de l'auto emportée.

— Eh bien, tant mieux pour vous, répliqua Jacqueline qui devenait de plus en plus pâle et fébrile, et qui aurait donné les plus belles années de sa vie pour arriver instantanément à la maison.

Quand l'automobile ralentit ses bonds et s'arrêta enfin devant la porte de l'hôtel, un soudain apaisement soulagea le cœur de la pauvre petite; et ce fut d'un ton calme qu'elle demanda au valet de pied qui lui ouvrit la porte:

— Est-ce que Madame est déjà rentrée?

— Madame et Monsieur, répondit le domestique.

Et sur une nouvelle interrogation, il précisa:

— Madame est rentrée d'abord, et Monsieur ensuite.

Jacqueline se hâta alors vers la chambre de sa mère.

Mme Beaurand, étendue sur sa chaise longue, n'avait plus trace de poudre de riz sur le visage; elle tenait d'une main un flacon de sels et de l'autre un petit mouchoir de dentelle dont elle tamponnait désespérément ses yeux noyés.

En apercevant sa fille, elle se redressa un peu, essaya d'affermir sa contenance ; mais la tentative était au-dessus de ses forces : elle éclata en sanglots :

— O ma chérie ! Je suis... nous sommes... Ton père...

Elle tendait des mains éperdues à Jacqueline qui, devenue livide, gardait tout son sang-froid, et se refusa à l'étreinte trempée de larmes.

— Mon père... Oui, mon père... C'est cela d'abord que je veux savoir... On m'a dit qu'il était rentré ; pourquoi n'êtes-vous pas auprès de lui ?

Pour toute réponse, Mme Beaurand fit un geste accablé et sanglota plus fort.

— Je vous en prie, maman, où est-il ? Au salon ? Dans son bureau ? Il est seul, n'est-ce pas ?

— Oui, seul, gémit la malheureuse femme d'une voix entrecoupée. Il m'a renvoyée... Il s'est enfermé à clef... sous prétexte de ranger des papiers... Et moi, je me figure... j'ai peur que...

Relevant tout à coup la tête, son regard d'épouvante rencontra celui de Jacqueline, qui comprit aussitôt de quoi elle avait peur, et qui sans ajouter une parole s'élança hors de la chambre.

Elle gravit l'escalier à cette allure folle qu'elle avait toute petite, lorsqu'il lui venait soudain une terreur nerveuse d'être prise à cache-cache ; et, la tête jetée en avant, ce fut du front qu'elle heurta la porte fermée.

— Qui est là ? demanda-t-on d'un ton parfaitement calme, d'un ton dont la tranquillité inattendue était plus effrayante que n'importe quoi. Jacqueline en eut un frisson qui la secoua de la tête aux pieds ; et plaçant ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements frénétiques... elle essaya de prendre un ton analogue...

— C'est moi, papa.

Il y eut un silence. Sans doute un cœur avait bondi aussi de l'autre côté de la porte.

— Moi, Jacqueline ! Est-ce que je ne puis pas entrer ?

La voix, trop paisible pour être sincère, parla de nouveau :

— Pas en ce moment, mon enfant : tu me déranges. Je descendrai tout à l'heure. Va rejoindre ta mère...

— Non, papa, non. Je n'irai pas rejoindre maman. Si vous ne voulez pas m'ouvrir, je vous attends ici.

Elle entendit qu'il remuait une chaise, qu'il soulevait la portière.

Pourtant, il n'ouvrit pas. Mais il n'y avait plus entre eux que la mince épaisseur du bois sonore ; et elle reprit plus bas, d'une voix trépidante :

— Je vous attends ici, collée à la porte, d'où j'entends tout ce que vous faites !

Il sentit passer dans cette déclaration le soupçon terrible. Il se vit deviné... Et le browning qu'il tenait encore trembla dans sa main brûlante.

Ainsi, à l'instant d'agir, il se voyait contraint de remettre à plus tard le geste libérateur !

Quand il avait résolu tout à l'heure de disparaître, il ne comprenait point toute l'horreur de l'acte qu'il accomplissait contre l'enfant qu'il allait faire orpheline. Mais à la pensée qu'elle entendrait le déclic de l'arme et la chute de son corps, sa conscience endormie se réveillait tout à coup. L'abominable lâcheté de sa résolution lui devenait tangible. Il ne pouvait pas condamner sa fille innocente, son enfant adorée, à souffrir cela !

Il poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement, tandis qu'il précipitait le revolver dans un tiroir, ainsi que les trois enveloppes cachetées où s'affirmait sa volonté lamentable.

Cependant, à travers la porte, Jacqueline surprit de légers bruits, et se méprit sur le sens des préparatifs faits pour la recevoir.

— Papa ! Papa ! cria-t-elle désespérément.

Et s'écroulant à genoux elle se mit à prier à voix haute :

— Mon Dieu, ayez pitié de nous, ayez pitié de lui ! O mon Dieu, ne permettez pas qu'il nous abandonne ! Ayez pitié de lui, mon Dieu ! Sauvez-le, sauvez son âme immortelle.

En entendant cette plainte, M. Beaurand ne songea plus à feindre, ni à composer sa voix ou son visage. Il ouvrit brusquement la porte, et relevant la désespérée il avoua dans un sanglot convulsif :

— Pardon, ma pauvre petite, pardon ! Je te promets que je ne le ferai pas !

Et par-dessus la douce tête aux boucles noires, son regard de repentir monta vers les images de son père et de sa mère, qui, de leurs cadres d'or, avaient failli assister à son irrémédiable défaite, et, plus encore, vers ce Dieu que Jacqueline invoquait tout à l'heure, et qui n'avait pas permis cela, qui

avait envoyé l'enfant bénie une seconde avant le geste fatal.

— Pardonnez-moi, Seigneur, pardonnez-moi !

Cependant les rayons rouges du couchant, entrant par la large baie vitrée qui éclairait la pièce, semblaient une réponse miséricordieuse et éclatante de Celui qui est la vie et la gloire du monde, qui fait le soir aussi beau que l'aurore, et qui seul a le droit de mesurer nos jours.

DEUXIÈME PARTIE

I

— Il n'y a que la pauvreté qui puisse nous sauver du déshonneur, avait déclaré l'infortuné Beurand en découvrant à sa femme et à sa fille toute l'étendue de son désastre.

Et du jour au lendemain ils étaient devenus de vrais pauvres, abandonnant jusqu'à leur dernier centime et jusqu'aux trésors de leur mobilier personnel pour indemniser dans la mesure du possible ceux qu'avait lésés la faillite de la banque Beurand, Schould et Compagnie.

Tandis que le gros Schould s'embarquait déjà dans une nouvelle affaire, son malheureux associé était resté, selon sa cruelle prédiction, propriétaire de plusieurs kilos d'actions vendables au prix du papier. Il avait tenu à les conserver, d'ailleurs : le secrétaire d'acajou du logement garni où il était venu cacher sa détresse en demeurait bourré du haut en bas. Et parfois, se reprenant à l'espérance, Beurand répétait à sa femme :

— Quand j'irai mieux, je me rendrai là-bas : tu

verras que sur les lieux je trouverai des capitalistes capables de comprendre et d'exploiter cette formidable affaire. Et alors tous ces vieux papiers vaudront mieux que de l'or en barre.

Mais le pauvre homme ne devait pas se remettre du coup terrible qui l'avait atteint en pleine prospérité, à l'heure où il venait de donner le maximum de son effort et croyait toucher enfin au but de toute sa vie : l'omnipotence par la fortune. Sa santé, déjà minée par le surmenage, périclita de jour en jour, et peu de mois après sa ruine il entra dans le grand repos, qu'il avait convoité et failli dérober avant l'heure marquée par le Maître.

En compensation de la dureté de sa vie, la Providence lui accorda une mort très douce. Il s'éteignit sans secousse, entouré des siens, assisté par son neveu et par le curé de sa nouvelle paroisse, une paroisse de pauvres dans le quartier ouvrier de Grenelle.

Ses dernières paroles furent pour sa fille :

— Je te recommande à...

Il allait nommer François, dont la fidèle sollicitude ne s'était point démentie un instant, et qui, penché à son chevet de moribond, surveillait encore son poulx défaillant. Mais Jacqueline, devinant sa pensée, l'arrêta d'un regard plein de supplication, et il se reprit :

— Je te recommande au bon Dieu. Qu'il te bénisse en souvenir de ce que tu as été pour moi.

Et il mourut comme on s'endort, les yeux peu à peu chavirés dans la nuit éternelle, à la vacillation des bougies qui se consumaient sur le petit autel improvisé pour le divin viatique.

Il mourut dans une atmosphère de sérénité parfaite, le cœur apaisé par l'extrême-onction, pleuré par les larmes silencieuses de ceux qui ne pouvaient pas méconnaître son droit au repos. Seule, Louisa, restée à l'écart à cause de sa douleur bruyante, sanglotait tout haut dans la cuisine. La vieille négresse avait refusé énergiquement d'abandonner ses maîtres. Humble et obstinée, elle répondait à toutes les objections :

— Moi pas vouloir de gages et manger si peu de chose !

Force avait été d'accepter son dévouement et de lui faire place au foyer exigu, où elle couchait sur

un lit pliant dans une antichambre de trois mètres carrés.

En comptant cette servante fidèle, il y eut six personnes en tout pour suivre le convoi du pauvre jusqu'à sa dernière demeure : les Revel, mère et fils, et Villey, le seul ami qui eût gardé le souvenir et la reconnaissance des diners succulents de jadis à la table fleurie d'orchidées.

Après une messe basse dans une petite église sans orgue et sans vitraux, on le conduisit dans un cimetière de banlieue où on avait pu lui acquérir une concession à perpétuité, grâce à une avance d'argent offerte par Mme Revel.

— Je n'ai pas osé leur en parler, avait dit François, en revenant de fermer les yeux à son oncle. Toi, maman, va le leur proposer tout de suite.

Et Mme Revel, un peu offusquée, avait obéi sans laisser monter à ses lèvres la secrète protestation de son cœur : « Est-ce vraiment charitable de les faire s'endetter encore ? »

Elle s'était d'abord adressée à Mme Beaurand, qui l'avait renvoyée à Jacqueline :

— C'est elle qui décide tout. Je n'ai plus la tête à rien.

Jacqueline, elle, n'avait pas hésité :

— Je vous remercie, ma tante, et j'accepte avec reconnaissance. J'espère pouvoir vous rendre cet argent bientôt.

Elle portait toujours très haut sa petite tête brune et frisée ; et ses yeux clairs, qui regardaient droit devant eux, paraissaient ne douter de rien.

Une semaine après avoir quitté le luxueux hôtel où s'était écoulée son enfance adulée et choyée, elle se mettait bravement au travail, acceptant sans sourciller toutes les charges de sa nouvelle existence.

Elle avait pris la première place procurée par Villey, qui promettait pourtant de lui trouver mieux.

— J'en serai quitte pour changer si j'y découvre mon avantage ; mais je veux travailler tout de suite, avait-elle décidé avec une fermeté sans réplique.

Et depuis, elle passait toutes ses journées, de huit heures du matin à six heures du soir, dans un pensionnat de Neuilly où elle donnait des leçons de solfège et de dessin. Elle prenait son repas de midi à une table de réfectoire dont on lui confiait la surveillance. Le jeudi, elle conduisait les pension-

naires au bois ou les gardait dans les salles d'étude.

Moyennant tout cela, elle touchait deux cents francs par mois, — cinquante francs de plus que son père, qui n'avait trouvé qu'une infime place de second comptable dans un magasin de quincaillerie. On avait vécu de la sorte pendant six mois...

Et maintenant il faudrait vivre avec moins d'argent encore et un deuil incurable au cœur.

Pourtant Jacqueline gardait son allure fière et confiante. Elle parlait avec assurance de rendre une forte somme. Et son attitude choqua Mme Revel, qui aurait préféré à cette présomption injustifiée des effusions émues.

— Elle m'a à peine remerciée, dit-elle à son fils en revenant de l'enterrement.

François regarda sa mère d'un air interrogateur ; il avait songé à faire son devoir sans escompter la gratitude, et il n'y pensait déjà plus. Mme Revel dut préciser :

— Je parle de Jacqueline, à propos de l'argent que je lui ai remis... Voyons, tu sais bien...

Il hocha la tête.

— Ah ! oui, la pauvre petite... Elle ne doit rien comprendre à ce qui lui arrive, elle qui jonglait avec les pièces d'or sans les compter. C'est égal, elle est courageuse.

— Hem ! courageuse !... Elle a surtout le cœur sec, et elle ne pleurera jamais beaucoup, de crainte de s'abîmer les cils.

— Oh ! ça, les femmes !... Quand la coquetterie est en jeu, elles sont capables de tout. Mais que ce soit pour cette raison ou pour une autre, notre petite cousine a un rude ressort.

Il y eut un moment de silence. Puis Mme Revel reprit :

— Tu verras qu'elle reviendra vite sur l'eau. Pierre Villey, qui a tant de relations, trouvera bien moyen de lui faire faire un riche mariage. Et tout sera encore une fois pour le mieux dans le meilleur des mondes.

François esquissa un léger sourire ironique :

— Ainsi, maman, vous ne rêvez plus de me voir épouser cette jeune personne si fraîche, si charmante, si spirituelle, et qui possède sans en avoir l'air une sensibilité si vive, une raison si sûre... Et puis quoi encore ? Je vous en prie, rafraîchissez-moi la

mémoire : je ne me rappelle plus tout ce que vous me disiez à son sujet il y a moins d'un an.

La plaisanterie ne fut pas du goût de Mme Revel. Elle fronça ses épais sourcils pareils à ceux de son fils et trop durs pour un visage féminin, et se contenta de répondre à côté de la question :

— Mon cher enfant, j'ai pleine confiance en la sûreté de ton jugement. Tu te marieras quand tu voudras et avec qui tu voudras, sans que j'essaie de t'influencer dans une affaire aussi grave.

Et avec cette inconscience touchante des mères qui trahissent sans cesse le secret de leurs bonnes intentions, elle ajouta :

— A propos, on est encore venu ce matin de la part de notre cousine, la jeune veuve de l'avenue Mercédès. Le rhume de son petit garçon ne guérit pas. J'ai fait répondre que tu ne serais pas de retour avant cinq heures. N'oublie pas d'y passer avant le dîner.

Ce fut au tour de François de froncer les sourcils.

— Le petit garçon se porte comme un charme. Et elle m'ennuie, cette vieille folle.

Mme Revel s'étonna en toute sincérité :

— Quoi ! tu traites de vieille folle cette jeune veuve, qui a ce teint mat et ces cheveux superbes !...

— ...Et ces yeux faits au kohl, et du rouge dans les narines !... Oui, cette jeune veuve qui a sûrement doublé le cap de la quarantaine depuis quelque temps !

— Je n'avais pas remarqué tout ça, moi !...

— Vous, pauvre maman, vous êtes une sainte ! murmura François avec un sourire qui n'avait plus rien d'ironique.

Et dans un élan de respectueuse câlinerie, il porta à ses lèvres la grande main gantée de laine noire de cette autre veuve qui, elle, n'avait jamais tout à fait quitté le deuil.

II

Six coups sonnèrent lents et solennels à la vieille horloge debout auprès du divan étroit qui servait de lit à Jacqueline. La pauvrete se frotta les yeux, s'étira, et vivement se glissa hors des couvertures

chaudes. C'était son heure, la seule qu'elle entendit à travers son lourd sommeil de jeunesse et de fatigue.

Aussitôt levée, elle écarta le rideau de l'unique fenêtre par où l'aube pâle et glacée versait parcimonieusement sa lumière dans la petite chambre — une étrange petite chambre à la fois misérable et luxueuse, où à côté de pauvres meubles indispensables, se trouvaient de très belles choses, comme l'antique horloge qui servait de réveille-matin, le tapis d'Orient qui cachait le parquet mal ajusté, et les quatre statues de saints qui ornaient jadis le studio d'une riche et capricieuse jeune fille. C'est Pierre Villey qui a racheté ces objets à l'hôtel des Ventés, et a obtenu de sa petite amie qu'elle les garde en souvenir de lui.

Elle a pu ainsi conserver dans sa vie rude et austère une partie du cadre somptueux qui parait son existence frivole d'antan. Et parfois, quand sa petite chambre lui apparaît à la lueur indécise et fantastique de l'aube et qu'elle retrouve à ses pieds les tendres couleurs fondues du tapis d'Ezankeul, et aux quatre points cardinaux les vieux saints candides aux faces doucement épanouies, elle peut croire que rien n'est changé, et que tout à l'heure sa jeune belle-mère, vêtue d'un élégant déshabillé de taffetas vibrant et de molles dentelles, va venir la consulter sur le choix d'un parfum, la composition d'un menu ou l'arrangement d'un surtout...

Mais soudain elle entend tousser dans la chambre voisine, et elle va entr'ouvrir la porte avec précaution :

— Vous êtes déjà réveillée, petite mère ?

— Depuis longtemps, ma chérie.

— Voulez-vous prendre votre chocolat tout de suite ?

— Non, non... Fais ta toilette d'abord.

— Est-ce que vous avez chaud, au moins ?

— Oh, oui, trop chaud même.

— De la fièvre, alors ?

Dans sa longue chemise blanche, Jacqueline s'avance, gracieux fantôme, vers le lit de Mme Beaurand, et elle prend dans sa petite main moite et potelée l'étroite main sèche et brûlante qui traîne sur les draps.

Mme Beaurand n'est plus que l'ombre d'elle-même. En une année, elle a vieilli de vingt ans ; les joues creuses, les paupières rouges, les tempes grisonnantes, elle respire la détresse et le découragement

par tous les pores de sa peau qu'envahissent déjà les rides. La tendresse et la sollicitude de sa belle-fille ne parviennent pas à lui infuser une petite part de l'énergie triomphante dont rayonnent ses vingt ans.

— Ne t'inquiète pas tant de moi, ma pauvre petite; toi non plus tu n'as pas dormi ton content : tes yeux débordent de sommeil.

— Oh ! moi, je n'en ai jamais assez. Vous connaissez ma paresse. Mais vous, pourquoi n'avez-vous pas pris un de ces cachets que François vous a prescrits le mois dernier ? Vous en étiez satisfaite.

— Ils n'agissent déjà plus.

— Alors, allez lui en demander d'autres. Il a justement consultation aujourd'hui.

Mme Beaurand secoue la tête.

— Mais si, maman, allez-y, insiste Jacqueline. Ça vous fera sortir un peu, d'abord, et vous verrez tant e Coralie par la même occasion.

— Je ne me soucie pas de la voir ; elle est odieuse, avec sa façon de vous faire des reproches sans en avoir l'air et de vous donner des conseils impossibles à suivre.

— Mais François est si bon pour nous ! Il s'est montré si dévoué à la mort de papa, vous savez bien...

— Oui, oui, je sais... J'ai tort... Mais c'est plus fort que moi. Je suis à bout, ma pauvre enfant.

Des larmes rapides se forment entre ses paupières gonflées et livides, et roulent sur les joues hâves qui semblent altérées de cette rosée amère.

— Maman, je vous en prie, ayez du courage...

— Du courage, pourquoi faire ? Pour me cramponner à la vie où je suis à ta charge, incapable de te rendre aucun service...

— Aucun service ! s'écrie Jacqueline sincèrement indignée. Vous n'y pensez pas, maman : qu'est-ce que je deviendrais le soir, lorsque je rentre de Neuilly, s'il me fallait dîner toute seule et passer ma soirée en compagnie de Louisa, qui ne sait causer que quand elle tire les cartes ?...

Un pâle sourire brille entre les lèvres de Mme Beaurand ; et la jeune fille, qui n'a guère de minutes à perdre, profite de cette accalmie pour regagner sa chambre.

De brèves ablutions d'eau glacée, les cheveux démêlés en hâte, le chignon tordu à la diable... Elle est prête au bout d'un quart d'heure, et ne jette qu'un

coup d'œil au miroir pour ajuster un col de mousseline blanche sur sa robe noire d'orpheline.

Aussitôt habillée, elle se dirige vers la cuisine où le chocolat, préparé par les soins de Louisa, fume dans une minuscule casserole de cuivre. Il y en a juste une tasse, une petite tasse pas tout à fait pleine.

— Le chocolat est trop nourrissant pour moi : ça me donne mal au cœur, a expliqué Jacqueline à Louisa qui voulait en faire aussi pour sa petite maîtresse, au moins une fois par semaine, le dimanche.

En hâte, la jeune fille termine les apprêts du petit déjeuner maternel ; Mme Beurand ne mange que les tartines grillées et beurrées par sa fille, qui sait l'art de les couper bien minces, de les dorer à point sans les sécher ni les durcir.

— Voilà, maman, dit une voix encourageante tandis que les mignonnes mains habiles et soigneuses présentent le plateau où tout est si appétissant.

Et maman consent à déjeuner sous le regard attentif de Jacqueline, qui ne veut pas s'éloigner avant qu'elle ait fini.

Ensuite c'est à son tour ; elle passe à la salle à manger, avale une tasse de café et visite la corbeille à pain.

— Avez-vous déjà mangé, Louisa ?

— Oui, petite Mademoiselle.

Il reste deux énormes quignons, que Mademoiselle enfouit dans sa serviette pour les dévorer en métro. Et après avoir embrassé sa mère encore une fois, elle se sauve, vive, légère, pleine d'entrain et d'appétit.

— Au revoir, Louisa, soignez bien maman, crie-t-elle de la porte à la négresse, qui la suit d'un regard à la fois admiratif et compatissant.

Quelquefois, les jours où il ne reste pas beaucoup de pain dans la corbeille, Louisa n'a rien mangé du tout. Mais elle ne songe guère à s'en plaindre. Les vieux, ça n'a pas besoin de nourriture comme les jeunes. Le seul chagrin de la négresse, c'est de ne pas faire de chocolat pour Mademoiselle. Et quand elle sent trop vide son propre estomac, elle pense :

— Qu'elle ait au moins du pain à sa faim, le petit ange !

III

Mme Beaurand et Jacqueline terminaient leur repas du soir, sobrement composé d'une soupe maigre, d'un œuf à la coque, et d'une pomme pour le dessert, lorsqu'un coup de sonnette impérieux les fit tressaillir.

Elles échangèrent un regard d'étonnement inquiet; qu'est-ce que cela pouvait bien être? Une visite à pareille heure! Et d'ailleurs elles ne recevaient personne, à l'exception de Pierre Villey, qui était justement venu la veille.

Cependant Louisa introduisait le visiteur, dont la haute silhouette hésita une seconde au seuil de la salle à manger.

C'était François Revel.

— Pardon, je viens trop tôt: vous êtes encore à table.

— Mais non. Vous voyez: notre dîner est fini, dit Mme Beaurand en repoussant son assiette, tandis que Jacqueline, remise de sa surprise, se précipitait au-devant de son cousin, les mains tendues.

— Comme tu es gentil de venir nous voir!

Cette exclamation naïve fut faite sans aucune arrière-pensée; mais François Revel se la répéta mentalement comme un reproche: « C'est vrai que je ne vais jamais les voir. Elles sont mes parentes, pourtant. »

Et il en éprouva une confusion soudaine, tandis que ses cousines lui approchaient familièrement une chaise auprès de la table, que la négresse s'empresait de desservir.

— Tante Coralie va bien?

— Très bien, je te remercie.

— Tu as toujours beaucoup de travail?

— Beaucoup.

Il répondait avec effort, et quand Mme Beaurand, pressentant que cette visite avait un but, lui demanda, pour le mettre à l'aise: « Qu'est-ce que vous nous contez de neuf? » il se sentit rougir. Bien qu'il eût la conviction d'apporter d'agréables nouvelles, il

était gêné pour en parler tant le candide compliment de Jacqueline lui avait été droit au cœur. Il venait pour lui être utile, et c'était fort bien, mais moins gentil tout de même que s'il était venu simplement pour le plaisir de la voir, ainsi qu'il eût dû le faire depuis longtemps. Aussi, au lieu d'exposer tout de suite le but de sa démarche, s'appliqua-t-il à bavarder de choses et d'autres pendant plusieurs minutes. Mais son attitude manquait de naturel, et une étrange contrainte perçait dans ses manières.

« Est-ce que par hasard il serait venu la demander en mariage ? » supposa Mme Beaurand, d'imagination prompte et d'âme romanesque. Et elle songeait déjà à éloigner sa fille sous un prétexte quelconque, quand il aborda avec précaution le sujet de sa démarche.

— Ne vous ai-je pas parlé d'une de mes clientes, Mme Walkinton ?

— Il ne m'en souvient pas, fit Mme Beaurand qui rêvait à toute autre chose.

— Je me le rappelle très bien, dit Jacqueline. C'est cette Américaine si riche, qui est paralysée depuis l'âge de dix-sept ans et passe sa vie sur une chaise longue.

— Oh ! quelle admirable mémoire ! s'écria François. Et dire que j'ai omis de lui citer cet avantage quand je l'ai entretenue de toi, cet après-midi.

— Tu l'as entretenue de moi ? A quel propos ?

— Voici : elle avait jusqu'à présent pour secrétaire une Anglaise qui s'apprête à retourner dans son pays. Mistress Walkinton désire la remplacer par une Française. Elle m'a demandé si je connaissais quelqu'un : j'ai pensé à toi tout de suite ; tu ne serais prise régulièrement que l'après-midi, de deux à cinq heures, pour de la correspondance et de la lecture à voix haute, et exceptionnellement une ou deux fois par semaine pour des séances de musique où tu accompagnerais au piano des amateurs de chant et de violon... Tu toucherais trois cents francs par mois... C'est peu...

Jacqueline, qui dépensait autrefois des mensualités doubles pour sa toilette, bondit dans un véritable transport d'enthousiasme.

— Comment donc ! C'est le rêve ! Quel bonheur ! Quel bonheur ! Songe un peu, maman : nous serions presque riches ! *

Mme Beaurand appuya :

— Tu pourrais dormir le matin tout ton saoul. Et le dimanche nous irions ensemble à la messe.

Par-dessus la table au tapis fané, elles échangeaient des regards d'extase.

François Revel en éprouva une des plus poignantes émotions de son existence. Habitué au cruel spectacle de la maladie et de la mort, il ne recevait plus qu'un choc amorti au heurt des terribles drames de la détresse humaine. Mais cette humble joie si spontanément avouée lui bouleversa le cœur.

— Que tu es bon d'avoir pensé à moi ! renchérisait Jacqueline en joignant ses petites mains dans un geste instinctif de reconnaissance.

— C'est trop naturel, il me semble, que je saisisse l'occasion de t'être utile quand elle s'offre à moi. J'aurais même dû la chercher... Mais je suis très surmené, comme tous les médecins, et un peu égoïste, comme tout le monde, avoua-t-il avec une confusion qui n'était point feinte.

Mais sa cousine l'interrompit, prise d'une inquiétude soudaine :

— Et tu crois que je serai capable de tenir l'emploi ?

— Certes, tu en seras capable et bien au delà. Figure-toi que quand mistress Walkinton m'a demandé si tu savais un peu d'anglais, je suis resté perplexe pendant quelques secondes.

Jacqueline se mit à rire.

— Oh ! Quel affront au souvenir de miss Toppy !

— Dieu merci, j'ai eu tout à coup la vision de ses longues dents subitement sympathiques et j'ai pu répondre avec une assurance qui ne laissait rien à désirer. Eh bien, si cela te convient, tu n'auras qu'à te présenter chez mistress Walkinton le plus tôt possible.

— Vas-y dès demain, Lily, s'empressa Mme Beaurand.

— Je le voudrais bien, fit la jeune fille. Mais je ne quitte mon pensionnat qu'à six heures du soir...

— Ce serait trop tard, déclara François sans hésiter. Mon Américaine est très formaliste : à partir de cinq heures elle ne reçoit que ses relations mondaines. Il faudra remettre ta visite à dimanche prochain.

— Quel dommage ! nous ne sommes qu'à mardi... Ce sera bien long, opina Mme Beaurand avec une impatience puérile. Tu ne pourrais pas, ma chère, demander un jour de congé à Neuilly ?

— Non, maman, répondit Jacqueline avec fermeté. La première chose est de m'acquitter de ma tâche actuelle et de ne pas compromettre une situation que j'ai été heureuse de trouver et que je garderai peut-être, au cas où l'affaire que François me propose ne se conclurait pas.

— Je suis convaincu qu'elle se conclura, et, que ma cliente et toi en serez également satisfaites. Mais tu as raison, en attendant, de ne rien décliner de tes responsabilités présentes. Donc, à dimanche, je verrai Mme Walkinton, et je t'annoncerai si tu le désires.

— Oh! oui, je t'en prie. Si même tu voulais lui demander de me fixer l'heure qu'elle préfère.

Mme Beurand s'entremet avec vivacité :

— Pourquoi donc? Tu n'es pas encore à ses ordres.

François Revel ne parut pas entendre cette intervention intempestive, et il se contenta de répondre à sa petite cousine :

— J'en causerai avec elle en tout cas, et je t'enverrai un petit mot de précision s'il y a lieu. Pour le moment, voici toujours l'adresse.

Il tira de sa poche son stylographe et le calepin où il écrivait ses ordonnances, et en détacha une feuille hâtivement griffonnée, dont Mme Beurand se saisit la première.

— Avenue des Champs-Élysées, 73 bis. Un hôtel particulier sans doute?

Et comme François faisait un signe affirmatif, elle poussa un gros soupir :

— Quelle fortune ça représente! Depuis que nous habitons à Grenelle, il ne me semble pas qu'il y ait encore des gens riches. Mon Dieu, comme la vie change vite!

— Autrefois c'est aux pauvres que vous ne pouviez pas croire, ne put s'empêcher de faire remarquer le cousin avec une légère ironie que Mme Beurand ne perçut point. Et il allait accentuer sa pointe, quand il en fut empêché par Jacqueline.

Elle avait été se pencher sur l'épaule de sa belle-mère et, les bras tendrement passés autour de son cou, elle disait d'une douce voix compatissante :

— Ne pensez plus à tout cela, petite maman... Ce sont vos idées noires qui vous rendent si pâle.

Et relevant ses yeux clairs qui allaient alternativement de la douloureuse figure qu'elle enlaçait au

jeune docteur hautain et ironique, elle semblait lui dire :

« Regarde ces cheveux déteints, ces yeux gonflés, ces lèvres flétries, ces joues creusées. Comment peux-tu être si sévère avec elle, qui fait maintenant partie du grand troupeau des misérables ? »

Il comprit le muet reproche de ces beaux yeux intrépides et purs. S'avançant à son tour vers la malheureuse femme si durement secouée par le destin, il saisit la maigre main fiévreuse dans sa grande main tranquille dont le robuste contact exerçait sur tous ses malades une vivifiante influence.

— Et ces nerfs, comment vont-ils ? Est-ce que vous dormez un peu mieux ?

— Non, mon cher docteur, je dors très mal. Et après chaque repas j'éprouve ces tiraillements d'estomac dont je vous ai parlé, gémit-elle.

Cependant, une subite animation réveillait l'éclat de son regard et l'expression de sa physionomie affaissée. Depuis qu'elle avait renoncé à plaire et à occuper le monde de sa beauté, la pauvre femme, comme beaucoup de ses pareilles, n'était plus possédée que par le désir d'intéresser son prochain à sa santé chancelante. Et lorsqu'on s'informait de ses insomnies et de sa gastralgie, elle éprouvait un chatouillement d'amour-propre assez comparable à celui qu'elle ressentait autrefois quand on la félicitait sur la réussite de sa coiffure ou de sa dernière robe de bal.

François Revel avait vite remarqué ce faible, et, décidé à le combattre, il interrompait d'ordinaire ces doléances dès le début. Mais ce soir il les écouta avec une inlassable patience, encouragea la malade par des questions, et dépensa toute la diplomatie dont il était susceptible à lui laisser croire que son cas si banal était particulier et passionnant.

« Pourquoi ai-je joué cette comédie ? » se demandait-il après avoir pris congé des deux femmes. Son examen de conscience fut bref, et il se refusa nettement l'absolution.

Il avait suivi le mauvais exemple de Jacqueline, exaltée aujourd'hui dans le dévouement comme elle était naguère outrancière dans la frivolité : maintenant qu'on ne la gâtait plus, il fallait qu'elle-même gâtât quelqu'un. La soif du sacrifice remplaçait chez elle celle du plaisir. Elle était résignée avec excès, indulgente avec extravagance. Beaucoup de pose, en

somme, dans tout cela... Il s'en voulait de sa crédulité trop pitoyable comme s'il fût tombé dans un piège grossier, et il se repentait d'avoir fait cette démarche au sujet de mistress Walkinton sans consulter sa mère auparavant.

En rentrant à la maison, il vit la fenêtre de sa chambre éclairée, et il alla frapper à la porte.

Mme Revel n'était pas encore couchée; assise dans l'unique fauteuil de la pièce, elle lisait une *Méditation chrétienne*, et elle fit signe à son fils d'attendre qu'elle eût fini le paragraphe commencé. Puis elle posa son livre et parla la première.

— Comme tu rentres tard ! dit-elle.

Il lui avait annoncé, aussitôt après le dîner, qu'il sortait pour un moment.

— Oui, je suis resté chez nos cousines plus longtemps que je ne pensais.

Elle eut un léger sursaut :

— Ah ! c'est chez elles que tu es allé... J'aurais pu t'accompagner.

Il s'excusa :

— Je ne vous l'ai pas offert parce je comptais simplement entrer et sortir. C'est au sujet d'une place pour Jacqueline...

Il exposa le cas à sa mère, qui serrait les lèvres d'un air contrarié.

— Tu as eu tort, fit-elle brièvement aussitôt qu'il se tut.

Il répliqua en manière d'excuse :

— Ces pauvres femmes restent seules au monde, et bien mal préparées à une vie si dure. J'ai cru bon de leur rendre service.

Elle l'interrompit d'un ton péremptoire :

— Tu en auras des ennuis.

— Il ne faut pas penser qu'à soi, mère, remarqua-t-il, un peu choqué de cette intransigeance. Et d'ailleurs, quels ennuis ?

— Oh ! c'est facile à prévoir : si mistress Walkinton est mécontente de ta cousine, elle peut très bien t'en faire supporter les conséquences.

— Bah ! Une cliente de moins !...

— Une cliente à qui tu en dois une douzaine d'autres, rien que dans la colonie américaine.

— C'est juste ; mais en cas de défection, elle ne les entrainerait pas toutes à sa suite.

— En effet, je suppose que quelques-unes d'entre elles sauront apprécier ton mérite et y tiendront,

admit Mme Revel, entraînée à cette concession par l'orgueil maternel.

Mais elle reprit tout de suite :

— N'importe, tu auras certainement quelques ennuis.

Il sourit de cet entêtement féminin.

— Sans doute, on en a toujours dans l'existence.

— Oh ! oui, et surtout avec une parenté comme celle-là.

— Évidemment, elles n'ont pas le même genre que nous, convint le jeune docteur.

Il revoyait en pensée l'attitude caline de Jacqueline enlaçant le cou de sa « petite mère », et ce tableau qui lui avait semblé charmant dans la réalité lui revenait à l'esprit comme une manifestation de sottise sensiblerie.

— Je croyais d'abord, appuya Mme Revel comme si elle avait lu dans l'âme de son fils, que le malheur serait une bonne école pour ces natures superficielles et déséquilibrées. Mais j'ai pu constater que Jacqueline demeure aussi chimérique, et Mme Beau-rand aussi incapable que par le passé. Et d'abord, qu'ont-elles besoin de cette négresse pour les servir, comme si elles étaient toujours des princesses de contes de fées ?

Et Mme Revel entreprit contre sa nièce et sa cousine un réquisitoire détaillé que son fils n'eut garde d'interrompre. Il éprouvait le besoin de connaître à fond ses griefs contre Jacqueline, et à mesure qu'ils lui étaient exposés avec une convaincante précision, il en ressentait une satisfaction bizarre. N'avait-il pas été sur le point de soupçonner sa mère d'injustice à propos de cette fillette insignifiante ? Ne s'était-il pas caché pour accomplir une démarche toute simple ? Le châtement n'avait guère tardé !

Etrangement troublé dans sa conception ordinaire de la bonté chrétienne, il s'était abandonné à des sentiments de faiblesse stupide et de complaisance perverse. Mais le danger, maintenant, lui apparaissait avec une terrible netteté : après avoir échappé aux pièges de l'enjôleuse riche, allait-il s'y laisser prendre parce qu'elle était devenue pauvre ? Sottément, il lui avait su gré de garder ses yeux brillants et son frais sourire en dépit de la fortune contraire ; cela prouvait tout simplement que cette créature si frêle en apparence possédait une santé solide, et

personne ne songeait à lui contester ce mérite. Mme Revel le lui reconnut même de la meilleure grâce du monde :

— Ce qu'elle a pour elle, c'est qu'elle est jeune et qu'elle se porte très bien : aussi peut-elle travailler ; et elle en profite pour dorloter sa folle de belle-mère et faire parade de son courage. C'est sans doute là-dessus qu'elle compte pour conquérir un mari, maintenant qu'elle n'a plus ses toilettes. Ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de soigner ses cheveux et ses ongles.

Mme Revel reprit haleine quelques instants, puis acheva sa péroraison avec une saine et sévère familiarité.

— Eh bien, veux-tu savoir le fond de ma pensée ? Si elle lavait sa vaisselle, cela lui abîmerait un peu les mains, mais ce serait un grand bien pour son âme !

IV

François Revel était pour mistress Walkinton non seulement un médecin en qui elle avait une foi aveugle, mais encore un conseiller dont elle prenait l'avis en toute chose, et un ami qu'elle eût accaparé avec une affection exigeante et jalouse, s'il se fût laissé faire. Mais bien qu'il se défendit contre cette dame infirme et d'âge déjà respectable avec bien moins d'aisance que contre une jeune fille à marier, il savait néanmoins lui inspirer le respect de son indépendance.

La riche Américaine, qui avait été soignée et traitée par toutes les célébrités de l'ancien et du nouveau continent, n'était fixée sur la nature exacte de son mal que depuis l'avènement dans son existence de ce jeune docteur presque inconnu. Après quelques minutes d'examen et un très petit nombre de questions précises, il lui avait dit nettement :

— Madame, l'accident dont vous avez été victime a occasionné chez vous une grave lésion de la moelle épinière ; à cette paralysie qui en est la conséquence, la science ne connaît pas de remède. Vous ne vous lèverez jamais. Quant aux divers inconvénients dont

vous souffrez par suite de votre immobilité, ils ont tous pour origine une maladie parfaitement curable à mon sens : l'ennui.

A cette déclaration, un éclair triste avait jailli des grands yeux noirs qui illuminaient le pâle visage, d'une finesse et d'une distinction singulières au-dessus du corps déformé par une obésité précoce.

— C'est vrai, dit-elle. J'ai quarante-six ans, et il y aura bientôt trente ans que je m'ennuie... Ah ! l'ennui ! On n'en meurt pas : j'en suis la preuve. Mais vous supposez qu'on en guérit, vous, docteur ?

— Je ne le suppose pas, madame : j'en suis certain. Et la cure est même particulièrement facile dans un cas comme le vôtre, puisque vous êtes riche, c'est-à-dire en mesure de recevoir et de donner.

Elle avait eu un amer sourire.

— Quoi ! vous me conseillez de me servir de ma fortune pour faire des ingrats, pour attirer chez moi des gens qui ne se soucieraient pas de ma personne, mais qui viendraient simplement boire mon champagne et danser autour de ma misérable chaise longue.

— Non, madame, je ne vous conseille pas cela. Je n'ai point de conseils à vous donner, d'abord. Et c'est tout autre chose que je vous ordonne, comme suite à la consultation médicale que vous me faites l'honneur de me demander.

— Je vous écoute, docteur.

— Vous m'avez avoué tout à l'heure, madame, que vous adoriez la musique : eh bien, il faut que vous réunissiez chez vous des artistes, professionnels ou amateurs, qui viendront dans votre salon, non point boire votre champagne ou narguer votre immobilité, mais bien communier avec vous dans un art que je considère comme le plus puissant de tous pour apaiser le cœur et pour élever l'âme. Vous consacrerez à ces réunions vos après-midi ou vos soirées, à votre choix. Et, dans la matinée, vous réserverez deux heures au moins chaque jour aux pauvres ou à ceux qui s'en occuperont en votre nom.

La gisante protesta :

— Je donne déjà de l'argent à de bonnes œuvres...

— Vous donnerez aussi votre temps et votre intérêt direct. Ne pouvez-vous recevoir les infortunes qui s'adresseront à vous, comme vous auriez absorbé les potions que vous prescririez mes ordonnances ?

Agacée et subjuguée à la fois par cette autorité impérieuse, elle feignit de rire :

— Et pendant combien de temps ce régime, docteur ?

— Six mois, madame. Après ce délai, vous aurez toute liberté de choisir vous-même vos passe-temps et vos distractions. Je suis tranquille : vous y aurez pris goût, et vous ne vous laisserez plus manquer ni des uns ni des autres.

Il avait tiré sa montre et se levait pour partir. Elle lui tendit la main :

— Quand vous revois-je, docteur ?

— Je suis à votre disposition, si vous vous conformez à mon programme, madame. Sinon je préfère m'abstenir.

— Je vais essayer, docteur. Revenez demain, je vous prie.

Deux années s'étaient écoulées depuis le jour mémorable qui avait été pour cette femme presque quinquagénaire l'aube d'une vie nouvelle. Et au cours de ces deux années, elle n'avait jamais pris de décision importante sans consulter son infaillible sauveur. Pourtant, bien qu'elle n'attendit de lui que des merveilles, elle éprouva une délicieuse surprise lorsque Jacqueline Beaurand lui apparut si adorablement fine et fraîche, pleine de gracieuse dignité dans son jeune deuil d'orpheline.

« Ma pauvre petite cousine frappée d'une façon si terrible », avait dit François Revel. Et mistress Walkinton s'attendait à un visage anémié, à une allure fiévreuse et timide, sinon à une mélancolie geignarde et guindée. Elle se préparait à la patience, à l'indulgence.

Elle resta stupéfaite et ravie, tandis que la jeune fille s'avançait, saluait en souriant, acceptait avec aisance le fauteuil qu'on lui indiquait au pied de la chaise longue, face à face avec son juge comme pour un examen.

Interrogée sur ses goûts et ses aptitudes, elle répondit sans trouble ni fausse modestie. On sentait que chez elle l'usage du monde était doublé d'un sens inné de la mesure, d'un tact personnel très délicat qui inspiraient ses paroles et ses manières, et semblaient la placer partout dans le cadre qui lui convenait le mieux.

Elle était ce qu'elle était, jeune, bien portante, jolie et ruinée, sans peur et sans honte. Elle ne ten-

taut point de dissimuler sous sa robe noire les lourdes bottines qui atténuaien à peine l'élégance naturelle de ses pieds menus. Sa main de fillette aristocratique se dessinait souple et fine sous le coton vulgaire des gants blanchis et raccommodés par Louisa. Sous le chapeau de crêpe fané, ses bandeaux noirs ondulés brillaient comme du velours vivant. Ses yeux, pareils à de claires fenêtres grandes ouvertes sur son âme pure, confessaient sans détour : « J'aime la vie quand même », et sa bouche prompte au sourire décelait sa nature épanouie et tendre.

Quand le premier moment d'étonnement fut passé, mistress Walkinton examina la jeune fille avec ce sens aigu de la critique que possèdent les infirmes et les sédentaires ; et elle demeura sous le charme.

Lorsqu'elle se décida à congédier Jacqueline, après deux heures d'interrogatoire soutenu, elle lui serra la main avec effusion :

— Eh bien, mademoiselle, c'est entendu. Vous viendrez dès que vous serez libérée de vos occupations actuelles. Je suis ravie de vous avoir vue, et je ne demande qu'à vous revoir le plus tôt et le plus souvent possible.

Une semaine après, la nouvelle secrétaire entra en fonctions, et le jeune docteur, à chacune de ses visites, recevait de sa cliente des remerciements enthousiastes.

— Mais c'est une perle que vous m'avez donnée là. Elle est admirable, cher docteur, votre cousine ! Sérieusement, je n'ai jamais rencontré une jeune personne qui me donnât l'impression d'un si parfait équilibre, qui se montrât également saine de corps, de cœur et d'esprit. En vérité, on dirait votre sœur !

François Revel ne put s'empêcher de penser à la grimace que ferait sa mère en entendant délivrer à sa nièce un tel certificat de perfection.

Et lui-même eut un pli moqueur au coin de la lèvre lorsqu'il répondit :

— Je ne sais si ma cousine serait flattée du rapprochement. Pour mon compte, je suis un peu étonné : à première vue, je ne saisis pas quelle sorte de fraternité vous pouvez établir entre ma fruste et provinciale personne et la subtile Parisienne qu'est Jacqueline.

Mistress Walkinton haussa les épaules :

— Voilà bien une de vos boutades ordinaires,

mon cher docteur ! Il va sans dire que je ne parle pas de l'apparence physique ; mais vous avez tous deux les mêmes qualités d'âme : force et sérénité.

Le jeune homme secoua la tête d'un air dubitatif.

— Sérénité ! en ce qui me concerne, votre diagnostic n'est pas très juste... Quant à ma cousine, il se peut qu'elle continue à voir la vie en rose, selon la devise qu'elle s'était choisie.

— La vie en rose ! Que c'est donc gentil ! Et comme ça lui sied bien !

— En effet ! Dans le temps, elle n'avait que ce mot-là à la bouche. C'était toute sa philosophie.

— Et la vôtre, peut-on la connaître ?

— Oui, madame, mais je vous préviens qu'elle est un peu plus grise.

— Quoi ! Seriez-vous pessimiste, vous ?

— Non, je ne le suis pas, parce que je crois en Dieu et que j'aime mon devoir comme une émanation de sa volonté. Mais si je n'espérais pas en la vie future, je trouverais que les jours d'ici-bas ne valent pas ce qu'ils coûtent.

— Tiens, tiens, tiens ! fit mistress Walkinton avec un léger clignement de paupières.

Elle resta pensive quelques secondes ; ensuite, elle demanda :

— Mon cher docteur, au nom de notre vieille amitié, voulez-vous me permettre de vous poser une question très indiscrette ?

— J'accepte volontiers, madame, en me réservant toutefois la liberté de ne pas répondre, au cas où cela me gênerait par trop.

— Est-ce que vous avez déjà été amoureux ?

— Non, madame : je n'ai jamais eu le temps.

— Ah ! c'est donc cela... fit la paralytique. C'est cela qui vous manque pour voir la vie en rose. Sachez-le, mon cher docteur, quand on n'a pas la vocation religieuse, c'est-à-dire l'amour exalté de Dieu et du prochain, il faut aimer une femme.

— J'y songerai, madame, répondit François imperturbable.

Au fond, il n'était guère satisfait de ce renversement des rôles, et s'irritait que sa malade prétendit tout à coup lui donner des leçons au lieu d'en recevoir. Elle s'en aperçut, et sans plus insister obliqua vers les confidences.

— Moi non plus, je n'ai jamais aimé. J'ai eu tout le temps de le faire, mais jamais l'occasion : mister

Walkinton a demandé ma main parce que j'étais riche, et je la lui ai accordée parce que je le savais aussi riche que moi. Pour faire compensation à mon existence de recluse, il a tant profité des biens de ce monde qu'il en est mort. Depuis, je ne cesse de faire dire des messes pour le repos de son âme ; je ne m'étais jamais tant occupée de lui pendant sa vie. C'est mon grand remords...

François Revel lui accorda les circonstances atténuantes :

— Vous étiez dans une situation si particulière, si pénible...

— Oui... Mais... peut-être...

Elle réfléchissait, les yeux dans le vague, reprenant une à une les données du problème qui lui avait paru jadis insoluble. Tout à coup, elle s'écria :

— Je serais curieuse de savoir ce que notre petite « Vie en Rose » aurait fait à ma place. Il faudra que je le lui demande un de ces jours.

V

Mistress Walkinton comptait beaucoup d'amis depuis que, strictement docile aux prescriptions de son docteur, elle s'occupait elle-même des pauvres et donnait des réunions de musique. D'abord très fermées et réservées aux seuls exécutants, ces réunions prenaient de mois en mois une extension plus grande. Le dernier concert, donné par un orchestre de trente instrumentistes, avait attiré, grâce aux programmes expédiés huit jours à l'avance, plus de deux cents auditeurs, autant dire la totalité des élus qu'on avait bien voulu convier.

Mistress Walkinton, d'accord avec son médecin, jugea la fatigue d'une telle réception excessive, et décida de répartir ses invitations en quatre séries que l'on admettrait à des séances hebdomadaires à jour fixe. Sous sa dictée Jacqueline dressa des listes et fut chargée une fois pour toutes d'assurer la distribution des petits cartons de bristol laconiquement explicites.

MISTRESS WALKINTON

Jeudi, de 9 heures à minuit. Musique.

La correspondance de la riche Américaine emplissait du reste la presque totalité des heures que la jeune fille passait à l'hôtel des Champs-Élysées. Elle en avait l'entière responsabilité et ne se trompait jamais sur la qualité et l'importance des lettres.

— Ne me soumettez que ce qui en vaut la peine, lui avait dit mistress Walkinton dès le premier jour.

Et comme Jacqueline la regardait d'un œil interrogateur :

— Non, non, je ne vous donnerai pas d'autres indications. Vous devrez juger vous-même, et ne me communiquer tout de suite que ce qui vous semblera vraiment intéressant ; je jetterai plus tard un coup d'œil sur le reste pour voir si nous sommes du même avis.

Le premier jour le courrier comptait vingt-deux lettres. Une seule parut digne d'un traitement de faveur ; celle d'un jeune musicien peu éloquent, qui disait fort mal de très belles choses au sujet du concerto de Vieuxtemps exécuté le jeudi précédent. Le lendemain, le courrier comptait trente-six lettres.

— Il n'y a rien du tout, fit paisiblement Jacqueline.

« Ouf ! C'est presque trop beau ! » pensa mistress Walkinton, que sa précédente secrétaire obligeait quotidiennement à lire une demi-douzaine de demandes d'argent et autant de congratulations banales. Et elle se condamna le soir même à prendre connaissance des trois douzaines de missives. Elle fut édifiée et rassurée : aucune de ces feuilles ne méritait de passer par ses mains.

Cependant, Jacqueline employait tout son temps à y répondre. Car si la pauvre impotente se permettait la faiblesse de ne point lire son courrier, elle ne méconnaissait pas pour cela les devoirs de la politesse, et se montrait toujours d'une exactitude de vraie grande damé. C'est pourquoi elle s'attachait une secrétaire presque uniquement occupée à tenir à jour sa correspondance. Cela demeurait une corvée avec l'Anglaise, qui ne savait jamais à quoi s'en tenir, et s'informait sans cesse de ce qu'elle devait ou ne devait pas écrire ; mais l'initiative de Jacqueline transforma ces séances en heures de tranquillité parfaite pour mistress Walkinton, dont elle ne sollicitait l'intervention que pour ce qui en valait la peine, ainsi que cela lui avait été prescrit.

— Est-ce que vous avez des loisirs chez vous, mademoiselle ?

A cette question, posée à brûle-pourpoint au moment où elle s'apprêtait à partir, Jacqueline se hâta de répondre :

— Mais certainement, madame, presque tout mon temps est libre.

Ella avait l'impression d'être devenue rentière depuis qu'elle n'allait plus à Neuilly ; et elle se proposait d'ailleurs de donner des leçons de piano pendant ses matinées ; mais Villey ne lui avait encore trouvé qu'une élève.

— Dans ce cas, reprit l'Américaine en montrant la pile de lettres prêtes à être jetées à la poste, vous pourriez faire une partie de ce travail chez vous. De cette façon, il vous resterait un peu de temps pour la lecture et pour la musique, que nous n'avons pas encore pu aborder. Si cet arrangement vous convient, vous toucherez cent francs de plus par mois.

— Oh ! madame, je ne demande pas mieux ! Je vous remercie beaucoup, dit Jacqueline toute rouge de plaisir.

Et elle rentra triomphalement au logis apporter la bonne nouvelle à sa mère. Mais Mme Beaurand, avec son humeur tournée au noir, se refusa à voir l'affaire sous son aspect avantageux et à s'en réjouir avec elle.

— Tu ne devrais pas te laisser accaparer par cette Américaine, ma chère. Et comment feras-tu ensuite pour accepter les leçons que Villey cherche pour toi ? Tiens ! Il sort d'ici, justement, Villey, et il se plaint de ne jamais te voir. Tu pourrais passer chez lui de temps en temps, il me semble.

Jacqueline ne releva pas ce reproche dont la réfutation lui eût été pourtant bien facile. Si elle ne passait pas souvent chez son vieil ami, c'est parce qu'elle savait que sa mère guettait son retour sur le cadran de la pendule. Elle se contenta de répondre au sujet des leçons de piano :

— Rien ne m'empêche de disposer de mes matinées à ma guise et de m'acquitter le soir de la correspondance.

— Et les soirées musicales que tu oublies ?

— Une ou deux fois par semaine, voyons ; et même pas régulièrement !

Mme Beaurand poussa un grand soupir :

— Enfin, si c'est pour ton bonheur, je veux bien me résigner à ne plus t'avoir du tout.

— Ma petite mère chérie, ne parlez pas ainsi ; vous savez bien que mon bonheur est d'être avec vous, et je vous assure que ce petit supplément de travail ne nuira pas à notre intimité. Le soir, pendant que vous ferez vos réussites, au lieu de broder un mouchoir j'écrirai des lettres, et voilà tout.

— Mais nous n'aurons plus l'agrément de causer ensemble.

— Comment donc ! Vous pourrez me raconter tout ce que vous voudrez, et vous verrez si je ne vous donne pas la réplique, assura la jeune fille sans aucune crainte de compromettre son labeur.

Elle savait par expérience comment la pauvre Mme Beurand se laissait absorber par les cartes, et combien elle était rebelle au charme de ces causeries dont elle revendiquait si âprement le plaisir à cette heure.

Jacqueline n'avait pas encore assisté au grand concert hebdomadaire de l'hôtel des Champs-Élysées ; elle n'y tenait pas, à cause de son deuil, et mistress Walkinton n'avait pas insisté, pour la même raison. Comme beaucoup de ses compatriotes, elle possédait un grand souci du décorum, et elle ne se souciait point de voir sa secrétaire se produire dans son salon en stricte robe noire et chaussée de bottines à double semelle.

— Quand vous le voudrez, vous serez la bienvenue, avait-elle dit avec une imperceptible nuance de froideur dans la voix.

Et pour éviter tout malentendu, elle ajoutait presque aussitôt :

— Vous n'auriez qu'à mettre une toilette blanche. Je vous réserverais quelques accompagnements et cela ne manquerait pas de vous procurer des élèves.

Quand Jacqueline répéta ce propos à sa mère, Mme Beurand parut suffoquée d'une telle exigence :

— C'est vite dit, une toilette blanche ; il n'y a que les gens riches pour vous inciter aux dépenses inutiles.

Quelques jours plus tard, comme la jeune fille était allée voir Villey sur la recommandation expresse de sa mère, qui ne jurait plus que par leur vieil ami, elle lui découvrit des manières contraintes et un front préoccupé.

— Allons, je vois que ça ne va pas trop mal, tes

affaires, ma petite, répéta-t-il à deux ou trois reprises avec un manque d'enthousiasme visible.

Et il s'excusa de ne pas lui avoir trouvé d'autres leçons, qu'il n'avait vraiment pas l'air d'avoir cherchées. Il l'avoua presque, d'ailleurs :

— Au fait, cela vaut peut-être mieux. Tu as une tendance à te surmener, et ta mère craint que ta santé ne s'en ressenté.

— Oh ! ma pauvre maman ! Vous savez, Villey, comme elle aime à se tourmenter, et comme elle est subtile à en découvrir l'occasion. Je n'ai jamais si bien dormi et mangé que depuis que je travaille. Je suis rutilante de santé, voilà la vérité.

— N'exagérons pas, ma petite, n'exagérons pas. Tu es très jeune et tu supportes l'épreuve... Mais il est certain que tu n'es pas faite pour ce métier : ton père ne t'avait pas élevée en vue de...

Jacqueline l'interrompit, le visage empreint d'une gravité soudaine :

— Non, sans doute, mon père ne me destinait pas à cette existence ; mais il a eu le temps de voir que j'aurais le courage de la vivre, et il s'est endormi tranquille.

— Très juste, très juste... C'est parfaitement exact... C'est évident... murmura Villey d'un ton machinal.

Il avait quitté son fauteuil et il marchait de long en large, les mains dans les poches de son éternel veston, qui était à la fois sa tenue d'intérieur et sa tenue de gala, en fixant un regard attentif sur les pointes brillantes de ses souliers.

Svelte et vif dans tous ses mouvements, il gardait une allure d'une jeunesse extraordinaire, et Jacqueline en faisait mentalement la remarque, au moment où il s'écria :

— Ah ! tu as rudement raison de prendre les choses du bon côté, pendant que tu as vingt ans ! Tu verras, plus tard, comme l'horizon se ferme, et comme le temps pèse sur nous !...

— Bah ! Il y en a qui le supportent très bien ! vous, par exemple ; vous n'avez pas l'air accablé, Villey. Depuis que je vous connais, vous ne changez pas. Je vous ai toujours vu un peu gris, un peu pâle, mais alerte comme un jeune homme.

— Vraiment, tu trouves ? Alerté comme un jeune homme !... s'exclama l'artiste. Et cessant d'étudier la pointe de ses souliers, il leva un regard rayon-

nant vers sa visiteuse, qui venait de vider une tasse de thé et se mettait à croquer des cerises avec une sage insouciance.

— Oui, vous êtes étonnant pour votre âge, déclara-t-elle avec énergie, d'abord parce qu'elle le pensait, et ensuite parce que cela semblait faire plaisir à son vieil ami.

Il vint s'asseoir en face d'elle à la petite table de lunch où l'argenterie massive brillait sur les fines dentelles du napperon.

— Ma petite Lili, dit-il, il faut que tu me fasses un grand plaisir.

— A vos ordres, cher maître, fit-elle sans hésitation.

— Il faut que tu décides ta maman à venir dîner ici avec toi un de ces jours. Réunion de famille, bien entendu : nous ne serons que nous trois.

Jacqueline fronça ses sourcils déliés...

— Oh ! cela... Mon cher ami, tout ce que vous voudrez quand ça ne dépend que de moi... Mais maman est terrible. Elle a une sorte de neurasthénie claustrale, si j'ose m'exprimer ainsi. Je ne peux pas même la décider à mettre le pied dehors pour prendre l'air. François lui a dit pourtant que c'était indispensable à sa santé, et le meilleur remède contre les insomnies nerveuses...

Villey ouvrit une parenthèse inattendue :

— Vous le voyez souvent, François ?

— Ma foi, non. Il n'est venu que le jour où il m'a offert ma fameuse place.

— Mais tu le rencontres chez sa cliente ?

— Jamais. Il y va le matin, et moi l'après-midi.

— C'est un brave garçon, en somme.

— Un très brave garçon. Et je lui dois beaucoup de reconnaissance, à lui aussi.

Elle repoussa le compotier de cerises, qu'elle avait vidé à moitié, et s'épousseta les lèvres avec la petite serviette pliée en cornet.

— Là, j'ai bien goûté, fit-elle.

Il riposta :

— Pour la peine, promets-moi de venir dîner.

Elle s'engagea à plaider sa cause. Mais quand il voulut lui faire décider le menu, elle se déroba.

— A quoi bon me mettre l'eau à la bouche, mon pauvre Villey ? Moi, je ne demanderais pas mieux ; mais je suis sûre que maman ne voudra pas.

Néanmoins, aussitôt revenue au logis, elle tint sa

promesse et parla de l'invitation. A sa profonde stupeur, Mme Beaurand accepta tout de suite.

— Ça me changera de mes idées noires, dit-elle. Quoique je n'aie pas grand appétit, je serai contente de m'asseoir à une table bien servie. Et puis, nous devons bien ça à ce cher Villey.

Revenue de sa surprise, Jacqueline sourit, heureuse de cet entrain inespéré.

— Eh bien, je vais lui écrire tout de suite, à ce vieux Villey. Car je m'imaginai que vous n'accepteriez pas, et je l'avais plutôt découragé.

Elle alla chercher son buvard, revint s'installer auprès de sa mère sur un petit guéridon devant la fenêtre, et traça quelques lignes avec une impétuosité qui dénotait l'enthousiasme, puis s'arrêta tout à coup.

— Quel jour fixez-vous, maman ? Demain, après-demain ?

— Oh ! quelle précipitation !

— Alors, mardi ? mercredi ?

Mme Beaurand fit la moue.

— On pourrait attendre à samedi prochain, il me semble...

— Soit, samedi, accepta docilement Jacqueline.

Mais comme elle saisissait sa plume, sa belle-mère se ravisa encore :

— J'oubliais que le samedi est le jour du grand nettoyage. Souvent j'aide Louisa ; et même quand je ne l'aide pas, ça me fatigue de la voir bouleverser tout... Remettons le dîner à lundi en huit, si ça t'est égal.

— Naturellement ça m'est égal. Entendu pour lundi en huit, fit Jacqueline avec la résignation un peu ahurie des gens qui renoncent à comprendre.

Elle eut, dès le lendemain soir, l'explication de ces attermoissements. Comme elle revenait de chez mistress Walkinton, elle trouva Louisa un fer à la main, occupée à défriper une jupe blanche. De son côté, Mme Beaurand travaillait aussi à découdre une garniture de corsage.

— C'est ta robe en crêpe de Chine, dit-elle d'un air ravi. Nous l'avons retrouvée au fond d'une malle que je n'avais pas eu le courage de défaire. Il sera très facile de la mettre à la mode ; je me charge de la jupe, et Louisa connaît une ouvrière de Paquin qui habite dans la maison et qui arrangera la tunique pour une pièce de dix francs.

Jacqueline, charmée de cette surprise, mêla pourtant ses remerciements de confuses protestations :

— Vous êtes trop bonne de vous donner tant de peine, ma petite maman : Villey sait bien que nous sommes en deuil et pauvres. Il n'a invité que nous, naturellement.

— Raison de plus pour que nous le récompensions de sa délicatesse. Je suis sûre qu'il sera touché qu'on se mette en frais pour lui seul : les artistes sont plus que quiconque sensibles au plaisir des yeux, et Villey est un grand artiste.

« Tant mieux, tant mieux ! » pensa philosophiquement Jacqueline, qui se rappelait avoir entendu Mme Beaurand traiter le peintre de « vieux maniaque » à propos du régime sévère qui lui était imposé par son médecin.

Il est vrai que depuis leur malheur il se montrait leur seul ami fidèle, leur continuant son dévouement et même les comblant d'attentions délicates à l'heure où tout le monde les délaissait. Rarement une semaine s'écoulait sans qu'une gerbe de fleurs, une corbeille de fruits rares, ou quelque gibier de choix dans la saison de la chasse, ne vint rappeler aux deux isolées que quelqu'un se souvenait de leur existence.

La jeune fille réfléchit aussi que les envois, qui portaient autrefois une suscription pour elle, étaient depuis quelques mois adressés à sa belle-mère ; elle se dit que cette manœuvre diplomatique donnait des résultats inespérés, et se promit d'en féliciter le peintre à la première occasion.

VI

Le fameux lundi, au matin, Jacqueline fut réveillée quelques minutes avant l'heure habituelle par un léger bruissement de papier froissé, et en ouvrant les yeux elle aperçut Louisa qui déposait sur une chaise une boîte blanche ficelée de rose, puis se glissait à pas feutrés hors de la chambre.

Cela lui rappela le souvenir du plus gros chagrin de son enfance. Un matin de Noël, lorsqu'elle était

toute petite et qu'elle croyait encore à l'Enfant Jésus descendant par la cheminée pour lui apporter les joujoux du Ciel, elle avait aperçu, de même qu'aujourd'hui, la vieille Louisa plaçant un paquet dans la cheminée, puis s'esquivant comme une voleuse.

Elle en ressentit une impression mélancolique qu'elle secoua bien vite pour satisfaire sa curiosité et se précipiter vers la boîte blanche qu'elle reconnut aussitôt ; c'était un carton à filets d'or sorti de chez Phélyx, le bottier de la rue de la Paix qui avait eu sa clientèle pendant des années ; il contenait de délicieuses bottines de daim blanc et deux paires de bas de soie. Au moment où Jacqueline l'ouvrait, Mme Beaurand parut à la porte de la chambre :

— Eh bien, ma chérie, es-tu contente ?

Elle portait un peignoir de molleton gris usé, dont le contraste avec ce riche présent fit mal au cœur de sa fille.

— Oh ! maman, vous me gâtez trop, trop. J'ai honte...

— C'est sur l'argent du ménage que nous avons économisé, Louisa et moi, dit Mme Beaurand avec une sorte de hâte à prévenir les questions.

Là-dessus Jacqueline, ayant embrassé sa belle-mère et sa vieille bonne, se réjouit naïvement de cette aubaine. La veille, en essayant sa robe en crêpe de Chine, elle avait songé que les souliers vernis qu'elle comptait s'acheter dans un magasin de nouveautés quelconque, et qui représentaient déjà un luxe inaccoutumé, ne seraient guère assortis à sa délicate toilette.

L'ouvrière de Paquin avait réussi un arrangement du meilleur goût. Et le soir, quand elle se regarda dans la glace, au moment de partir, la pauvre orpheline put se croire revenue au temps de son impeccable élégance.

— Tout de même, on a beau prétendre que la jeunesse et la fraîcheur suppléent à tout le reste, tu es encore plus jolie comme cela, déclara Mme Beaurand en la baisant au front.

Louisa exultait. Elle tournait autour de sa petite maîtresse avec des yeux qui lançaient des éclairs.

Il faisait un crépuscule de juin adorablement lumineux et doux. Ces dames décidèrent de se rendre à Auteuil en voiture découverte ; la négresse courut chercher un fiacre ; Mme Beaurand pria le

cocher de les conduire très lentement, lui promettant un bon pourboire, et prit place sur les coussins poudreux avec une satisfaction qu'elle n'avait jamais goûtée autrefois dans sa « quarante chevaux ».

— Il me semble que c'est une vie nouvelle qui commence pour nous, dit-elle, en humant l'air avec délices à la traversée de la Seine.

Et, tandis que le taxi cahotait dans les petites rues tranquilles et parfumées d'Auteuil, elle avait un sourire apaisé aux lèvres.

— Je me figure qu'on vit heureux, ici, murmura-t-elle. Cela ne sent pas la richesse, mais le bien-être, et ce doit être également agréable pour le travail et pour le repos.

L'hôtel de Villey, fleuri du haut en bas de glycines mauves, lui fit pousser un cri d'admiration :

— Mais vous y êtes déjà venue souvent, maman ?

— Jamais dans cette saison. Oh ! ces fleurs ! Quelle merveille ! Et toi qui ne m'en as pas même parlé la semaine dernière !...

— Non, fit Jacqueline en riant, nous n'avons parlé que de ce dîner solennel.

⊗ Cependant un vieux domestique à tête de sénateur romain leur ouvrit la porte. C'était Joseph, que Villey appelait volontiers Philémon, à cause de son épouse qui, exactement de son âge, ne possédait pas plus de cheveux que lui, mais avait au moins autant de barbe, une barbe dure et piquante qui faisait pousser les hauts cris aux marmots du voisinage quand elle les embrassait ; car Marianne, dite Baucis, nourrissait la passion des enfants, et bien des fois elle avait gratifié Jacqueline de ses baisers piquants, au temps où elle faisait goûter la petite mademoiselle Lili, trop petite pour que Monsieur s'occupât d'elle. Plus tard, pour elle la première, il avait admis qu'on lunchât dans son atelier. On allait y dîner aujourd'hui.

Pendant que Joseph débarrassait ces dames de leurs manteaux trop lourds pour la saison, et que Baucis collait son œil à la serrure du vestibule pour voir comment « la pauvre dame » avait changé depuis ses malheurs, on entendit la voix de Villey au haut de l'escalier.

— J'ai fait mettre le couvert dans l'atelier, mesdames : cela vous agrée-t-il ?

Une double acclamation lui répondit, tandis que Joseph se mêlait d'excuser son maître :

— C'est peut-être un peu original... Mais comme le dîner est froid, on peut se permettre cette fantaisie. S'il s'agissait de monter des plats chauds là-haut, dame ! ça serait moins commode.

Le peintre apparut, rayonnant. Il offrit son bras à Mme Beaurand pour gravir l'escalier, que Jacqueline escaladait lestement devant eux.

En entrant dans l'atelier, elle poussa un cri d'admiration. Toute la pièce était décorée de roses blanches, depuis les hauts vases chinois d'où s'élançaient des gerbes opulentes jusqu'aux carafes hollandaises où s'épanouissait une seule fleur dans sa fraîche parure de feuillage et de boutons clos, jusqu'à la petite table parsemée de neigeux pétales.

Le grand velum de soie de Chine qui tamisait d'ordinaire la lumière du plafond vitré était relevé entièrement, et le jour descendait du ciel sur les choses en une seule nappe limpide et pure, non point le jour trop éclatant qui offense les yeux et change les valeurs, mais le tendre jour du soir qui caresse les prunelles lasses et laisse à chaque objet son rayonnement propre.

— Vous nous gêtez trop, mon cher ami ! s'exclama Mme Beaurand.

— Et en quoi donc, s'il vous plaît ? C'est une belle heure qui passe, voilà tout. Tant mieux si on la goûte bien ici.

Jacqueline se prit à rire :

— Prenez garde, Villey. Vous devenez poète : vous allez être amoureux.

Elle était en train d'examiner l'ébauche d'un portrait de femme, et elle ne perçut point le malaise que dégagea sa plaisanterie innocente. Mme Beaurand fut prise d'une bizarre quinte de toux, tandis que l'artiste affectait une grave perplexité en comparant l'heure de sa montre et celle de l'horloge.

— Joseph servira quand je sonnerai, dit-il. Je ne sais s'il est sept heures trente ou sept heures quarante-cinq.

— Quelle importance cela a-t-il ? fit la jeune fille en se retournant. Nous mangerons quand vous aurez faim.

— Mais toi, tu as voix au chapitre, mademoiselle !

— Oh ! moi, je suis toujours prête.

— Ah ! c'est commode, un estomac de vingt ans ! s'écria le peintre. Eh bien, comme c'est toi la pri-

cipale intéressée, si ta mère le permet, je sonne tout de suite. Nous aurons ainsi une longue soirée à passer au jardin.

— Ce cher jardin ! Est-il toujours aussi sauvage ? demanda Jacqueline en prenant place à la petite table précieusement servie.

— Toujours. Il fait la honte de Philémon et le désespoir de Baucis, et s'il n'était caché derrière la maison, je crois que leur respect humain serait plus fort que leur attachement pour moi, et qu'ils m'abandonneraient plutôt que de supporter cet affligeant spectacle. Philémon y voudrait des corbeilles de fleurs en dômes et Baucis un carré de salades... Les pauvres gens mourront sans réaliser leur rêve ; c'est un accident qui arrive aux manants aussi bien qu'aux personnes de qualité, pour parler le langage du grand siècle. Qu'en penses-tu, mademoiselle Vie en rose ?

— Tiens ! Il y a longtemps que vous ne m'aviez pas appelée ainsi ! Je pense, cher maître, que le meilleur remède à cet accident, c'est de ne pas nourrir qu'un seul rêve. Le monde est grand, et l'esprit humain, si borné que le prétendent les gens malveillants, embrasse l'univers bien au delà du monde. Il faut faire des quantités de rêves : de cette façon, on réalise toujours l'un ou l'autre, ici ou là...

— Oh ! gronda Mme Beurand scandalisée de tant d'optimisme, c'est facile à dire !...

— Mais elle a raison ! déclara Villey. Elle a raison, la petite. Que penserions-nous d'un paysan qui, ayant la propriété d'un champ immense, n'y cultiverait qu'une seule plante ? En somme, c'est ce que font la plupart des mortels ; et ils s'étonnent d'être malheureux !...

Cependant Joseph venait d'allumer un réchaud d'argent sur lequel il plaça le consommé de volailles, qu'il servit d'une main sûre après lui avoir laissé prendre un dernier bouillon.

Au potage succéda une langouste, puis une poule à la gelée, un foie gras et une salade russe. C'était un véritable festin, auquel le maître de la maison fut seul à ne pas faire honneur : sa gastralgie ne lui permit qu'une cuillerée de potage et un blanc d'aile, avec quoi il s'occupa de son mieux, parlant beaucoup et se démenant comme quatre pour que son abstinence ne fût pas trop remarquée. Mme Beurand, au contraire, dîna presque aussi bien que sa

belle-fille, grâce à un de ces brusques revirements de santé fréquents chez les personnes nerveuses.

A la fin du repas, comme le jour baissait :

— Monsieur désire-t-il que j'allume ? demanda Joseph.

Villey, du regard, consulta ces dames :

— Mais non, nous y voyons assez pour finir. Et maintenant vous pouvez vous retirer, dit-il au vieux maître d'hôtel qui venait de poser le dessert sur la table, et qui n'obéit qu'après avoir débouché le champagne placé dans un seau de glace à la portée de Monsieur.

Le clicquot d'or étincelait dans les fines coupes de cristal, et Jacqueline savourait le sorbet aux fruits à petites gorgées gourmandes, lorsqu'il se produisit un bizarre silence. Et, levant les yeux, elle aperçut sa mère et Villey qui échangeaient des regards de conspirateurs.

Elle posa la petite cuiller en vermeil sur la soucoupe de Sèvres où la glace rosée brillait comme un décor nouveau, et elle demanda, un peu effarée :

— Que se passe-t-il ?

— Ma chérie, ma chérie... commença Mme Beau-rand. C'est aujourd'hui... Ce dîner... Ma chérie... Notre excellent ami a quelque chose à te dire...

Jacqueline, de plus en plus ahurie, se tourna vers Villey. Mais celui-ci, devenu rouge comme un coq, se leva de table précipitamment.

— Rien du tout, moi, rien du tout!... C'est à vous de lui expliquer... Dites-lui tout ce que vous voudrez...

Et ayant balbutié cette protestation étrange, il quitta la pièce.

— Qu'est-ce que tout cela signifie, maman ? Quels sont ces mystères ?

— Tu ne devines pas, ma chérie ?

Les yeux écarquillés de la jeune fille donnaient clairement à entendre qu'elle ne devinait rien en l'occurrence.

— Ma chérie, notre ami est prêt à mettre à tes pieds, à assurer à ta jeunesse... Tu sais combien il aimait ton père... Tu vois comme il est alerte pour son âge... Enfin, il veut... Il espère... Il nous fait l'honneur de me demander ta main!

A ce coup, Jacqueline, qui depuis un moment se montrait pétrifiée par la surprise, bondit, et cria sans ménagement :

— Ah! bien! En voilà une sottise idée! Si c'est vous qui lui avez mis ça dans la tête!...

— Oui, oui, c'est ta mère! affirma Villey, qui n'était pas allé bien loin, et, ayant pris soin de ne pas fermer la porte derrière lui, avait entendu le cri du cœur.

D'un bond, il venait de rentrer dans l'atelier, et il dirigeait un index accusateur vers Mme Beaurand, qui débouchait un flacon de sels d'une main convulsive.

— Oui, c'est elle qui m'avait mis cette sottise idée dans la tête! Mais elle en est sortie plus vite qu'elle n'y était entrée... Sois tranquille, ma petite Lili!

VII

La soirée au jardin fut mélancolique, malgré les efforts de Villey, qui avait à cœur de montrer une complète absence de dépit quant au piteux échec de la ridicule aventure où il s'était embarqué malgré lui.

Jacqueline éprouvait un léger remords de la farouche sincérité qu'elle venait de mettre à dissiper le malentendu; elle craignait d'avoir manqué de doigté en la circonstance, et trop peu ménagé l'amour-propre de son vieil ami, si dévoué.

Pour Mme Beaurand, bien qu'elle s'appliquât à faire bonne contenance, elle était sensiblement la plus affectée des trois en voyant avorter un plan qui constituait son œuvre propre et occupait depuis des mois le centre de ses méditations laborieuses. Ainsi, tant de diplomatie employée à conduire à un mariage extravagant un célibataire forcené était perdue d'un seul coup, par la faute de cette toquée de Jacqueline, qui ne prenait même pas la peine de réfléchir aux avantages de la situation! Sans doute, il aurait fallu la préparer, celle-là aussi, la cuisiner longuement, comme le peintre, un vieux dur à cuire cependant, qu'elle avait su amener au point avec une si sûre dextérité. Mais comment s'attendre à ce prompt et énergique refus de la part d'une telle étourdie? Mme Beaurand avait supposé qu'elle

prendrait la chose gaiement, et que cela s'arrangerait entre deux éclats de rire, le premier un peu moqueur, le second un peu attendri; mais cette protestation nette et vigoureuse l'avait surprise sans défense. Et par là-dessus, ce Villey qui se mêlait d'écouter aux portes! Puisqu'il avait jugé préférable de sortir, que n'était-il sorti tout de bon!

La pauvre femme repassait dans sa tête les misérables incidents auxquels elle attribuait la ruine de ses projets, et elle avait malgré elle le regard morose et le rictus amer de ceux qui sentent, à tort ou à raison, la fatalité contre eux; de plus, le bon dîner, qui avait paru léger à ses grands espoirs, semblait lourd à sa déception. Une averse opportune fut un précieux prétexte pour abandonner le jardin et prendre congé de bonne heure.

Dans le taxi qui les ramenait chez elles, la mère et la fille n'échangèrent que des paroles insignifiantes; Mme Beaurand ne se souciait point de discuter sur la partie qu'elle venait de perdre, et Jacqueline n'éprouvait aucune tentation d'écraser de ses reproches une personne déjà si accablée. Elle pensait d'ailleurs avec raison que le meilleur moyen d'oublier les choses désagréables est de n'en point parler. Le brusque et candide revirement de Villey lui montrait clairement le rôle passif joué par lui en cette affaire, et elle devinait quels trésors d'adresse et d'éloquence sa mère avait dû dépenser pour décider ce vieux garçon à désertier le célibat.

— Pauvre mère! C'est à cela qu'elle pensait quand elle avait une grande ride creuse entre les deux sourcils et qu'elle déployait à ses « réussites » une activité rageuse!

Et Jacqueline la plaignait, bien plus qu'elle ne lui en voulait de son zèle intempestif.

A la maison, Louisa les attendait, prête à servir une infusion de tilleul à Madame, que cet extra avait éprouvée sans doute.

— Vous me l'apporterez au lit, Louisa... Aidez-moi à me coucher d'abord, gémit une voix exténuée.

— Mais, maman, je vais vous aider, moi, comme d'habitude...

La voix exténuée recouvra brusquement la vivacité avec l'impatience :

— Non, je t'en prie, ma chère : songe à te déshabiller d'abord et à soigner ta robe. Tu ne sais pas quand tu pourras t'en payer une autre.

— Ce sera bientôt, allez, maman : Villey m'a promis de me procurer des leçons de piano, et il va s'en occuper, maintenant...

La riposte avait été plus rapide que la réflexion. Et Jacqueline s'arrêta juste à temps pour ne pas dire : « Maintenant que tu le laisseras tranquille. » Mais le sous-entendu n'échappa point à Mme Beaurand.

— Que vas-tu t'imaginer là ? Crois-tu que ce soit moi qui l'aie empêché de te donner du travail ? s'écria-t-elle.

Et portant son mouchoir à ses yeux, elle se soulagea par une explosion de larmes.

Jacqueline la consola, c'est-à-dire la dorlota de son mieux avec de tendres et muettes caresses ; quelles paroles pouvait-elle trouver pour celle qui, ayant tort, voulait avoir raison ? Une amertume inconnue jusqu'alors se glissait dans son cœur en présence de ce chagrin dont elle était la cause, et qui lui imposait d'une façon si injuste le remords apitoyé du bourreau devant la victime.

— Ma pauvre petite, je ne te reproche rien, je ne t'en veux pas, dit enfin Mme Beaurand quand elle sortit de ses pleurs.

Dieu soit loué ! Elle donnait son pardon sans attendre qu'on le lui demandât ! Pour se remettre de tant d'émotion elle buvait son tilleul, qui avait refroidi entre les mains de la négresse défaillante de sommeil. Et Jacqueline put aller retirer son corsage blanc, dont les bouillonnés de tulle avaient reçu le baptême de l'eau et du sel.

Un peu plus tard, quand elle eut fait sa prière du soir, à genoux sur son étroite couchette, et qu'elle enfouit sa tête bouclée dans l'oreiller, elle soulagea à son tour son cœur gonflé qui palpitait dans sa poitrine comme un oiseau blessé.

Ah ! l'injustice, quel terrible mal ! Quelle odieuse et irritante épreuve ! Sa ruine, la mort de son père, c'étaient des malheurs tombés du ciel, envoyés par Dieu, qui dispense à chacun sa part de joies et de peines. Mais ce complot sournois ourdi par ses proches pour lui imposer une vie tout autre que celle qu'elle voulait acquérir, lui révélait tout à coup la tyrannie humaine, la tyrannie révoltante et odieuse !

La petite « Vie en rose » dormit très mal cette nuit-là, et le lendemain mistress Walkinton remar-

qua l'éclat fébrile de ses yeux sous leurs paupières alourdies.

— Mon Dieu, quelle mauvaise mine! s'écria-t-elle avec une brusque franchise. Que vous est-il arrivé?

Jacqueline hocha la tête gravement.

— Oh! rien de bien nouveau, madame. Ce sont des choses de tous les jours; seulement, je ne m'en apercevais pas.

— Mais c'est tout ce qu'il y a de plus grave, affirma la perspicace dame, sérieusement alarmée. Si vous changez votre manière de voir les choses, ma pauvre enfant, c'en est fait de votre bonheur en ce monde. Croyez-moi, remettez au plus vite vos lunettes roses.

— C'est au moins mon cousin qui vous aura parlé de ces lunettes-là?

— Il m'en a parlé, sans doute, mais après que j'ai eu déjà découvert votre jolie conception de la vie. Jusqu'à hier, cela se lisait à première vue sur votre visage, et c'est pourquoi vos yeux battus me font tant de peine, aujourd'hui... Enfin, puisque vous ne me jugez pas digne de vos confidences...

— Oh! madame, comment pouvez-vous interpréter ainsi...

— Alors, parlez, si vous avez quelque confiance dans mon affection, insista mistress Walkinton, avec une vivacité impatiente.

— Hélas, madame, vraiment je ne puis pas, parce que...

— Parce que?

Jacqueline rougit légèrement.

— Parce qu'il me faudrait blâmer la personne que j'aime le plus.

— Ah! ça... ça, évidemment, c'est une raison, fit lentement l'Américaine devenue perplexe tout à coup.

Puis, prenant son parti de brusquer une intimité qui avançait trop lentement à son gré, elle reprit presque aussitôt:

— Dans tous les cas, je tiens à vous dire que si jamais vous éprouvez des ennuis matériels, j'entends de ceux auxquels l'argent peut remédier, vous devrez vous adresser à moi sans hésitation, tout de suite...

La rougeur de Jacqueline s'accrut. Pour la première fois elle avait honte d'être pauvre. Ainsi, cette dame riche, surprenant la trace de ses larmes

secrètes, s'imaginait immédiatement qu'elle manquait de quelque chose, et lui offrait une sorte d'aumône!

Mistress Walkinton comprit cette susceptibilité et se hâta de poursuivre :

— Une avance peut parfois rendre un grand service. Vous me rembourseriez à votre gré...

— Je vous remercie beaucoup, madame, fit Jacqueline avec effort et sans qu'on pût lire dans ses yeux baissés si elle était disposée ou non à profiter éventuellement de ce crédit.

Cependant, comme l'Américaine lui tendait sa longue main pâle aux doigts chargés de perles, elle la serra avec une effusion involontaire.

— En somme, elle me veut du bien, songeait-elle. Mais ma belle-mère aussi me voulait du bien quand elle tramait le complot de mon mariage. Et Villey de même, quand il ne me cherchait pas de leçons malgré sa promesse ! Hélas ! Est-ce que je vais m'offenser de tout, maintenant ?

Devant elle, sur la table, le volumineux courrier quotidien s'étalait ; tout en causant, elle avait ouvert les enveloppes avec une fine lame d'argent, et elle se mit à en parcourir le contenu d'une niaiserie, d'une bassesse qui l'éccœurèrent.

Des mendiants et des flatteurs, voilà tout ce que leur fortune attire aux privilèges du monde !... Hier encore, Jacqueline eût fait à ce sujet un agréable retour sur son propre sort : « Tout compte fait, il vaut mieux manquer d'argent que d'en trop avoir. » Aujourd'hui elle se contenta de penser que les riches et les pauvres étaient pareillement malheureux. Et cette réflexion ne diminua pas sa mélancolie.

Lorsqu'elle eut expédié quelques réponses urgentes, elle consulta, comme chaque jour, mistress Walkinton sur le programme de l'après-midi : littérature ou musique ?

— Je laisse cela à votre choix, dit la bonne dame avec une vraie délicatesse à l'égard de cette humeur noire qui obscurcissait le jeune front si joyeux d'ordinaire.

Elle avait en train un volume de Samain et une partition de Berlioz. Jacqueline, bien qu'elle goûtât fort le poète du *Jardin de l'Infante*, donna la préférence au vieux maître romantique, et elle se mit à déchiffrer l'*Enfance du Christ*, dont la merveilleuse

douceur fut un baume pour son âme ulcérée. La simplicité de l'Évangile est là, dans les longues phrases limpides qui coulent, comme l'eau sur la plaine d'un cours égal et doux. Et le Miracle y est aussi, créant une atmosphère de paix surhumaine dont le modèle n'existe point ici-bas. C'est cet air, c'est ce chant que doivent respirer et parler les élus de Dieu. Les Visages de la Vierge et de Jésus brillent là tels qu'aux jours les plus émouvants de leur exil terrestre, lorsque le Christ était un tout petit enfant dans les bras de l'éternelle Bienheureuse que saluent les hommes et les anges.

Jacqueline avait un jeu sûr, souple et uni, qui convenait parfaitement à l'expression de cette harmonie sobre et pure. Et elle joua ce jour-là comme elle n'avait jamais joué, de tout son être altéré d'idéal et transporté par le génie au seuil d'un pays inconnu. Quand la dernière note s'éteignit sous les doigts légers, dans le salon recueilli où deux âmes écoutaient seules, mistress Walkinton sentit une grosse larme sourdre à sa paupière et rouler sur sa joue pâle, perle plus précieuse que celles dont le triple rang paraît son cou et ses bras en toute saison.

— Mademoiselle Jacqueline, dit-elle, avec élan, vous êtes une véritable artiste.

La jeune fille tressaillit, non de joie, mais de se sentir arrachée à une belle patrie chère et lointaine, à ce silence divin qui demeure dans l'air où une grande musique s'est exhalée.

— Il faut absolument, reprit l'enthousiaste dilettante, que vous vous fassiez entendre à mes concerts. Je vous prédis un succès fou.

Et à travers son émotion elle se demandait si elle pourrait permettre à sa secrétaire de venir en robe noire ou si elle saurait la décider à accepter un cadeau, lorsque Jacqueline sortit de sa rêverie, et décidément reconquise aux choses de la terre, lui répondit :

— Je voulais justement vous apprendre, madame, que je me suis fait faire une toilette.

— Mais alors c'est parfait, vous viendrez après-demain. Quel dommage qu'on n'ait plus le temps de vous inscrire sur le programme ! Eh bien, nous vous mettrons en extra.

Et elle commença de discuter quel morceau serait

préférable, tandis qu'une inquiétude nouvelle saisissait Jacqueline :

— Que va dire ma pauvre maman ? Ce n'est pas à cela qu'elle pensait quand elle a fait des folies pour mes bottines !

Mais Mme Beurand se dispensa de toute réflexion. Dans l'après-midi, à l'heure même où sa belle-fille se refusait à jeter le blâme sur la personne qu'elle aimait le plus, elle avait eu la visite de Mme Revel ; et bien qu'en temps ordinaire elle n'appréciât pas beaucoup le cœur de cette chère Coralie, elle n'avait point hésité à y épancher le sien.

Aussi, ce soir-là, François en apprit-il de belles sur sa cousine :

Ah ! elle travaillait, la petite ; mais elle faisait sentir durement au monde ce qu'on lui devait ! Et elle ne craignait pas de dépenser pour son propre compte les trois quarts de ce qu'elle gagnait.

— Figure-toi, François, détaillait Mme Revel en élevant sa fourchette à la hauteur de ses yeux et en considérant d'un air scandalisé une noix de côtelette qui figurait sans doute à son idée les folles dissipations de Jacqueline, figure-toi que cette petite égoïste continue à se chauffer chez Phélix ! — oui, chez Phélix ! Pendant que sa malheureuse mère et sa bonne négresse meurent de faim pour ainsi dire, et que son père a été enterré à nos frais !...

Là-dessus, Mme Revel se décida à happer sa noix de côtelette, qu'elle se mit à mâcher avec la lenteur maussade d'une conscience bourrelée ruminant un remords.

VIII

On entendait au loin les grondements de l'orage, auxquels correspondaient des rafales de pluie qui fouettaient les persiennes, puis retombaient avec un bruit de douches au rebord des fenêtres.

Mme Beurand avança la tête à la porte de la petite chambre où sa belle-fille se coiffait à la douce lueur mélancolique d'une seule bougie. Elle aperçut tout de suite sur le divan la tache claire de la robe étalée, et chercha du regard les bottines, qu'elle découvrit auprès de la cheminée.

— Tu vas te chausser de blanc par ce temps ? interrogea-t-elle d'un ton plaintif.

— Je n'ai pas le choix, maman.

— Louisa a très bien nettoyé tes souliers de fatigue.

— Ils n'en restent pas moins très fatigués, riposta Jacqueline, qui sourit pour cacher son agacement.

— Tu sais que Louisa a peur du tonnerre : elle ne pourra pas aller te chercher une voiture.

— Je chargerai la concierge de ce soin.

— Ça fera deux pourboires au lieu d'un. Sans compter qu'il te faudra encore une voiture pour rentrer. Si tu étais raisonnable...

— Mais, maman, je vous répète que je suis engagée vis-à-vis de mistress Walkinton. Je l'ai quittée tout à l'heure en lui disant : « A ce soir. » Si j'avais prévu l'orage j'aurais pu à la rigueur chercher une excuse...

— Ma chère, on peut toujours avoir un empêchement à la dernière minute. Si tu étais sujette à la migraine comme moi...

Jacqueline sentit des paroles d'impatience lui chatouiller le gosier. Dieu merci, elle n'était pas sujette à la migraine, et elle n'éprouvait nulle envie de se calomnier à cet égard. Elle se contenta de répondre avec une fermeté tranquille :

— Je préfère y aller, maman.

Mme Beaurand poussa un grand soupir.

— Je comprends que ta vie ne soit pas gaie, ma pauvre enfant, et que tu ressenties le besoin de te distraire.

Et elle s'en retourna dans la salle à manger.

Mais, au lieu de s'installer devant la table et de faire des réussites comme à son habitude, elle s'assit sur une chaise basse, devant la fenêtre fermée, pour y attendre le baiser d'adieu de Jacqueline, qui devait se rendre compte de sa tristesse et de son abandon. Elle se jugeait terriblement malheureuse et sacrifiée, victime d'une double coalition des êtres et des événements, et elle faisait parade de son chagrin, sincère d'ailleurs, sans se douter qu'elle exaspérait sa souffrance à ce jeu singulier.

En l'embrassant, au moment de partir, la jeune fille sentit ses joues humides ; elle feignit de ne rien remarquer, pour éviter de nouvelles explications et des lamentations superflues, mais elle s'en alla le cœur serré.

Le grand salon de l'hôtel Walkinton avait été transformé en salle de concert, c'est-à-dire aménagé au point de vue de l'acoustique, sans aucune tenture, avec une estrade pour les exécutants et de simples sièges en rotin pour les auditeurs. Une cinquantaine de personnes s'y trouvaient déjà réunies quand Jacqueline parut.

Son entrée fit sensation. Les hommes en habit, les femmes en grand décolleté, qui causaient par groupes d'intimes, examinèrent avec curiosité cette petite jeune fille inconnue qui arrivait toute seule, avec une robe montante, des yeux tristes, et une assurance excessive pour son âge — pour son rang, ajouta-t-on lorsqu'on sut qu'elle était la « secrétaire » de la maîtresse de la maison.

Celle-ci, installée sur son éternelle chaise longue, tout au fond de la pièce, à droite de la cheminée, accueillit Mlle Beaurand avec un sourire contraint.

— Une autre fois, mademoiselle, arrivez un peu plus tôt, je vous prie. Vous savez combien je tiens à l'exactitude.

— C'est l'orage qui m'a retardée, madame; j'en suis au regret, répliqua froidement Jacqueline, qui jugeait le reproche sévère et cette brève excuse suffisante.

Mistress Walkinton ne fut point de cet avis et elle insista :

— Vous auriez pu prendre vos mesures.

A ce moment une voix d'homme intervint, légèrement ironique.

— Daignez songer, madame, que ma cousine ne possède point d'automobile...

— Ah ! cher docteur, vous voilà enfin...

— Mais oui, en retard sans doute pour la même raison que Jacqueline : la difficulté de se procurer un taxi.

François Revel, qui avait dû attendre, pour présenter ses hommages à la riche Américaine, la fin de son aigre colloque avec sa secrétaire, n'avait pu se retenir d'y placer son mot, au risque d'être aussi nuisible à la défense que désagréable à l'accusation en prenant si indiscretement parti; mais son sens impétueux de la justice ne lui permettait pas de rester neutre dans un débat où l'innocence semblait pâtir.

— La cause est entendue, et vous êtes excusés tous deux, déclara mistress Walkinton.

Pourtant, elle gardait une moue d'agacement, et ce fut sur un ton plus impératif que cordial qu'elle engagea la jeune fille à aller s'entendre avec le comte d'Andillac au sujet de son morceau. Comme de nouveaux arrivants la saluaient et que François Revel se disposait à s'éloigner :

— Voulez-vous vous asseoir ici, mon cher docteur ? dit-elle en saisissant l'éventail monumental qu'elle déposait toujours à dessein sur la chaise la plus voisine, afin que personne n'eût l'idée d'y prendre place sans en avoir été prié.

Le docteur Revel obéit. Mais un pli soucieux creusait son front et, tout en causant avec sa riche cliente, il regardait machinalement la double porte cintrée par où Jacqueline Beurand avait disparu pour aller se mettre à la disposition de l'ordonnateur de la fête. Il se souvenait d'une enfant mal élevée qui avait été la petite fille la plus gâtée de la terre, et à qui, maintes fois, il avait souhaité de tout son cœur le pain sec et les verges. Et voilà que la même petite fille, un peu grandie seulement, la même petite fille en robe blanche, avec les mêmes cheveux noirs et les mêmes yeux bleus aux cils recourbés, devait aller et venir au gré des autres, esclave autant qu'elle avait été reine ! Il songeait aussi que cette terrible petite fille n'avait jamais, en somme, fait de mal à personne, qu'à elle-même ; était-ce sa faute, alors, si elle se voyait trop choyée, trop adulée, si l'on érigeait en lois ses moindres caprices, si on lui découvrait la vie comme une fête perpétuelle ? Et il regrettait d'avoir appelé le châtement sur sa tête frisée, et il trouvait qu'elle était trop punie.

Le comte d'Andillac cumulait les fonctions de chef d'orchestre et de grand-maitre des cérémonies, et il gesticulait sans cesse comme s'il conduisait soixante musiciens dans le dédale d'une symphonie ; il accueillit Jacqueline en levant ses mains vers le ciel, les index dressés en points d'exclamation : c'était sa manière d'exprimer l'embarras ou l'étonnement.

— Il paraît que vous tenez à vous produire aujourd'hui. Quelle complication ! Nous sommes déjà si chargés...

— Mais, monsieur, je ne tiens à rien personnellement. C'est mistress Walkinton qui m'a demandé avant-hier de...

— Oui, oui, je sais... elle en demande toujours



trop. Et puis, c'est moi qui dois m'arranger ! On ne commence jamais à l'heure, et il faut finir à minuit juste. Et je dois fournir un entr'acte de vingt minutes !

En parlant ainsi, il leva les bras au ciel, comme si fournir un entr'acte lui eût coûté les yeux de la tête.

— Enfin, monsieur, dites-moi...

— D'ailleurs, je ne vois pas comment je placerais votre « machine » de César Frank... Un solo ! Encore un solo, quand nous manquons de morceaux d'ensemble. Pour aujourd'hui, il vaudrait mieux, si cela ne vous fait rien...

— Rien du tout, à condition que vous expliquiez vous-même à mistress Walkinton que je n'ai pas manqué de bonne volonté.

— Compris, compris ! cria le comte d'Andillac en élevant cette fois dix points d'exclamation, les autres doigts ajoutés aux index. Vous me déclarez ainsi que vous voulez absolument vous faire entendre ce soir. Eh bien, soit. Je vais vous fourrer n'importe où. Au début ? A la fin ? Qu'est-ce que vous préférez ?

— Peu m'importe, répondit froidement Jacqueline.

Dans le petit salon qui formait les coulisses, un rassemblement s'était formé autour d'eux : les gens souriaient, amusés par le sang-froid de la nouvelle recrue devant la gesticulation intensive du chef d'orchestre.

— Eh bien, cria celui-ci, brusquement résigné, vous serez de la seconde partie, l'avant-dernier numéro.

Et lui tournant le dos, il s'en alla conférer avec une demoiselle au cou maigre, qui penchait de côté sa tête de chèvre et semblait écarquiller ses grandes oreilles pâles.

La harpe, une belle brune aux bras nus qui portait un tortil de perles sur un chignon en couronne, s'approcha de Jacqueline et lui offrit de chuchoteuses condoléances.

— Il vous a horriblement placée, après la Danse des Sylphes de la *Damnation*. Vous serez plus qu'éclipsée, éteinte. Ça se comprend : il ne voulait qu'un solo, celui de sa fiancée, cette vilaine personne aux oreilles en éventail. Elle est la vedette, le n° 4 de la première partie. Elle joue une sonate de Bach qui n'en finit pas... Elle s'est fait une spécialité de l'absence d'interprétation personnelle. Il paraît, à en croire certains, que c'est le comble de l'art. A moi, elle me donne envie de dormir.

La « nouvelle » recevait, muette et gênée, cette averse de médisances. Elle fut heureuse de voir venir à elle un jeune violoncelliste polonais qu'elle avait eu l'occasion d'accompagner aux réunions intimes qui étaient tour à tour des séances de déchiffrage ou de répétition — les seules auxquelles elle eût assisté jusqu'ici, puisqu'elle ne prenait point part aux concerts.

— Vous êtes gentille de vous décider à venir, dit-il. J'espère que nous préparerons quelque chose ensemble pour la prochaine fois ; je serais ravi de jouer avec vous : nous avons à peu près la même compréhension. Aujourd'hui c'est Mlle de Guilde qui m'accompagne, et elle est déplorablement fade...

Jacqueline ne demanda point qui était Mlle de Guilde, mais il lui parut bien que l'artiste slave avait jeté un coup d'œil hostile dans la direction des grandes oreilles pâles.

— Bon, je vais être en conflit avec elle tout le temps, pensa-t-elle. Et elle entrevit à l'horizon le cortège de désagréments et de vexations que suscitent les rivalités artistiques.

Cependant, comme l'orchestre était entré en scène et qu'on entendait le grincement des violons accordés pour le premier morceau du programme, la *Pathétique* de Beethoven, elle gagna le salon d'audition, où elle se choisit un coin à l'écart, sur une chaise oubliée dans une embrasure de fenêtre.

C'était très loin de la cheminée, près de laquelle François Revel se tenait toujours à la place d'honneur à côté de la chaise longue de la maîtresse de la maison ; pourtant, à plusieurs reprises, le regard de Jacqueline croisa celui de son cousin, fixé sur elle avec une étrange expression de sollicitude toute nouvelle et qui lui fut plutôt désagréable. Elle avait été contente qu'il prit sa défense tout à l'heure ; mais elle ne tenait point à ce qu'il s'inquiétât d'elle davantage.

Allait-il, lui aussi, se mêler de la plaindre et de la protéger, comme sa belle-mère, comme Villey, comme mistress Walkinton ? De lui moins encore que des autres, elle se sentait disposée à agréer ce genre d'intérêt tyrannique et malfaisant.

Le concert se déroulait. Dans le grand salon sonore où l'assistance observait un silence religieux, la musique chantait, la musique pleurait, la musique riait et brillait ; elle évoquait tour à tour de la nuit et

du soleil, des forêts en proie au vent, des danses de sirènes sur les vagues, et les cris de joie du retour, et les sanglots des adieux éternels...

Mais Jacqueline ne regardait point les exécutants qui se succédaient sur l'estrade, et n'entendait pas non plus ce qu'ils exprimaient de deuil ou de joie en ranimant la voix des génies inspirés. Elle n'écoutait pas la musique; elle la suivait comme on suit le bord d'une rivière où l'on regarde sa propre image au long de son propre chemin.

Dans les phases évocatrices des poètes du son, c'était sa vie qu'elle revivait, réveillant les jours éteints, les demeures closes, les visages endormis. Elle voyait la figure de sa vraie maman, la jolie créole morte au seuil de la jeunesse et du bonheur et dont le beau portrait souriant et grave inquiétait son enfance heureuse. C'était sa vraie maman, l'image peinte qui ne pouvait pas l'embrasser le matin ni le soir, qui la regardait pleurer impassible, sa vraie maman couchée dans la terre et partie pour le ciel. A cause de cette image, le grand mystère avait hanté son cœur de toute petite enfant.

Ah! Comme elle en rêvait souvent, de cette vraie maman toujours absente de la maison, et qui habitait à la fois là-haut, au-dessus des nuages, dans la maison du bon Dieu, et en bas dans le jardin fleuri des morts!

Ceci avait été la première aventure de son imagination; et la seconde avait été François Revel, le jeune homme sérieux et sévère qui ne lui accordait que rarement son attention, et son admiration jamais. Quand tout le monde s'empressait autour d'elle, riche, jolie, spirituelle et charmante, il se tenait à l'écart; et elle avait beau le relancer, le taquiner, l'attaquer de front ou par feinte, elle ne parvenait pas à lui imposer la lumière de ses yeux, ni à lui arracher un sourire ou un compliment à l'adresse de sa toute gracieuse personne! Elle en pleurait de rage quelquefois à la suite des soirées où tant d'autres l'avaient fêtée et flattée.

Désespérant de triompher de cette indifférence par ses propres mérites, elle s'était adressée aux saints; elle avait fait des neuvaines à saint Antoine de Padoue, puis à saint Jacques son patron, puis à saint François, pour devenir Mme François Revel. Mais les célestes interventions, implorées par elle, n'avaient pas été plus efficaces que ses terrestres

attraits. Alors... alors elle s'était résignée à n'y plus penser... Parce qu'elle avait toujours été très raisonnable au fond, elle qu'il traitait si volontiers de « petite folle ». Mais elle se rappelait quand même qu'elle l'avait aimé de toutes ses forces, de toute son âme, et que lui l'avait dédaignée. Et maintenant, il voulait se mettre à la plaindre... Ah ! non, pas cela, pas cela ! C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

Quand vint son tour de se faire entendre, et qu'elle quitta le salon pour gagner la scène par « les coulisses », elle affecta un air joyeux en passant devant lui sans le voir.

Elle joua comme elle jouait toujours, avec cette émotion subtile et profonde qui venait de son sens inné de la musique et de sa compréhension parfaite du maître. Elle avait pris des leçons avec les premiers professeurs de Paris, et si cela se remarquait à la sûreté de son mécanisme, il n'en transparaissait rien dans la naïveté originale, la fraîcheur spontanée de son interprétation. Elle transportait dans son art ce mélange d'énergie sauvage et de grâce raffinée qui prêtait tant de charme et de force exceptionnelle à son être fragile.

Quand elle eut fini, des applaudissements inusités éclatèrent ; les messieurs avaient ajusté leurs monocles et les dames leurs faces-à-main ; elle salua le public parmi des exclamations de ravissement : « Exquis !... Parfait ! Admirable !... » Des voix intempestives allèrent jusqu'à crier « Bis ! » Le chef d'orchestre, qui pendant les soli allait respirer dans les coulisses, dut en lever les bras au ciel, tandis que la demoiselle aux oreilles pâles confiait à sa voisine :

— Ne me parlez pas des prétendus mélomanes : dans un salon, il n'y en a que pour les jolies femmes ! Et tout le monde demande l'âge de celle-ci, comme si c'était un petit prodige ! Moi, j'ai eu une amie qui a eu un premier prix de piano au Conservatoire à quatorze ans, mais, comme elle avait le teint anémique et les cheveux plats, elle avait beau paraître en public avec des robes aux genoux, personne ne s'extasiait.

Cependant, par-dessus la foule indifférente, le regard de Jacqueline rejoignait celui de François Revel, et elle lui adressait un sourire de bravade qui voulait signifier : « Tu vois comme je suis jeune, jolie, fêtée encore, malgré ma pauvreté. Comment

oses-tu me plaindre? » Mais il ne le comprit pas ainsi.

« Pauvre petite! pensa-t-il, comme elle reste sensible, après tant d'épreuves, à une minute de griserie sans lendemain! Que de déceptions la vie lui tient en réserve! »

Et il la plaignait davantage, la jugeant sans défense devant le succès comme tout à l'heure devant le blâme.

Mistress Walkinton rayonnait. Une partie du triomphe de sa secrétaire rejaillissait sur elle; elle s'en montrait fière comme d'un bijou choisi par elle, comme d'un bibelot acquis par ses soins. Elle s'appliqua à racheter la récente froideur de son accueil, et retint la jeune fille auprès d'elle durant le défilé du départ. Quand elles restèrent seules, elle l'attira à elle et l'embrassa sur les deux joues, ce qui était une marque d'effusion extraordinaire.

— Et maintenant, dit-elle, je vous trouverai autant de leçons de piano que vous en voudrez.

Puis, menaçant la jeune fille du doigt :

— A condition toutefois que vous n'abandonnez point ma correspondance!

Jacqueline le promit de bon cœur; elle aurait embrassé tout le monde et bondi de joie, tant l'horizon s'était subitement éclairci pour elle. Elle n'allait plus avoir besoin de personne! Personne n'aurait plus le droit de la plaindre!

Tout son être s'élançait vers l'avenir, soulevé par une orgueilleuse espérance. Et, dans le vestibule de l'hôtel, le laquais, qui lui présenta son manteau, lui parut pénétré d'un respect particulier pour sa jeune gloire. Tout à coup elle aperçut, à l'entrée de la porte, un monsieur sévère qui avait un pardessus boutonné jusqu'au menton et un air impatienté.

— Tiens! Tu m'as attendue, François...?

— C'est assez naturel, il me semble.

— Mon Dieu, ça n'est pas indispensable, et tu parais si pressé...

— Pressé comme tout le monde à pareille heure, répliqua-t-il en la poussant doucement vers l'auto qui ronflait devant le perron de l'hôtel.

Elle ne répondit rien, tandis que la voiture roulait sans bruit sur l'asphalte de l'avenue. Elle se faisait exprès pour attendre qu'il la félicitât; mais il préféra un autre sujet de conversation et, faisant allusion

au moment désagréable du début de la soirée, il lui demanda :

— Est-ce que mistress Walkinton est toujours aussi exigeante ?

— Ma toi, je n'en sais trop rien. Je crois qu'elle tient à l'exactitude ; mais comme je la satisfais là-dessus d'ordinaire, je n'avais pas encore eu l'occasion de m'en apercevoir.

— Je la sais capricieuse et autoritaire, ajouta-t-il. Mais elle paraît si enchantée de toi, que j'aurais cru qu'elle te traitait avec plus d'égards.

Jacqueline haussa les épaules.

— Puisque je te dis que c'est la première fois!... Cela n'a été d'aucune conséquence. Et après le concert, elle m'a adressé des compliments qui n'en finissaient pas. Tu en perdais patience à la porte.

François ne parut point rasséréiné par ces détails.

— En tout cas, reprit-il, si elle te rendait jamais la vie pénible, ne te laisse pas faire. J'ai beaucoup de relations, je sais de quoi tu es capable : je te procurerai une autre place du jour au lendemain.

— Oh ! protesta-t-elle, je doute qu'il soit jamais question de cela. Je suis très contente de mistress Walkinton.

— Ainsi, bien vrai, bien vrai, tu n'es pas malheureuse, Jacqueline ?

Il y avait dans sa voix une insistance grave et tendre dont elle se sentit bouleversée tout à coup.

— Mais non. Quelle idée!... fit-elle sans assurance.

— C'est que je t'observais il y a peu d'instant, pendant le concert, et tu avais vraiment l'air de souffrir... Si quelques applaudissements ont suffi à te consoler, tant mieux.

Elle rougit, vexée qu'il lût si bien dans son âme, mais flattée aussi d'avoir captivé de la sorte son attention ; pourtant elle n'hésita pas à défendre, par un mensonge, le sanctuaire de sa détresse intime. Elle ne pouvait pas lui crier : « J'avais envie de pleurer et de mourir, parce que je me sentais trop seule au monde ! Et quand les gens m'ont acclamée, j'ai eu une minute de joie parce que je me suis figuré que j'étais moins seule tout à coup. » Elle préféra feindre et ramena tous ses soucis à une question matérielle :

— J'étais inquiète, parce que Villey ne me trouvait pas de leçons de piano. Et maintenant je suis

satisfaite parce que mistress Walkinton m'a promis que je n'en manquerais point.

— Ah! Alors tout va bien, dit-il d'un air bizarrement déçu.

Et il se souvint de ce que sa mère lui avait raconté au sujet d'une Jacqueline qui aimait toujours la toilette et dont la coquetterie ne paraissait point diminuée.

A ce moment, elle sentit le mouvement de recul de cette âme qui venait de se pencher sur la sienne, et elle en eut froid au cœur. Follement elle tenta de revenir en arrière, d'être franche.

— Maman et moi, nous ne sommes pas toujours d'accord... commença-t-elle.

Il supposa que c'était au sujet des dépenses, et il conclut d'un air tranquilisé :

— Bah! Cela s'arrangera quand tu gagneras davantage.

L'auto s'arrêtait devant la porte. Il en descendit pour sonner; puis il dit un « au revoir » banal, comme autrefois, au temps où il ne prenait pas la peine d'arrêter les yeux sur elle. Tandis qu'elle s'engouffrait dans la maison noire, elle entendit la voiture qui roulait de nouveau, qui l'emportait, indifférent et distrait. Et pourtant, durant quelques minutes, elle avait cru, elle était sûre qu'il avait failli devenir son ami.

IX

Bien que François Revel fût un fervent de musique, il assistait rarement aux réunions de mistress Walkinton; ses travaux personnels l'absorbaient beaucoup. Il préparait un important mémoire sur les maladies nerveuses dont il avait fait sa spécialité, et, très pris dans la journée par sa clientèle, il n'avait guère la liberté d'écrire que le soir.

Aussi n'acceptait-il d'invitations que de ses intimes, et cela parce qu'il pouvait ne s'engager que sous toutes réserves :

— Je ne vous promets rien. Je viendrai si je ne suis pas trop en train de travailler.

On savait ce que cela voulait dire; et l'insinuante

et tyrannique mistress Walkinton elle-même ne pouvait compter sur rien.

Cependant elle obtint une promesse ferme pour le concert du dernier jeudi de juillet qui clôturerait la saison. Après en avoir énuméré les attractions sensationnelles, elle conclut avec une nuance de dépit dans la voix :

— Enfin vous entendrez votre cousine, qui est la coqueluche de tous les habitués.

Il sourit.

— Mais oui, il paraît que ça dure, cet engouement. C'est une excellente affaire pour elle : elle ne manque plus de leçons, et...

— Oh ! non, elle ne manque de rien, interrompit l'exigeante malade. Mais, entre nous, cher ami, c'est une fameuse ingrante.

Le sourire de François Revel s'accentua.

— Vous ne me croyez pas, docteur ?

— Mon Dieu, pourquoi non ? L'ingratitude est un défaut si humain, si féminin...

— Alors, entre deux femmes, vous vous demandez de quel côté la placer ? Je vais vous faire juge : je vois Mlle Beaurand pâle, surmenée ; je sais qu'elle compte rester tout l'été à Paris, et que les vacances, dans ces conditions, ne la reposeront guère ; je lui propose donc de l'emmenner à Houlgate, où je vais passer les mois d'août et de septembre dans une propriété admirablement située au bord de la mer, parmi des bois de sapins, tout ce qu'il y a de plus sain au monde. Elle refuse de me suivre, sous prétexte qu'elle ne peut pas laisser sa mère seule !

— Mais cela révèle, il me semble, une certaine absence d'égoïsme...

— Si c'est du dévouement, c'est un dévouement mal compris, décida impétueusement mistress Walkinton. Pour me tenir compagnie au bon air, dans un site admirable, je lui offrais cinq cents francs par mois : avec cet argent, elle aurait pu payer à sa mère une saison d'eaux, ou un voyage, ou quelque autre douceur...

— Il est probable que ma tante ne goûterait point cette sorte d'arrangement, et que ma cousine, en la circonstance, est victime du despotisme maternel.

— Ça, c'est encore possible, concéda la vieille dame. Mais, dans ce cas, vous devriez bien intervenir, mon cher docteur !

— Moi ? A quel titre ?

— A double titre, comme parent et comme médecin. Votre cousine a sûrement besoin d'un changement d'air. D'ailleurs, puisque vous viendrez jeudi prochain, vous verrez sa mine.

— Si elle a l'air malade, comptez sur moi pour le lui dire, madame. Mais ce serait bien la première fois de sa vie : elle est bâtie à chaux et à sable, cette enfant-là.

— Eh bien, je vous assure qu'elle m'inquiète, et que je pensais à sa santé autant qu'à mon agrément en lui offrant une villégiature.

François Revel ne fit point à mistress Walkinton l'injure de sembler mettre en doute cette affirmation ; il se contenta de promettre.

— Soyez certaine que je lui ferai sur sa mine un diagnostic sincère. Mais vous auriez tort de compter sur mon influence pour modifier ses résolutions.

Le soir de ce même jour, comme il s'asseyait à table, Mme Revel dit à son fils :

— J'ai vu Jacqueline cette après-midi. Elle est venue rapporter l'argent que nous lui avons prêté à la mort de son père. Elle y a mis le temps !... Je trouve qu'elle aurait pu donner des acomptes au lieu de rendre toute la somme d'un coup. Enfin, c'est une affaire réglée, et cela arrive bien pour la location de notre villa à Saint-Cloud : je n'aurai pas besoin de déplacer des fonds. Elle m'a remerciée sans effusion. Tu connais son genre.

— Elle est toujours la même ? interrogea François qui songeait aux inquiétudes de mistress Walkinton.

— Toujours la même. Tirée à quatre épingles, gantée comme une princesse, un air de reine... N'empêche qu'elle est bien changée...

— Hein ! fit François en posant sa cuiller à côté de son assiette.

— Oh ! oui, bien changée, appuya Mme Revel. Et elle avala coup sur coup quatre cuillerées de potage, comme si le changement survenu chez sa nièce doublait son appétit.

— Il faudrait s'entendre, dit François visiblement agacé. Est-elle toujours la même, ou est-elle bien changée ?

Sans s'émouvoir, Mme Revel absorba le restant de son consommé, qu'elle aimait très chaud ; puis elle s'essuya les lèvres au coin de la grande serviette blanche déployée sur sa jupe, et expliqua :

— Elle est toujours la même pour les prétentions.

Quant au reste, elle est pâle, elle a les traits tirés... Elle enlaidit à vue d'œil.

— Elle est malade, alors ?

— Pourquoi malade ? Elle perd sa beauté du diable, voilà tout.

Et Mme Revel, reprenant une formule qui lui était chère, ajouta :

— C'est sans doute un bien pour son âme.

Le jeune homme, malgré tout son respect pour sa mère, ne put retenir un léger mouvement d'épaules.

— Allons donc, on ne perd pas sa beauté à vingt ans ; et si c'est sa santé qu'elle perd, c'est un grand malheur.

— Il y a toujours deux manières de voir les choses, dit silencieusement Mme Revel en jetant un regard de reproche à son fils, qui se refusait à adopter son point de vue ; et elle s'empressa de mettre la conversation sur un autre sujet.

Jacqueline n'était pas enlaidie comme sa tante le prétendait ; elle avait seulement maigri et pâli ; son visage animé, où ses yeux bleus versaient une plus grande lumière, en recevait un charme plus subtil et plus émouvant.

Elle ne manquait de rien, selon l'expression de mistress Walkinton. Villey, pris d'émulation, lui avait procuré des élèves en concurrence avec l'Américaine, et il lui arrivait tant de demandes de leçons pour la rentrée, qu'elle songeait à louer un grand appartement et à ouvrir un cours l'hiver prochain pour pouvoir contenter tout le monde. Déjà elle travaillait du matin au soir, se levant à six heures comme au temps où elle était obligée de s'en aller à Neuilly, et se couchant souvent après minuit pour ne pas négliger la correspondance de mistress Walkinton, qui était devenue la besogne de ses moments perdus.

Cette grande activité convenait d'ailleurs fort bien à sa nature alerte et généreuse, et son travail n'était point la cause de cette fatigue qu'on remarquait sur son visage, et qui n'était point une fatigue physique, mais une lassitude profonde et secrète de l'âme.

Jacqueline avait toujours fort bon appétit ; elle dormait toute la nuit d'un seul somme régulier et paisible ; elle se portait fort bien. Ce qui était diminué en elle, c'était sa puissance de gaîté et de tendresse. La neurasthénie de Mme Beaurand, son découragement perpétuel, ses reproches injustes et ses apitoie-

ments inconsidérés, accomplissaient une œuvre de sournoise destruction dans les forces vives de cette jeune nature enthousiaste.

François Revel ne s'y trompa point. A l'interrogation avide de mistress Walkinton :

— Eh bien, comment la trouvez-vous ?

Il répondit nettement :

— Elle n'est pas malade le moins du monde.

— Mais ne pensez-vous pas qu'un séjour à la campagne lui serait indispensable ?

— Indispensable, non.

— En tout cas, ça lui ferait grand bien.

— Peut-être... Ça dépend...

— Vous le lui conseillerez, du moins ?

— Je ne sais pas.

Il fallut se contenter de cette réponse évasive.

La petite séance de bavardage qui suivit le concert se prolongea ce soir-là bien au-delà des limites ordinaires. On se quittait pour tout l'été, et on prenait congé les uns des autres en échangeant à l'envi des promesses qu'on ne tiendrait pas.

Devant le perron de l'hôtel où les autos luisaient et ronflaient, assourdissant les derniers caquetages des adieux, François Revel proposa à sa cousine :

— Veux-tu que nous rentrions à pied ? La soirée est si belle...

— A pied ! s'exclama-t-elle avec surprise.

— Est-ce que la promenade t'effraie ?

— Oh ! non, j'adore marcher au clair de lune.

Mais il est bien tard, fit-elle avec hésitation.

— Qu'est-ce que tu dis ? Il n'est plus tard, il est de très bonne heure, au contraire. Allons, viens.

Subjuguée par son entrain, elle obéit machinalement et ils se mirent en route côte à côte dans la claire nuit d'été où les étoiles tremblaient fiévreuses et vives parmi le bleu ruissellement de la lune.

— Cela fait du bien de respirer, remarqua-t-il. Quelle chaleur il y avait dans le salon ! C'était mortel.

Elle l'approuva d'un signe de tête, et pendant quelques instants il la regarda marcher en silence auprès de lui, petite ombre muette et mystérieuse.

Enveloppée d'une cape sombre d'où son col souple et son fin visage émergeaient dans une surnaturelle pâleur, elle lui apparut tout à coup si frêle et si orpheline, qu'il fut tenté de lui saisir le bras pour être plus près d'elle, tout prêt à la défendre contre

d'invisibles ennemis. Une timidité bizarre le retint, il dut s'écarter d'elle au contraire pour lui demander :

— Pourquoi es-tu si triste, Jacqueline ?

Elle tourna la tête, elle leva les yeux. Elle supposait qu'il s'apprêtait à scruter son cœur à travers son visage, et elle cherchait à nier, à se dérober ; mais elle vit qu'il regardait droit devant lui, au loin, dans la nuit claire ; et elle le sentit si sincèrement pitoyable, si dépourvu de curiosité méchante ou banale qu'elle fut franche.

— Ça se voit donc ? fit-elle.

— Sans doute, sans cela... Je ne suis pas sorcier, que je sache... Qu'est-ce que tu as ?

Elle eut un petit rire fêlé, qui ne mentait point.

— Ah ! voilà, dit-elle, c'est difficile à expliquer.

Elle semblait hésiter au bord des confidences ; il l'encouragea par un élan dont il ne fut pas le maître.

— Tu as montré tant de courage au moment de ta ruine, puis à la mort de ton père, et depuis... Je t'ai admirée souvent.

Admirée ! Lui, il l'avait admirée, elle ! Le cœur de la jeune fille sauta dans sa poitrine. Cela était si soudain, si inattendu, qu'elle dut s'arrêter comme pour reprendre haleine.

Il s'arrêta aussi, la regarda, un peu embarrassé, et ne répéta point cette parole extraordinaire qu'elle aurait voulu entendre encore. Il demanda seulement :

— Qu'est-il arrivé depuis ?

Alors elle se remit à marcher, et raconta, comme se parlant à elle-même :

— Je ne sais trop. Autrefois, j'étais contente pour rien. Maintenant c'est le contraire... Je suis triste pour rien... Je ne sais... Je voudrais... Quelquefois, je pense que maman n'est pas ma vraie mère... C'est peut-être à cause de cela que nous ne nous entendons pas toujours.

Il la détrompa avec une vivacité singulière :

— Non, ne crois pas cela, ma pauvre petite. On ne s'entend jamais entièrement avec personne, et lorsqu'il survient un malentendu entre un enfant et sa vraie mère, c'est bien plus douloureux encore.

— Ah ! oui ? dit-elle simplement, sans s'étonner ni insister, devinant qu'elle venait de surprendre une confidence involontaire qu'il pourrait regretter d'avoir faite, si elle ne le comprenait pas à demi-mot.

Une atmosphère de douceur fraternelle les enveloppait ; il en profita pour lui parler de mistress

Walkinton, et faire allusion à ses offres. Elle lui expliqua que Mme Beaurand ne voulait pas admettre l'idée d'une séparation pendant les vacances, si avantageuse qu'elle pût être

Il remarqua :

— Vous devez étouffer dans votre petit appartement ?

Elle répondit :

— Le soir il y a un peu d'air sur le balcon.

Il évoqua l'étroite bande de pierre où deux chaises tenaient à peine, d'où l'on contemplait principalement la voie du Métro, et où on respirait, les jours du marché de Grenelle, des odeurs de fromage, de volaille et de triperie. Pendant qu'elle prendrait l'air là-dessus, il serait, lui, avec sa mère, à Saint-Cloud, aux portes du Parc, dans une villa trois fois trop grande.

« Il faut que je décide maman à leur donner l'hospitalité, pensa-t-il. Le second étage restera entièrement libre : quoi de plus simple que de le mettre à leur disposition ? »

Ce serait tout simple, en effet. Pourtant il prévoyait des objections de part et d'autre et s'appliquait à y répondre. Ce qu'il ne pouvait pas réfuter, par exemple, c'était une objection que sa mère ne lui ferait pas, bien qu'elle fût à ses yeux la principale : pauvre mère ! elle allait avoir peur qu'il ne devint amoureux de Jacqueline !

Elle ne soupçonnait pas combien il était loin de ce sentiment. Il avait toujours considéré sa cousine comme une sœur ; et la preuve, c'est qu'elle lui portait sur les nerfs au temps où elle lui faisait des agaceries.

Comme il était loin, ce temps ! S'en souvenait-elle seulement, à cette heure ?

Elle marchait à ses côtés, sage et silencieuse, respectant les réflexions qui le rendaient taciturne, et ne semblait attentive qu'au charme de la nuit d'été.

Ils traversaient le pont de Grenelle, après avoir suivi les quais depuis l'Alma. Un immense horizon de ciel se déployait, parsemé d'innombrables étoiles. Et la Seine miroitait au loin, piquée de feux rouges et verts qui tremblaient dans ses eaux sombres comme des fusées persistantes.

— Que c'est beau ! murmura-t-il. On se promènerait jusqu'au matin.

Elle l'approuva, en souriant de son sourire indécis

où perçait sa mélancolie toute nouvelle, et il eut soudain une idée — si simple qu'il s'étonna qu'elle ne lui fût pas venue plus tôt :

« Elle aime quelqu'un qui ne l'aime pas, et c'est pour cela qu'elle est triste, et qu'elle a perdu ses manières taquines et provocantes. »

— A quoi penses-tu ? demanda-t-il brusquement, comme s'il allait du coup surprendre son secret.

Elle répondit, sans quitter son sourire énigmatique :

— Je pense aux gens qui croient que la nuit est noire.

— Ce sont les amoureux, qui ne voient rien, riposta-t-il.

Elle protesta :

— Quelle erreur ! Les amoureux voient tout en beauté, au contraire.

— Qu'en sais-tu ?

— Et toi-même ?

Chacun se mit à rire de l'embarras de l'autre.

Ce fut elle qui reprit la première, avec assurance :

— Moi, j'ai lu ça dans les romans.

— Ah ! voilà. Moi, je n'ai jamais lu de romans, et cela me gêne beaucoup quand je cause avec les demoiselles.

— Il n'y paraît guère avec moi, fit-elle en riant de nouveau.

— Toi, tu n'es pas une demoiselle. Tu es ma petite sœur chérie, dit-il comme ils s'arrêtaient devant la porte de la maison. Et tu dois me promettre de me faire toutes tes confidences.

— Oh ! toutes, ce serait beaucoup... Et puis, ça ne t'amuserait pas, dit-elle en posant sa petite main hésitante dans la large main qu'il lui tendait impérieusement.

— Il ne s'agit pas de s'amuser, mais de s'aider mutuellement, assura-t-il d'un ton grave. Je veux que tu puisses compter sur moi. Jacqueline, promets-moi de le faire.

— Soit, c'est un traité conclu, accepta-t-elle, un peu gênée par son insistance et pressée de lui retirer sa main, qu'il serrait trop.

Quelques instants plus tard, quand il se remit à marcher seul dans la nuit bleue, il ne comprit point pourquoi il avait exigé cette promesse avec tant d'ardeur. En quoi pouvait-il lui être utile, l'aider ou la consoler dans ses peines de cœur ? Qu'entendait-il

aux aventures sentimentales, lui qui ne savait même pas que les amoureux voient tout en beauté ?

Et il s'arrêta un long moment sur le pont de Grenelle. Était-il vraiment possible qu'un amoureux fût plus touché que lui par l'adorable spectacle de la Seine endormie sous les étoiles ?

X

— Je vous assure, maman, que c'est tout simple. Elles seraient chez elles, nous chez nous.

— Et le jardin qui n'est déjà pas si grand ? répliqua Mme Revel en fronçant les sourcils pour intimider son fils, qui ne lui résistait pas autant d'habitude.

— Vous ne vous tenez jamais au jardin, justement. Vous redoutez l'humidité, les araignées, les mouches...

— Jacqueline ne redoutera rien, elle, sois tranquille. Elle descendra à toutes les heures, par tous les temps. L'escalier sera d'un sale !...

— Oh ! maman, vous consentez ! comme vous êtes bonne !

— Comment, je consens ! Où prends-tu que je consens ?

— Mais oui, puisque vous dites que Jacqueline sortira par tous les temps !

— Je t'ai dit cela pour te montrer les inconvénients de ton idée et pour expliquer mon refus.

— Cela ne peut être un refus, voyons, maman ! Nous discutons le pour et le contre. Mme Beaurand est malade, sa fille est surmenée ; elles nous ont rendu l'argent qu'elles auraient pu employer à une villégiature...

— Ah ! si c'est pour ça qu'elles ont rendu l'argent, je perds au change.

— C'est notre devoir, maman, je vous assure, et je vous le demande comme un service.

Le ton de François était si ému que la voix de sa mère se mit à trembler aussi.

— Si tu y tiens tellement, fit-elle, tu sais bien que je n'ai rien à te refuser.

Et elle attacha sur lui un regard si inquiet et si pesant qu'il se prit à rougir.

— Oui, j'y tiens beaucoup, avoua-t-il. Je considère que c'est notre devoir, je vous en prie..

Elle ne le laissa pas achever.

— Ecoute, François, tu le veux : je te l'accorde. Pour ne pas te contrarier, je vais empoisonner mon séjour là-bas, admettre dans mon intimité immédiate des parentes éloignées dont tout me sépare, tout, tu m'entends bien : les goûts, les idées, les habitudes, tout ce qui se voit et tout ce qui ne se voit pas. Seulement, en échange, je te demande quelque chose à mon tour : François, promets-moi de ne pas songer à épouser Jacqueline.

— Je n'y ai jamais songé, maman.

— Non, tu n'y as jamais songé autrefois. Tu te rendais compte que tu ne l'aimais point, qu'elle n'était point une femme pour toi, alors qu'elle possédait une fortune dont je voyais les avantages pour ta carrière et qui me tentait pour toi, je l'avoue. Tu avais raison alors, et moi tort : tu vois comme je le dis loyalement. Tu vois, mon enfant, que je reconnais mon erreur quand elle existe.

— Je vous garantis, maman...

— Non, non, tais-toi laisse-moi parler jusqu'au bout sans m'interrompre... Laisse-moi rassembler mes idées...

Et elle fit un geste autoritaire pour lui imposer silence pendant qu'elle reprenait haleine et disposait ses arguments.

— Aujourd'hui Jacqueline est pauvre, et elle a gardé en perdant sa richesse tous ses goûts de luxe et de frivolité. Oui, elle est restée coquette et égoïste. C'est pour s'habiller à la mode, pour porter des bas de soie et des gants de peau en toute saison qu'elle travaille, qu'elle veille, qu'elle se ruine la santé à plaisir. Voilà la vérité, que je vois clairement avec mon bon sens et mon expérience que n'oblitére aucune passion. Eh bien, mon enfant, il faut que tu me promettes que tu ne vas pas t'embarquer dans un absurde roman de dévouement, de pitié, de sacrifice exalté et stupide. Tu sais, je sais que tu n'aimes pas Jacqueline. Promets-moi de ne pas l'épouser.

François hésita, un peu pâle, puis il déclara d'un ton solennel :

— Je vous promets, ma mère, que je ne me marierai jamais sans votre consentement.

— Halte-là. Cela ne suffit point. Et je vois que le mal est encore plus avancé que je ne le craignais. Tout à l'heure, tu m'assurais que tu ne pensais pas à faire cette sottise; maintenant, tu me promets uniquement de ne pas la faire sans que j'y consente. Mais, malheureux, tu oublies que tu viens de m'extorquer mon autorisation pour ces vacances en commun, et que le premier pas dans la voie fatale est déjà fait. Tu te figures déjà que tu aimes cette fille. Tu vas la voir tous les jours pendant deux mois, et un beau jour tu viendras me raconter que tu lui as ouvert ton cœur, que vous êtes fiancés, que tu ne peux pas reprendre ta parole, que ce serait malhonnête, honteux... que sais-je? Et que pourrai-je répondre? Je t'en supplie, François, si tu es sincère, si je compte encore dans ta vie, renonce à faire venir nos cousines à Saint-Cloud!

— Quelle exaltation, ma pauvre mère! Je ne vous ai jamais vue ainsi.

— Comment pourrais-je rester calme quand ton avenir et ton bonheur sont en jeu?

— Il ne s'agit pas de tant de choses, Dieu merci, mais de quelques semaines de campagne à passer dans une société qui ne vous enthousiasme pas. Pourquoi bâtir là-dessus des complications imaginaires et vous figurer que je vais saisir cette occasion pour me fiancer avec Jacqueline, que je connais depuis l'enfance?

— Tu la connais depuis l'enfance, soit, mais il n'y a pas longtemps que tu la pares de l'auréole du martyr; et cela te séduit, au rebours de sa grosse dot, qui te mettait en fuite.

Le jeune docteur ne put s'empêcher de sourire de la perspicacité maternelle.

— Il est certain que la dot était pour moi un obstacle; quant à l'auréole du martyr, je ne la vois pas encore au front de ma cousine, et ce n'est pas d'ailleurs ce qui la rendrait irrésistible à mes yeux. Si je n'envisage pas le mariage comme une affaire, je n'en fais pas non plus une œuvre pie, et je ne prétends pas que la Providence m'ait élu pour réparer les injustices du sort...

— Ne plaisante pas, mon enfant; l'heure est trop grave. Je t'en supplie, François, maintenant que je

t'ai donné toutes les raisons de ma répugnance pour ton projet, fais-moi la grâce d'y renoncer.

Tout en parlant, Mme Revel joignait convulsivement les mains.

Son fils s'approcha d'elle, saisit ses mains tremblantes et posa un baiser sur son front contracté.

— C'est moi qui vous en supplie, maman ; il faut cesser ce jeu cruel. Vous venez de céder à mes instances ; ne me reprenez pas immédiatement ce que vous m'avez accordé. C'est une très petite chose, quoi que vous en pensiez. En échange, je vous ai fait une promesse sacrée et que vous n'avez pas le droit de mettre en doute : Je ne me marierai jamais sans votre consentement. Là-dessus vous me parlez de fiançailles romanesques et d'aveux non prémédités au clair de la lune. C'est une folie dont je suis incapable ; et vous qui me connaissez bien, vous devriez le savoir.

— Oui, justement, je te connais pour un garçon sérieux, trop sérieux, trop raisonnable. Certes, je ne te reproche pas de m'avoir jamais causé de peines ni d'inquiétudes ; mais aujourd'hui, c'est ce qui me fait trembler pour toi. Ton tour viendra un jour de faire une folie, et ce sera terrible ; tu t'enliseras à fond.

François, qui était resté tendrement penché vers sa mère, se redressa, à bout de patience.

— Si c'est votre conviction intime en une fatalité inéluctable, je n'y puis rien changer, évidemment.

— Alors, demanda-t-elle toute pale, ton dernier mot ?

— Je n'ai pas de dernier mot à vous donner, ma mère. Il y a une chose toute simple, convenue entre nous : Nous allons, ou je vais en notre nom à tous deux, offrir à nos cousines Beaurand un appartement dont nous ne faisons rien et qui leur permettra de passer un été confortable.

A son tour, Mme Revel se dressa en face de son fils.

— Eh bien, moi, voici mon dernier mot : jamais, tu m'entends bien, jamais, sous aucun prétexte, à aucun moment, tu n'obtiendras mon consentement à ton mariage avec Jacqueline.

Elle était debout, imposante, formidable, la main droite étendue comme pour un serment solennel ; et sous ses sourcils contractés ses yeux lançaient des éclairs d'indignation.

François la regarda, le cœur étrangement serré.

— Pourquoi me refuser à l'avance une chose que je n'ai pas demandée? remarqua-t-il en feignant un grand calme. Mais son attitude manquait d'assurance, et l'on pouvait surprendre à travers sa froideur le ton dolent d'un enfant pris en faute.

— Pour que tu saches à quoi t'en tenir. Comme je crois que tu es un fils chrétien, cela te préservera peut-être, répondit sa mère en se retournant au seuil de la porte qu'elle allait franchir.

Lui, cependant, restait debout, figé, en proie à un accablement bizarre.

— Mais non, je ne l'aime pas... Je ne l'aime pas... murmurait-il en réponse à une inquiétude intérieure, qui lui venait sans doute seulement de savoir qu'il lui était défendu de l'aimer.

XI

Deux jours après cette scène, Mme Revel, accompagnée de son fils, se rendit chez ses chères cousines. C'était le soir; Jacqueline et sa mère, installées sur leur étroit balcon sans fleurs, regardaient le ciel blanc d'un crépuscule mélancolique et respiraient l'air stagnant des soirs sans brise.

Elles reçurent les visiteurs dans la salle à manger, où Louisa s'empressa de rallumer la suspension qu'on avait éteinte aussitôt le dîner fini, pour éviter la chaleur du gaz. Dès qu'on eut échangé les premières salutations, Mme Beaurand s'écria :

— Vous partez pour la campagne, sans doute? Combien vous avez raison! On étouffe ici.

— Et vous, vous ne faites point de projets pour l'été? demanda la tante Coralie, au lieu de répondre.

Elle espérait vaguement apprendre quelque chose; la moindre chose lui aurait été un bon prétexte pour ne point exposer le sujet de sa visite.

Mais Mme Beaurand se contenta de pousser un soupir et une exclamation d'amertume :

— Oh! nous, vous savez!...

Jacqueline corrigea gentiment cette plainte :

— Nous comptons déménager en octobre. Aussi,

pour le moment, nous allons rester tranquilles et faire des économies.

Ce fut au tour de Mme Revel de pousser un grand soupir. Les choses ne pouvaient pas s'arranger plus mal à son gré.

Mme Beaurand crut à une manifestation d'apitoiement; satisfaite du résultat obtenu, elle reprit, avec toute l'indifférence des questions de politesse :

— C'est à Saint-Cloud que vous avez loué, je crois? Etes-vous satisfaite de votre installation?

— Oui, c'est très bien, très bien... et même un peu trop grand pour nous, dit Mme Revel avec effort. Alors, nous avons pensé que vous pourriez peut-être en profiter...

François intervint carrément :

— Il y a tout un appartement que nous n'occupons pas. Il est à votre disposition. J'espère que...

— Vraiment, vous êtes trop aimables; mais nous craindrions d'être indiscrettes, hésita Mme Beaurand avec une flamme de convoitise dans les yeux.

— Il est à votre disposition, répéta faiblement la tante Coralie, tandis que son fils accentuait :

— Vous nous ferez beaucoup de plaisir, et nous ne vous gênerons pas plus que vous ne nous dérangerez. Vous serez chez vous tout à fait.

— Et avec l'agrément d'un charmant voisinage, s'écria Mme Beaurand, très séduite.

Elle feignit encore quelques scrupules pour la forme.

— Je n'ose vous prendre au mot. Est-ce bien sûr que vous disposez de toute la place qu'il vous faut sans cet appartement?

Puis, quand Mme Revel, bien à contre-cœur, l'eut rassurée, elle prit l'avis de Jacqueline.

— Si nous ne devons pas déranger ma tante, j'accepte avec reconnaissance, dit très simplement la jeune fille.

Elle parlait ainsi parce qu'elle voyait sa belle-mère bien décidée à profiter de l'aubaine inattendue. Personnellement elle se souciait peu de l'hospitalité de Mme Revel, et surtout de l'intimité forcée qui les rapprocherait dans ces conditions. Quant à François, elle connaissait ses habitudes de travail et sa manie de solitude, et elle ne comptait point sur sa société pour compenser l'ennui que distillait sa mère. Pourtant, au moment de prendre congé, il attacha sur elle un regard qui demandait si clairement : « Es-tu

contente? » qu'elle répondit par un franc sourire à son cordial : « A bientôt, alors! »

Les Revel devaient s'installer à Saint-Cloud dès le lendemain, qui était un samedi. Il fut convenu que les cousines y arriveraient au début de la semaine suivante, le lundi ou le mardi.

Mme Beaurand, pleine d'entrain, commença ses préparatifs de départ le soir même, c'est-à-dire qu'elle se mit à dresser la liste des objets à emporter; et pendant toute la journée suivante, elle s'occupa d'emplettes; elle courut les grands magasins avec toute la frénésie qu'elle apportait autrefois à ce genre de sport.

Elle avait terminé ses achats et se croyait prête à partir quand une lettre de Mme Revel arriva, donnant le détail de tout ce qui manquait dans la petite cuisine, assez sommairement agencée, du premier étage de sa villa.

— C'est à croire qu'on a changé ma cousine, tant elle a des attentions surprenantes, touchantes même, s'exclama Mme Beaurand.

Et elle lut à voix haute un long paragraphe plein de renseignements précieux.

L'explication de cette complaisance extrême se trouvait de l'autre côté de la page :

« J'espère, ma chère cousine, que pourvue de ces indications vous apporterez bien tout ce qui vous est nécessaire. Car je ne voudrais pas que votre négresse, sous prétexte d'emprunter des ustensiles de cuisine, vint troubler ma servante et lui donner des habitudes de désordre et de caquetage. Vous savez comment j'ai dressé Mariette, et que je ne lui permets de fréquenter personne. Je ne peux pas faire une exception en faveur de Louisa, et je compte sur vous pour lui adresser des recommandations qui nous épargneront toutes sortes de contrariétés et d'ennuis. »

— Ah! ici, par exemple, on la reconnaît : c'est tante Coralie toute pure, s'exclama Jacqueline. Eh bien, si les aménités commencent déjà!...

Mais Mme Beaurand ne s'en montra pas émue :

— Je m'arrangerai pour que Louisa n'ait pas besoin d'emprunter la poêle ni le moule à gâteau de sa bonne, dit-elle avec dignité. Quant à empêcher cette pauvre négresse de bavarder, c'est une autre affaire!

Et elle ajouta d'un air espiègle :

— Je parie ce que tu voudras qu'elle trouvera moyen de faire les cartes à Mariette.

— Cela n'en sera pas plus drôle, remarqua Jacqueline.

Et elle se demanda une fois de plus quelle étrange lubie avait incité Mme Revel à leur offrir une villégiature à ses côtés.

La villa des Ormes était un joli pavillon dont l'étage de luxe, un rez-de-chaussée surélevé auquel on accédait par un escalier d'une dizaine de marches, comprenait un salon, une salle à manger et deux chambres. La cuisine et ses dépendances se trouvaient au sous-sol. Une vaste buanderie y faisait les délices de Mme Revel, d'autant plus que le jardin offrait une vaste pelouse où le linge blanchissait à miracle.

C'était un singulier jardin en pente, impossible à aménager bourgeoisement, ses allées capricieuses contournant des arbres centenaires qui interdisaient d'en modifier les sinuosités excessives. Il se terminait à la lisière d'un bois auquel il mêlait ses feuillages, ce qui élargissait à l'infini ses proportions médiocres. Tel qu'il était, il fit la conquête de Jacqueline, qui ne se priva point d'y errer, d'y flâner, voire même d'y travailler, à toutes les heures et par tous les temps, ainsi que l'avait prédit sa tante.

Le premier étage du pavillon manquait d'ailleurs de charme. Divisé en petites pièces mansardées, à demi meublé de lits pliants et de tables à tréteaux, il était encombré de bibelots bizarres : fausses chinoïseries, oiseaux empaillés, chromos et verroteries de foire. Son seul agrément était la vue du jardin, qui vous invitait à descendre.

Mme Beaurand ne répondit guère à cet appel incessant que pour une ou deux promenades quotidiennes. Elle était de ces femmes qui ne peuvent lire ou coudre qu'avec un tabouret sous les pieds, un coussin derrière la nuque, et qui ne sauraient vivre sans mille et une choses à portée de leur main. Elle avait besoin tour à tour de son châle, de son éventail, d'un coupe-papier, d'un crayon, et elle se croyait accablée d'occupations parce qu'elle aimait à se traîner dans les pièces en arrangeant un tapis par-ci, un rideau par-là, en époussetant vingt fois la cheminée ou l'étagère, et en repoussant contre le mur les chaises sorties du rang.

Jacqueline, qui ne partageait point ces absorbants soucis, s'évadait aussitôt levée. Elle emportait une tablette de chocolat et un morceau de pain, et s'en allait déjeuner dans la rosée, au milieu des moineaux pépiants qui se disputaient les miettes autour d'elle.

Chaque matin, quand il partait pour la gare, vers sept heures, François voyait luire sa robe blanche à travers les arbres. Mais il ne se risquait pas à aller lui souhaiter le bonjour, à cause de Mme Revel qui, debout sur le perron, le front hérissé de bigoudis et un torchon à la main, le regardait gagner la grille, qui lui livrait passage dans un vacarme de sonnette ébranlée.

— Tiens! voilà François qui s'en va! disait Jacqueline aux moineaux frétilants.

Et de même, le soir, troublée dans sa lecture par le même fracas de sonnerie, elle songeait :

« Voilà François qui rentre. »

Lui, de son côté, cherchait du regard à travers la verdure la forme claire, qu'il découvrait toujours à quelqu'une de ses places favorites. Elle en avait plusieurs; d'abord, la tonnelle où les troncs d'arbre taillés, rangés en rond, attendaient vainement autour d'une table éternellement vide; elle allait là faire sa correspondance aux heures chaudes de l'après-midi, et quelquefois s'y attardait jusqu'au soir. Elle aimait aussi un vieux banc de pierre blotti parmi les buissons d'aubépine et de chèvrefeuille. Mais son coin de prédilection était le creux d'un vieux saule au bord du ruisseau qui coulait en lisière du bois.

C'est étonnant comme une robe blanche se voit vite dans un paysage! Cent pas seulement séparaient la grille du jardin de la porte du pavillon, et au bout de ces cent pas François Revel aurait toujours su dire la place précise que hantait le blanc fantôme. Ce que personne n'aurait su dire, par exemple, et ce qu'il ne soupçonnait pas lui-même, c'est la place que tenait dans sa vie cette vision furtive, ce pan de ceinture ou d'écharpe entrevu matin et soir.

On déjeunait en famille le dimanche, tantôt au rez-de-chaussée, tantôt à l'étage; Mme Revel n'avait pas osé se soustraire à la corvée de cette réunion hebdomadaire; il fallait bien qu'on se vit une fois ou l'autre: elle avait préféré que ce fût à date fixe et que cela vint s'ajouter à la solennité de la fête dominicale, de façon qu'on n'eût pas l'idée de se rencon-

trer et de s'inviter à l'improviste. Le meilleur moyen d'empêcher l'intimité de s'accroître sans avoir à la combattre sans cesse, était de la canaliser en quelque sorte. Cela avait tout de suite pris force de tradition et réglé les rapports familiaux qui s'imposaient. On savait qu'on déjeunait ensemble le dimanche; cela dispensait de s'inquiéter davantage les uns des autres.

Si on avait commencé à passer une soirée ensemble, on en aurait passé une autre, puis une autre encore, et pourquoi pas toutes? Mais on déjeunait ensemble le dimanche, le seul jour où François n'allait pas à Paris; et cet inconvénient était supportable parce qu'il ne pouvait point se multiplier.

Chaque dimanche, lorsqu'on avait déjeuné, pris le café et bavardé en famille, Mme Revel se disait: « En voilà pour toute une semaine », et elle partait le cœur léger pour les vêpres, accompagnée par son fils jusqu'à la porte de l'église.

Les autres jours, elle s'installait chaque après-midi devant son métier à tapisserie, à la fenêtre du salon; et c'est de là qu'elle répondait majestueusement au petit mot d'amitié que Mme Beaurand et sa fille lui adressaient au passage. En somme, la vie devenait possible pour elle, puisque son fils et Jacqueline s'ignoraient presque autant qu'à Paris.

Presque autant. Un matin, comme elle était assise plus près de l'allée, elle rencontra le regard de François à travers les feuilles et lui fit « bonjour » de la main. Il répondit en souriant par le même salut muet.

Cette discrétion parut toute naturelle à la jeune fille. Si elle avait manifesté autrement sa présence, elle aurait dû aller présenter ses devoirs à tante Coralie, debout comme un gardien en faction sur le perron de la villa, et qui n'eût point pardonné à sa nièce de la surprendre dans son peu galant déshabillé du matin.

Était-ce un hasard? Le lendemain Jacqueline fut assise à la même place. De nouveau, elle s'arrêta d'émietter son pain aux moineaux pour faire un signe amical à son hôte.

Et cela devint une habitude: chaque jour il emporta avec lui le sourire de ce frais visage matinal épanoui comme une fleur au milieu des feuillages.

XII

Quelquefois Mme Revel recevait des visites ; elle envoyait alors Mariette prier les dames Beaurand de venir prendre une tasse de thé, car elle était heureuse de présenter à ses connaissances les parentes pauvres qui profitaient de son hospitalité généreuse.

Jacqueline faisait les honneurs de la collation frugale, principalement composée d'un certain gâteau confectionné à la maison et que tante Coralie gardait pendant des semaines dans une boîte de fer-blanc, alors qu'il demandait à être consommé frais.

Elle avait des pâtisseries une horreur superstitieuse, leur attribuait des empoisonnements innombrables, les accusait d'employer de la vaseline en guise de beurre, et disait gravement aux personnes à qui elle offrait son cake rassis :

— Vous pouvez en manger sans crainte : c'est fait chez moi.

On en mangeait sans crainte, mais surtout sans excès, et cela n'avait pas d'autres suites que de dessécher la gorge et de décourager les personnes enclines au péché de la gourmandise.

— Je ne prends jamais rien en dehors de mes repas, disaient généralement les habituées, qui connaissaient la spécialité de la maison.

Mme Beaurand en était. Quant à Jacqueline, sa tante savait qu'elle goûtait tous les jours, et plutôt deux fois qu'une : il lui fallait donc s'exécuter. Elle se servait ostensiblement, puis guettait le moment favorable pour glisser le morceau dans sa poche à l'intention de ses amis les moineaux.

Une après-midi, comme elle présidait ainsi à la distribution des tasses de thé remplies les unes de tilleul et les autres de camomille selon le choix des consommatrices, une dame assise en face de la fenêtre cria :

— Tiens, le docteur ! Quelle charmante surprise !

— Ah ! ce cher docteur ! Quel plaisir ! reprit

toutes les autres dames, clientes de François pour la plupart.

Il arrivait, en effet; et non seulement il entra au salon pour saluer les visiteuses, ce qui était son devoir strict, mais encore il prit place dans le cercle féminin, action qui fit ouvrir de grands yeux à sa mère. Elle s'informa :

— Il ne t'est rien arrivé de fâcheux, au moins ?

— Rien du tout. Je manquais de cœur au travail; j'ai expédié l'indispensable, et je suis venu me reposer.

— Désires-tu du tilleul, ou de la camomille ? lui demanda Jacqueline, hésitant entre deux thèières.

Il esquissa une moue vivement changée en sourire.

— Est-ce que je ne pourrais pas, avec ta haute protection, obtenir une tasse de thé ?

— Comment, docteur, vous qui me défendez d'en boire ! minauda une vieille dame au teint reposé et aux yeux aimables.

— Et à moi aussi, docteur, vous me l'avez interdit ! clama sa voisine, dont l'agitation faisait trembler les grosses joues rouges.

— Et à moi aussi !... Et à moi aussi !... répétèrent en chœur des voix chargées de reproches.

François se mit à rire. Il ne se rappelait pas avoir privé tant de personnes d'une inoffensive boisson.

C'était évidemment par la faute de sa mère, qui avait la rage de lui envoyer en consultation toutes ses amies; quand on a rien n'à prescrire aux gens bien portants, ne faut-il pas leur interdire quelque chose ? La tasse de thé lui avait paru sans conséquence.

— Je vous l'ai défendu justement parce que je me le réserve, répliqua-t-il avec une logique admirable. Mais pour aujourd'hui je lève l'interdiction : que chacune de vous, mesdames, en boive à mon exemple.

Cependant Jacqueline avait sonné Mariette et réclamé du thé comme une chose toute simple.

— Mais je n'en ai point, mademoiselle.

— Eh bien, montez chez nous : Louisa vous en donnera.

— Bien, mademoiselle, fit la servante en consultant du regard sa maîtresse, qui avait suivi le colloque.

Mme Revel se tâta justement pour savoir si elle allait confier son trousseau de clés à Mariette ou

se résoudre à sortir du salon. La solution proposée par sa nièce lui agréa, et elle laissa faire.

Elle n'était pas d'ailleurs au bout de son épreuve.

Comme Mariette rapportait une théière, pleine, cette fois, de thé, François l'arrêta au passage et montrant le plateau où le quatre-quarts découpé et sec attendait vainement preneur :

— Est-ce tout ce qu'il vous reste ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur le docteur...

— Ayez la bonté de courir chez le pâtissier, et rapportez deux douzaines de brioches chaudes et autant de gâteaux variés.

Mariette ne se le fit pas répéter. Les bonnes ont plus d'amour-propre qu'on ne croit pour les maisons où elles servent. Le pâtissier était à dix minutes de la villa ; mais elle courut si bien, qu'elle fut de retour avant un quart d'heure.

Toutes ces dames profitaient de la permission du docteur et étaient en train de boire du thé. En l'honneur de cet extra, elles renoncèrent à leurs autres principes, et celles qui n'avaient pas l'habitude de goûter modifièrent leur régime.

Ce fut merveille de voir disparaître aussitôt arrivés les brioches, les éclairs et les tartes. Mme Revel refusa d'en prendre sa part.

— C'est fait avec du glucose, un poison, un vrai poison, expliqua-t-elle à une chère amie, qui l'approuva tout en mangeant :

— Il n'y a rien de tel que les médecins pour enfreindre les lois de l'hygiène. Ils ne s'en portent pas plus mal, d'ailleurs.

Et là-dessus, cette dame, d'estomac délicat et d'esprit fort, prit une seconde tasse de thé pour accompagner son troisième éclair.

Du coin de l'œil Mme Beaurand observait tout sans en avoir l'air, et riait intérieurement : Ça lui rappelait les petites comédies du grand monde où elle vivait autrefois et où elle avait vu tant de choses pas toujours très jolies mais si amusantes. Il était clair que toutes les bonnes amies de tante Coralie jouissaient du dépit de cette dame encore plus que du régal inattendu qui leur était offert.

Jacqueline se révéla en cette occasion la seule âme compatissante : quand elle eut servi tout le monde et longuement promené à travers le salon le plateau des gâteaux fins, elle choisit pour elle-même

un gros morceau du quatre-quarts dédaigné et s'en fut le manger à côté de sa tante.

Peu après, comme elle s'affairait de nouveau autour de la table à thé, François, qui rapportait les assiettes vides dont il avait débarrassé quelques dames, s'approcha d'elle :

— Tu aimes le quatre-quarts, toi ?

Elle allait répondre en riant à cette enquête compromettante ; mais, sans lui en laisser le temps, il reprit avec un accent d'adoration indicible :

— O toi, toi, si tu savais !...

Et il s'éloigna brusquement, la laissant interdite, se demandant si elle avait rêvé, s'il devenait fou, ou s'il... Ah ! non, pas cela ! Elle ne voulait pas le formuler, même en pensée. Elle ne pouvait pas supporter une telle imagination ! Elle aurait eu peur de s'évanouir de bonheur devant toutes ces dames ridicules aux bouches pleines de confiture et de médisance. Ah ! Il avait bien fait de ne pas lui en dire davantage dans ce vilain salon !

Quand les visiteuses s'en allèrent, François leur fit un bout de conduite jusqu'au bas du sentier qui menait à la grand'route ; Mme Revel, Mme Beaurand et Jacqueline s'étaient arrêtées à la grille de l'entrée ; et sans doute elles avaient dû regagner tout de suite leurs appartements respectifs, car le jardin était désert lorsque François le traversa de nouveau quelques minutes plus tard. Il l'explora d'un regard déçu et rentra au salon où sa mère remettait tout en ordre.

Elle avait certainement été surprise et choquée de la désinvolture avec laquelle il s'était permis de donner des ordres pour le goûter. Et il attendait ses observations pour lui en faire d'autres. Mais elle ne fit aucune remarque, ne posa aucune question ; et il saisit un journal, pour que le silence fût moins gênant entre eux.

Elle paraissait très absorbée d'ailleurs, n'en finissant pas de broser, d'épousseter et de ranger ; et elle devait se demander pourquoi il restait là, au lieu de se retirer dans sa chambre ou d'aller lire dans le jardin. Mais elle ne le lui demanda pas ; il flottait trop d'inusité dans l'air. Elle en ressentait de l'inquiétude. Elle voyait qu'il attendait qu'elle parlât : elle ne voulait pas parler.

Ce fut lui qui dut céder. Lorsque Mariette vint annoncer que Madame était servie, il n'y tint plus.

Il se dressa devant sa mère au moment où elle allait passer dans la salle à manger :

— Maman, j'ai quelque chose à vous dire.

Elle le regarda d'un air triste et humble.

— Tu n'as pas été content de la manière dont je reçois ? Je l'ai bien vu, va. Une autre fois, je ferai à ton idée.

Cette douceur contrite le déconcerta. Il aurait mille fois préféré de l'injustice et des reproches auxquels il était prêt à répondre ; elle parait le coup très habilement, en somme. La voyant si calme, il renonça à toute feinte :

— Oh ! maman, cela a si peu d'importance... C'est de quelque chose de bien plus grave qu'il s'agit. Vous ne devinez pas ?

Elle fit « non » de la tête, tandis qu'elle sentait trembler ses genoux robustes.

— Vous ne devinez pas ? répéta-t-il en lui jetant un regard si confiant et si douloureux qu'elle en fut bouleversée.

— Tu es souffrant ? murmura-t-elle d'une voix faible et suppliante...

Mais il refusa le mensonge qu'elle lui offrait avec une insistance peureuse.

— Non, dit-il d'un ton ferme. Je ne suis pas souffrant : je suis très malheureux.

— Tu es malheureux, toi ?

Elle lui mit la main devant la bouche, et jeta d'un ton saccadé :

— Tais-toi, tais-toi, ne dis pas cela. Tu es bon, tu es sage, tu es fort... Tu ne dois pas, tu ne peux pas être malheureux !

— Je suis très malheureux.

— Non, non. Ce n'est pas possible.

— Si, c'est la vérité. Ecoutez-moi, écoutez, maman : j'attendrai votre permission, j'attendrai votre jour et votre heure...

— Jamais, jamais, entends-tu ? Que je sois vivante ou morte, ce sera contre mon gré que tu épouseras Jacqueline !...

Elle s'arrêta, comme suffoquée d'avoir prononcé ce nom et énoncé la chose terrible qui lui causait moins d'aversion quand on en parlait à mots couverts.

Pourtant François insista encore, sans révolte, sans passion. Il parlait d'une voix respectueuse, pleine de prière et de résolution.

— Je ne vous désobéirai point, maman, mais vous me rendez très malheureux. Si, un jour, vous avez pitié de moi, vous irez trouver Jacqueline : vous lui direz que je l'aime et que je n'aurai jamais d'autre femme qu'elle.

XIII

Il y eut quelques pluies dans la seconde quinzaine de septembre, et Mme Revel en profita pour quitter brusquement la villa des Ormes qu'elle avait louée jusqu'à la mi-octobre. François, consulté pour la forme, ne témoigna aucune velléité de résistance.

— Comme vous voudrez, maman, accorda-t-il tout de suite avec une indifférence qui n'était point feinte.

Ici ou là-bas, que lui importait ? Il savait maintenant tout ce qu'il avait eu soif de savoir pendant bien des jours sans s'en rendre compte : il aimait Jacqueline, et Jacqueline l'aimait. Et si d'autres questions se pressaient tumultueusement dans son cœur, il n'avait pas le moyen de les résoudre :

« Sait-elle que je l'aime ? Que pense-t-elle de moi ? Que pressent-elle des obstacles dressés entre nous ? »

Il ne pouvait espérer d'éclaircissement à ce sujet. La plus élémentaire délicatesse lui imposait le silence et la discrétion. Mais il souffrait tant de la contrainte qui lui était imposée, il se reprochait tellement certains regards trop éloquents dont il n'était point le maître, qu'il ne goûtait plus le charme du voisinage qui l'avait enchanté pendant la première semaine.

De son côté, Mme Beaurand se réjouit franchement de cette retraite précipitée. Elle détestait les manières autoritaires et protectrices que Mme Revel affectait de plus en plus avec ses parentes ruinées ; et elle se délectait fort peu de l'odeur de la lessive et de l'affligeant spectacle du linge séchant sur la pelouse.

Jacqueline fit semblant de partager cette joie. Mais son cœur saignait, et ses journées étaient vides depuis qu'elle ne guettait plus « son » départ, qu'elle n'attendait plus « son » retour. Elle avait beau lire et s'imposer des tâches, elle ne décidait pas le temps

à couler vite, elle ne réussissait pas à se soustraire à l'obsédant problème qui ulcérait son âme :

— Pourquoi m'a-t-il regardée ainsi ? Pourquoi m'a-t-il murmuré : « O toi, toi, si tu savais ! » Et pourquoi s'en va-t-il sans rien ajouter, sans rien expliquer ? En quoi lui ai-je déplu ? Est-ce qu'il ne comprend point ce qu'il est pour moi : tout mon espoir, tout mon bonheur ? Ou bien, est-ce qu'il le sent et qu'il n'en a aucun souci ?

Elle avait honte de sa faiblesse, et se promettait d'oublier ; mais rien ne pouvait la distraire, et tout paraissait conspirer pour la condamner à cette obsession. Tout, le grand jardin mélancolique où elle avait trop rêvé de lui et espéré l'aveu suprême, les larges fenêtres closes de l'appartement abandonné, les plaisanteries de sa belle-mère sur les manies de tante Coralie, sur l'inaltérable patience de son « ange de fils ».

On voit volontiers la paille dans l'œil du voisin. Mme Beaurand eût été très étonnée si on lui avait appris que Jacqueline non plus n'était pas sans mérite à son égard.

Villey, pour sa part, ne lui pardonnait point la sottise aventure où elle l'avait entraîné, et le remords de conscience qu'il gardait à l'endroit de sa petite amie obligée de le remettre à sa place. Il évitait la société de ces dames autant qu'il la recherchait autrefois. A plusieurs reprises il avait écrit à Jacqueline au sujet des élèves qu'il lui adressait, au lieu de venir passer la soirée et bavarder comme il faisait auparavant à la moindre occasion.

Cependant Mme Beaurand l'ayant rencontré à la veille de son départ pour Saint-Cloud, il s'était engagé à y aller déjeuner avant de quitter Paris. Elle y repensa un peu tard, à la fin de septembre :

— C'est étonnant, dit-elle, que notre ami Villey n'ait pas tenu sa promesse et qu'il soit parti sans nous donner signe de vie. Car il a sûrement quitté Paris cet été, comme tous les ans. Qui sait où il se trouve à cette heure ? Dans le temps il nous laissait toujours son adresse.

— Oui, dans le temps, mais ça a bien changé depuis, remarqua Jacqueline avec une nuance d'amertume.

— C'est ta faute, fit vivement Mme Beaurand.

— Ma faute ? répéta la jeune fille en ouvrant de grands yeux.

— Naturellement. Oh! non pas parce que tu as refusé sa main! Qui pense encore à cette vieille histoire? Mais à cause de la froideur que tu lui témoignes. Est-ce que tu n'aurais pas dû lui envoyer un mot pour lui rappeler notre invitation, ou même le relancer quand tu vas à Paris?

Jacqueline se rendait au moins une fois par semaine avenue des Champs-Élysées pour y prendre la correspondance de mistress Walkinton. Pourtant l'idée ne lui venait plus de passer chez son vieil ami avec la joyeuse désinvolture d'antan.

Comme elle ne se donnait pas la peine de protester, sa belle-mère reprit:

— Tu devrais y aller demain. Tu l'inviterais à déjeuner pour dimanche. Il remplacerait avantageusement les Revel.

Jacqueline eut un imperceptible frémissement.

— Voyons, maman! Villey n'est pas à Paris à cette époque.

— Qui sait? Il y est peut-être revenu déjà. En tout cas, tu verrais Joseph, qui te donnerait son adresse. Ce n'est pas trop compromettant, j'espère!

Jacqueline accepta la commission sans discuter davantage.

Une grosse déconvenue l'attendait dans la tranquille rue d'Auteuil où le vent d'automne promenait déjà des feuilles roussies, où le petit hôtel, entièrement fermé, dormait comme une tombe sous son rideau de glycines fanées. La visiteuse sonna plusieurs fois de suite sans rien éveiller derrière les murailles sourdes et les fenêtres aveuglées par des volets de bois plein. Enfin, comme elle allait s'éloigner découragée, elle perçut des pas lourds et la porte verrouillée s'ouvrit enfin.

Joseph parut, et en la reconnaissant ses yeux se remplirent de larmes sous ses sourcils gris hérissés.

— Ah! Mademoiselle! Not' Monsieur, not' pauvr' Monsieur!...

— Quoi! Qu'est-il arrivé? Est-il malade?

— Pis que cela, bien pis, Mademoiselle!...

Jacqueline devint toute pâle.

— Il est infirme, paralysé...

— Si ce n'était qu'ça!...

— Je vous en prie, Joseph, parlez!... Où est-il? Puis-je le voir?

— Voir Monsieur! Je n'sais même pas si Mademoiselle le reverra jamais! Pour le quart d'heure,

Monsieur est dans l'Amérique du Sud, et je n'ai pas seulement son adresse !

La jeune fille éclata de rire.

— L'Amérique du Sud ! Mais c'est un voyage admirable ! Il en a de la chance, votre maître, mor bon Joseph ! Il aurait bien dû m'emmener !

— Vous emmener, Mademoiselle ? C'était pas une chose à faire, ni qu'aurait permise madame vot' mère. Mais il aurait pu vous prévenir, et je vois qu'il ne l'a pas fait non plus. Justement ma femme qui m'disait ces jours-ici : « Joseph, tu d'vrais aller voir ces dames Beaurand, sûrement, elles savent où se trouve not'maitre à c't'heure ! »

— Non, vous voyez, Joseph, nous n'en savons rien. Et l'Amérique du Sud est grande... Il ne vous a donné le nom d'aucune ville ?

— D'aucune ! Et il est parti au bout du monde avec un' p'tit' malle de bord pas plus lourde que vous, bien sûr. Ah ! Mademoiselle, un homme qu'a l'estomac si délicat, quoi qu'il va pouvoir manger, chez les sauvages ?

Jacqueline tenta vainement de rassurer Joseph et de lui faire entendre qu'il y a en Amérique du Sud des nations civilisées, de grandes villes pourvues de tous les raffinements de luxe moderne, et où son maître se trouvait en sûreté autant qu'à Auteuil ; le vieux serviteur continua de se lamenter :

— Not' pauv' Monsieur ! Traverser l'Océan à son âge ! S'aventurer dans des pays perdus. Que va-t-il devenir là-bas, sans nous deux ma femme, sans son docteur, sans son tailleur, sans son coiffeur, sans son cordonnier, sans son pédicure, sans sa boîte à peindre !...

— Il ne vous a pas dit quand il reviendrait ?

— Il ne nous a rien dit du tout, et cela signifie qu'il n'en savait rien lui-même. Mademoiselle a peut-être entendu raconter qu'nous sommes au service de Monsieur, nous deux ma femme, depuis tantôt quarante ans : et jamais encore Monsieur n'nous avait fait d'cachotteries. Aussi, cette fois, j'en suis tombé d'mon haut. V'là-t-il pas qu'il s'en va un matin à la *Belle Jardinière* et qu'il revient à midi avec un complet d'flanelle et c'te malle que je vous ai dit pas plus grande qu'une valise. Il déjeune comme d'habitude, ensuite je l'aide à faire son paquet. Il m'en-voie chercher un taxi ; mais v'là qu'au moment d'y

monter, il se retourne, il appelle ma femme pour lui serrer la main, et il nous fait :

« Ayez bien soin de l'atelier, surtout. Je pars pour l'Amérique du Sud. »

On était tellement surpris, nous deux ma femme, qu'on en est resté là, et qu'on n'a retrouvé la parole que quand il était déjà loin. Le surlendemain, on a reçu une carte de Bordeaux, d'où c'qu'i nous écrivait : « Le temps est superbe. Je m'embarque demain. Portez-vous bien, et ayez soin de l'atelier. » Tenez, si Mademoiselle veut voir elle-même...

Il retire de la poche de son gilet la carte postale soigneusement enveloppée d'un papier de soie.

Jacqueline, qui n'avait pu interrompre le flot des confidences, sourit :

— Celle-ci ne m'intéresse pas beaucoup, avoua-t-elle. Mais il vous en arrivera sans doute de là-bas une autre donnant son adresse. Ne manquez pas de me la communiquer.

Et elle prit congé de l'infortuné Joseph, qui essuyait ses yeux où plusieurs larmes avaient perlé au cours de sa narration.

Quand elle sut la nouvelle, Mme Beurand se répandit, elle aussi, en exclamations apitoyées :

— Ce pauvre ami ! Le malheureux ! Ah, je me doutais bien qu'il ferait un coup de désespoir !

— Quelle idée avez-vous là, maman ?

— Comment ? tu nies que ce soit un coup de désespoir ? Villey, qui détestait la mer ! Villey, qui n'avait jamais pu se résoudre à passer la Manche ! Je ne vois aucune autre explication plausible...

— Moi, j'en vois. Il s'agit peut-être de sa santé, depuis le temps qu'il est neurasthénique et qu'il ne digère pas ! Son médecin lui aura prescrit le grand moyen, le changement d'air ! Et pour un changement d'air, j'ose dire que ça en sera un !

— Ne plaisante pas, va ! Je n'ai pas le cœur à rire... soupire Mme Beurand.

— Mais ni moi non plus, fit doucement Jacqueline.

Certes, elle disait vrai. Le front collé contre la vitre, elle regardait le jardin crépusculaire où régnait cette lumière indécise qui ne montre aucun rayon venu du soleil, de la lune ou des étoiles, mais qui semble, suspendue entre le jour et la nuit, fermer l'abîme des cieux et découvrir la pauvreté de la

terre. Et de cette heure de recueillement s'élevait pour l'âme de la jeune fille un conseil triste.

« Ne regarde pas trop haut ni trop loin, vers les divins pays inconnus, où tes pieds charnels n'iront pas. Regarde, ici et là, les chemins, les sentiers qui te sont permis, durement pierreux ou tapissés d'humbles herbes, sous les arbres enchaînés au sol, au bord de l'eau furtive qui coule et qui dure comme un chagrin mystérieux. Voici tout nu le paysage qui te paraissait riche et splendide lorsqu'il était éclairé par le soleil et que tu croyais en l'amour. Hélas! apprends à connaître le vrai visage des choses, et tu seras moins trompée par les yeux humains. »

Elle se défendait contre ces conseils cruels. La voix peut bien mentir, mais non pas les yeux qui aiment. Et les yeux de François l'aimaient, elle en était sûre, lorsqu'ils la touchaient comme une caresse à travers les tendres feuillages du matin, lorsqu'ils criaient en silence, dans le salon plein de monde, une chose qu'elle devait seule apprendre et qu'il ne pouvait pas dire.

Les yeux de François l'aimaient, elle n'en pouvait douter, de même qu'elle était certaine de n'avoir pas, par son refus, désespéré Villey, le vieux sceptique paisible et charmant, qu'une lubie nouvelle entraînait dans une aventure imprévue. Sa fuite cependant lui rendait plus lourdes sa mélancolie et sa solitude où elle se débattait contre un rêve trop cher.

— Pourquoi ne descends-tu pas au jardin, fillette? demanda Mme Beaurand.

— J'ai beaucoup marché, maman; je suis lasse, et il fait trop frais pour rester assise.

Elle ne voulait pas descendre à l'heure où il rentrait d'habitude, où elle entendait son pas chanter sur le gravier, tandis qu'assise au creux du vieux saule elle mirait dans le ruisseau son visage pâli d'un invincible espoir.

Elle ne voulait pas descendre. Le front collé à la vitre, elle épelait seconde par seconde l'heure blanche du crépuscule. Et tout à coup, il se passa quelque chose d'in vraisemblable :

La porte grillée du jardin fut ouverte, — avec quelle lenteur et quelles précautions! — sans grincement ni carillon de sonnette. Et quelqu'un se glissa à travers les arbres, quelqu'un qui erra,

hésita, et, ayant constaté sans doute que la place était libre, marcha et s'arrêta près du saule.

Elle l'a reconnu, elle l'a vu se pencher, recueillir d'un geste fervent une feuille ou un brin d'herbe, puis s'en aller, ombre chérie parmi les ombres indifférentes, se glisser jusqu'à la grille refermée derrière lui dans le même silence de songe.

Ah ! tout à l'heure elle croyait savoir, elle se disait certaine de savoir tout. Mais elle ignorait que la joie faisait pleurer si fort.

Maintenant, écroulée sur une chaise, le front dans ses mains, elle sanglote comme une enfant perdue, tandis que Mme Beaurand, très émue et un peu effarée, se rapproche d'elle :

— Eh bien, ma pauvre petite, tu vois ! Tu as réfléchi ; tu te rends compte, à présent. Allons, calme-toi, ma chérie. C'est bon pour le vieux Joseph de croire qu'on ne revient jamais de l'Amérique du Sud !

TROISIÈME PARTIE

I

Deux années ont passé. Mme Revel demeure toujours avec son fils dans le vieil appartement de la rue Raynouard, où la vie coule dans une sage et rigoureuse monotonie. Sans doute les heures des repas ne sont pas très régulières, à cause du docteur qui rentre tantôt plus tôt, tantôt plus tard, selon les exigences de sa clientèle ; mais à cela près, tout est fixe et immuable : le lever, le coucher, une fois par semaine le grand nettoyage, deux fois par mois la

lessive, un peu de surmenage à l'époque des confitures et à la rentrée.

Et pourtant, malgré cette sévère discipline, ce respect de la règle et de l'habitude qui fait que les jours se suivent et se ressemblent comme les œufs d'un même panier, Mme Revel ne possède point la quiétude du cœur et de l'âme. Le bonheur n'habite plus cette maison si ordonnée et si tranquille.

C'est que François se refuse à comprendre qu'il possède la meilleure des mères et le sort le plus enviable qui soit au monde. On le chérit, on le soigne, on le dorlote sans exiger en échange le moindre signe de reconnaissance ni le plus léger sourire; il a le droit de rester muet à table, de manger d'un air morne les petits plats qu'on lui prépare avec tant de minutie raffinée. Oui, il a le droit de se taire, de ne jamais dire merci pour rien, de paraître indifférent à tout; mais ce qui torture Mme Revel, c'est ce regard chargé de reproches qu'il lève par instant sur elle quand elle s'y attend le moins.

Elle a beau avoir la conscience nette et puiser sa force dans le sentiment du devoir accompli, ce regard la bouleverse, l'empoisonne, lui coupe tout à coup l'appétit, même devant un plat de morilles achetées par elle à son marchand de la campagne, même quand elle a confectionné de ses mains un gratin de soles incomparable.

Ce regard la poursuit toute la journée, la réveille encore au milieu de la nuit, pour la tenir angoissée jusqu'à l'aube. Durant son insomnie, elle repasse ses beaux souvenirs d'autrefois, du temps où François appréciait sa tendresse maternelle et lui témoignait en toutes choses une confiance aveugle. Et elle compare ce passé au présent, à la souffrance résignée, à l'indignation contenue que révèle aujourd'hui toute l'attitude de ce fils adoré uniquement. Il lui obéit, mais de quelle obéissance farouche et inquiète! Au début elle se disait :

« Encore un peu de temps. Ça lui passera. Et il reconnaitra que j'ai eu raison. Il me saura gré de lui avoir crié casse-cou. »

Maintenant, elle comprend que ça ne lui passe pas, mais qu'il fait de son côté le même raisonnement absurde : « Avec le temps, ma mère changera d'idée. Elle ne pourra pas me contrarier indéfiniment. » Sans doute il l'attend, comme elle l'attend, et guette

sa première minute de faiblesse ou de lassitude. Et lorsqu'elle ne peut plus cacher son amertume, lorsqu'elle laisse percer son découragement, elle s'aperçoit qu'il se réjouit, qu'il reprend de l'espoir.

Alors, pendant quelques jours, le regard chargé de reproches est moins cruel. Et elle ne peut pas se défendre d'imaginer l'explosion de joie qui la récompenserait, si, à bout de forces, elle cédait enfin. Elle se surprend parfois à préparer les phrases qu'elle dirait pour effacer entre eux jusqu'aux moindres traces de ce long malentendu : « Mon enfant, tu comprends que je n'ai songé qu'à ton bien. Si j'eusse été heureuse de te voir faire un mariage en rapport avec ta situation, ce n'est pas pour moi, qui suis vieille et qui ai depuis ma jeunesse l'habitude des privations. Quant à Jacqueline... »

A l'évocation de ce nom, elle interrompait son discours ! Non, non, elle ne pouvait pas accorder cela ! Une antipathie personnelle trop profonde hérissait tout son être à la pensée de cette nièce effrontée et poseuse, qui avait trouvé moyen de faire horreur à François lorsqu'elle était riche, et, devenue pauvre, de lui inspirer une passion irrésistible !

Pourquoi ne se mariait-elle pas, cette petite misérable ? Chez mistress Walkinton, qui recevait tant de monde et où elle était désormais de toutes les fêtes, ne pouvait-elle prendre dans ses filets quelque millionnaire en peine de ses rentes, et qu'elle conduirait à la faillite comme sa belle-mère y avait mené son propre père ! — Car personne n'ôterait de l'idée de Mme Revel que les folles dépenses d'un train de vie seigneurial avaient été pour beaucoup dans le krach de la Banque Beaurand, Schould et Cie.

« Mon pauvre François ! murmurait-elle tout haut en se retournant sur son lit fiévreux, mon pauvre François, où prendrait-il de l'argent pour suffire à une pareille femme ? Et il ne pourrait pas lui permettre de continuer à en gagner en courant le cachet et en s'exhibant dans les concerts : il ne manquerait plus que cela, que Mme François Revel, femme d'un ancien interne des hôpitaux de Paris, donnât des leçons de piano ! »

A cette imagination, une sueur d'angoisse mouillait le front de Mme Revel ; et il lui prenait des envies d'aller réveiller son fils pour lui répéter la tragique interdiction dont elle l'avait déjà écrasé à leur

premier et unique entretien sur cette maudite affaire.

« Que je sois morte ou vivante, si tu l'épouses, ce sera contre mon gré. »

Arrivée à ce point d'exaspération, elle se calma : à quoi bon lui répéter ce qu'il savait déjà ? Elle n'avait qu'à se taire, qu'à patienter, qu'à s'en remettre à la Providence du soin d'améliorer son destin fatal. Dans ses prières du matin et du soir, elle demandait à Dieu et aux saints de s'intéresser au sort de son enfant, de le guérir d'une passion funeste, et de lui inspirer de l'amour pour une jeune fille qui fût digne, par le cœur ou la fortune, de devenir la femme d'un tel homme.

Enfin, comme l'intervention d'En Haut ne se produisait point assez vite à son gré, elle se souvint du vieux proverbe de la sagesse populaire, elle résolut de s'aider elle-même, et recourut à l'obligeance de ses amies ; elle leur fit des visites confidentielles, pour leur parler de son désir de voir son fils s'unir à une jeune personne sage et pieuse et qui eût aussi quelque part aux biens de ce monde, si ce n'était pas trop demander.

En ces sortes d'affaires, les sympathies et les collaborations ne font jamais défaut. Toutes ces dames s'en occupèrent. Et chaque fois que la mère et le fils dinèrent en ville, cet hiver-là, François eut à son côté une jeune fille plus ou moins blonde, plus ou moins brune, et dont la dot atteignait un chiffre agréé d'avance par Mme Revel.

Mais on finit par s'apercevoir que le cher docteur n'était point mûr pour le mariage, car il dédaignait régulièrement de regarder les jeunes personnes qui souriaient à son côté. De flagrants insuccès ralentirent le zèle des amies les mieux intentionnées, et Mme Revel s'efforça en vain de le ranimer, en rabattant progressivement de ses prétentions quant au montant de la dot. Elle se sentait prête à accepter une bru sans le sou, et seul son amour-propre l'empêchait d'en faire l'aveu à ses confidentes.

II

Les relations de famille, qui n'avaient jamais été très chaudes et très suivies entre les Revel et les Beaurand, s'étaient encore rafraîchies et espacées depuis le terrible été à Saint-Cloud dont Mme Revel gardait un si fâcheux souvenir.

Elle ne pouvait s'accuser d'avoir manqué de prudence, car elle avait tout prévu — trop prévu ! Peut-être qu'en découvrant à son fils le danger qu'elle redoutait pour lui, elle avait simplement hâté la catastrophe qu'elle espérait éviter.

Sans doute, il avait aimé longtemps Jacqueline sans voir clair en lui-même ; et les justes alarmes de sa mère étaient venues jeter une clarté brusque sur un état d'âme qu'il ignorerait encore sans cette aventureuse explication.

Elle se torturait le cœur avec ces incertitudes ; et toute cette souffrance secrètement accumulée se tournait en aversion contre la « petite malheureuse » qui était la cause de tout.

La seule vue de Jacqueline lui causait un malaise insupportable. Et quand par hasard elle rendait visite à Mme Beaurand, elle choisissait de préférence les jours et les heures où elle savait ne pas rencontrer sa nièce. Cela n'était point difficile, car la jeune fille passait au dehors presque toutes ses après-midi.

Ces dames habitaient maintenant dans le quartier de l'Étoile où les avait attirées la riche clientèle américaine récoltée dans les concerts de mistress Walkinton. Trois fois par semaine Jacqueline avait un cours chez elle de dix heures à midi, et ses autres matinées étaient prises entièrement par les leçons particulières. Sans doute la situation restait très modeste relativement au luxe d'autrefois ; mais la misère avait fait place à une agréable aisance. Louisa, secondée par une femme de ménage, n'était plus astreinte aux gros travaux ; Mme Beaurand avait découvert une couturière à la journée qui lui faisait des merveilles pour presque rien ; elle s'ha-

billait de nouveau à la dernière mode, et avait repris un jour où elle régalaît ses amies de chocolat créole dont la négresse avait la spécialité et de petits fours dénichés aux bons endroits. Ça ne l'empêchait pas d'ailleurs de dire à tout venant qu'elle ne se consolait jamais, et de rester fidèle aux teintes du demi-deuil ; mais ce demi-deuil bien nuancé, doucement gris, tendrement mauve, lui avait permis de retrouver la plupart des relations mises en fuite par sa primitive détresse.

Tout le monde s'intéressait maintenant à elle et à sa chère petite Jacqueline, et, parce que la brave enfant s'était débrouillée toute seule, c'était à qui l'aiderait à se débrouiller un peu plus. Les gens qui lui disaient autrefois : « Je vous trouverai quelque chose, ma bonne petite, » et qui ne lui avaient rien trouvé du tout, changeaient de ton maintenant :

— J'ai assuré à la comtesse de Valmaison que, grâce à ma recommandation, vous lui consentiriez des conditions spéciales pour sa fillette qui va commencer le piano. Que les conditions soient spéciales en votre faveur, bien entendu, ma chère enfant : la comtesse peut payer ; et comme, dans le piano, il n'y a rien de si important pour l'élève et de si assommant pour le professeur que les débuts, je vous engage à la saler.

— Merci, mais je ne fais pas de prix de faveur ni dans un sens ni dans l'autre, répondait simplement Jacqueline.

C'était la vérité. On ne la croyait pas, mais on faisait semblant de la croire, car on a toujours de la déférence pour les personnes qui réussissent.

Et la petite Beaurand réussissait visiblement ; elle possédait une activité inlassable, une volonté intrépide, et, en dehors de toutes ses qualités professionnelles, un atout très sérieux : le salon musical de mistress Walkinton, où elle introduisait à son gré des auditeurs et même des exécutants. L'engouement de l'Américaine pour sa jeune secrétaire faisait beaucoup d'envieux, mais lui assurait aussi bon nombre d'élèves qui n'auraient pas songé à s'adresser à elle s'ils ne s'étaient bercés du secret espoir d'arriver ainsi à se produire devant un public de choix.

Jacqueline connaissait les causes de ses succès, et elle n'en éprouvait ni fatuité, ni griserie. En somme, c'était grâce à François qu'elle gagnait lar-

gement de quoi pourvoir à ses besoins et à ceux de sa mère; et c'était de lui aussi qu'elle avait reçu la plus dure leçon d'humilité qu'un homme puisse donner à une femme.

Après l'avoir dédaignée lorsqu'elle était riche, pauvre il l'avait recherchée, par pitié sans doute, et délaissée ensuite en comprenant qu'elle pouvait se tirer d'affaire sans lui. L'indifférence et la compassion tour à tour, voilà tout ce qu'il avait eu pour elle; et quand elle se rappelait son immense espoir à Saint-Cloud, elle passait machinalement la main sur son front comme pour en chasser une vaine chimère.

Chimère, les yeux qui se fixaient sur elle avec une si absorbante tendresse! Chimère, le pèlerinage au bord du ruisseau où se mirait le saule penché! Quel vent de folie avait alors soufflé sur son âme pour qu'elle pût rêver de telles choses ou les interpréter d'une façon aussi romanesque!

La vie en rose, François amoureux d'elle, François demandant sa main comme le Prince Charmant des contes de fées, que tout cela était loin maintenant de son cœur résigné! de sa destinée étroite et grise! Le bien-être chaque jour accru ne la touchait point; il ne pouvait pas combler le fossé profond que la misère lui avait montré entre elle et la frivolité définitive de sa belle-mère. Elle se sentait seule, toute seule au monde, avec son âme débordante de tendresse et d'enthousiasme inemployés.

Aux rudes jours de sa pauvreté, quand elle entrait dans les églises désertes à la chute du jour, elle implorait du ciel des grâces et des secours tangibles, et lorsqu'il lui arrivait la plus légère aubaine en ce sens, sa satisfaction matérielle était décuplée par la surhumaine douceur de se sentir aidée, écoutée, exaucée. Et maintenant qu'elle ne manquait de rien, elle priait plus humblement encore :

« Mon Dieu! Mon Dieu, ayez pitié de moi! »

Mais rien ne lui répondait, aucune rosée céleste ne descendait à son cœur affamé de tendresse humaine.

Seule, toute seule au monde! Son existence lui apparaissait morne et désolée comme un long couloir menant à la tombe. Toujours la même chose : elle donnerait des leçons, encore des leçons, de plus en plus de leçons; à mesure qu'une de ses élèves se marierait, elle en trouverait une autre avec

qui elle reprendrait et poursuivrait sa fastidieuse tâche de vieille fille!

Vieille fille!... Quand elle y faisait de plaisantes allusions devant sa belle-mère, Mme Beurand protestait avec un aimable optimisme :

— Toi, ma chérie? Veux-tu bien te taire! Est-ce qu'on a jamais vu une vieille fille tournée comme toi? Je suis sûre, absolument sûre, que tu feras un mariage splendide!...

Elle le disait comme elle le pensait, dans un raisonnement où il entraît assez de logique et pas mal d'égoïsme. Il lui paraissait évident que seul un riche parti pourrait décider Jacqueline à renoncer à son avantageuse indépendance, en même temps qu'il lui permettrait d'assurer leur sort à toutes les deux.

Un après-midi, comme Mme Revel était venue la voir, elle lui parla naïvement en ce sens.

Tante Coralie, quoiqu'elle ne se souciât point de voir sa nièce, mettait volontiers la conversation sur elle et sur le sujet brûlant du mariage. Connaissant la nature étourdie et la langue bavarde de sa cousine, elle espérait toujours entendre parler d'un flirt sérieux, ou même d'un vague prétendant qui eût suffi à donner à la mère de François de la tranquillité pour l'avenir.

Quand Mme Beurand lui expliqua, moitié par conviction personnelle, moitié par désir de l'étonner, que Jacqueline ne pourrait épouser qu'un homme possédant une grosse situation de fortune, tante Coralie ne demanda pas mieux que de comprendre; elle ouvrit toutes grandes ses deux oreilles, et insista fort habilement pour obtenir des détails et des précisions sur ce que gagnait sa nièce.

Des précisions, Mme Beurand eût été bien en peine d'en donner. Fidèle à son horreur des chiffres, elle ne connaissait pas plus les recettes que les dépenses exactes de la maison. Elle se contenta d'indiquer une somme qui pût remplir de stupeur son interlocutrice, tout en restant vraisemblable.

— Le mois dernier elle s'est fait quinze cents francs, dit-elle.

A cette déclaration, Mme Revel ne pâlit ni ne jaunit comme s'y attendait sa cousine, mais elle parut sincèrement ravie.

— Ah! je ne m'en doutais pas... Vraiment, je vous félicite!... Et je comprends que dans ces condi-

tions une jeune fille attende sans impatience de gagner le gros lot à la loterie du mariage.

Pourtant, comme Mme Beurand attirait son attention sur deux fauteuils récemment dénichés à l'Hôtel Drouot, où elle glanait sans cesse de quoi améliorer un élégant mobilier entièrement acquis d'occasion, tante Coralie ne résista pas au plaisir de lancer une flèche :

— Allons, je vois que vous gâtez Jacqueline, et que c'est au mieux de ses intérêts que vous placez ses économies.

Là-dessus, elle s'en fut, plus légère qu'elle n'avait été depuis longtemps. A l'aller, ses bottines neuves lui rendaient la marche pénible, lui blessaient le pied à la hauteur des chevilles, et elle comptait passer chez son cordonnier pour lui faire modifier l'emplacement des boutons; elle n'y songea plus au retour. Le bonheur de son âme transformait tout son corps, lui prêtait des ailes; elle filait comme un navire que le vent favorable ramène au port, toutes voiles déployées.

N'avait-elle pas reçu de la bouche même de Mme Beurand l'aveu spontané que Jacqueline ne pouvait faire qu'un mariage riche? De là à amener la jeune fille à en convenir à son tour, il y avait un pas, sans doute, mais qui ne semblait point infranchissable à Mme Revel.

Ayant médité toute une nuit son plan de campagne, elle résolut d'attaquer l'ennemi de front.

Ce fut très simple. Cela se fit sans rendez-vous ni préparation préalable d'aucune sorte, sur le terrain neutre de la voie publique. Mme Revel connaissait l'adresse de mistress Walkinton et savait aussi l'heure à laquelle Jacqueline sortait de chez cette dame. Elle choisit un jour où elle se sentit l'esprit particulièrement net et dispos et s'en fut guetter sa nièce sur un banc de l'avenue des Champs-Élysées. Dès qu'elle la vit, elle marcha au-devant d'elle.

La jeune fille la remarqua de loin.

— Quelle allure! pensa-t-elle. On dirait un gendarme... Mais, ma parole, c'est tante Coralie! En dehors des limites de son arrondissement... Quelle aventure!..

Elle ne cacha point son étonnement, et Mme Revel ne perdit point de temps à mettre leur rencontre sous l'égide du hasard.

— Je suis ici pour te parler, ma nièce, déclara-t-elle sans ambages.

— Pour me parler?...

— Oui, je n'ai pas voulu aller chez toi à cause de ta mère, ni t'écrire de peur de l'intriguer. Et j'ai besoin de m'entretenir avec toi sans témoin, cœur à cœur.

Jacqueline sentit un grand frisson qui lui raidit la nuque et fit trembler sa voix.

— Je suis à votre disposition, ma tante, dit-elle sans avoir la force de tourner la tête du côté de la grande ombre sévère qui marchait auprès d'elle et l'entraînait vers un banc isolé.

— Assieds-toi là, veux-tu? Nous serons bien tranquilles, proposa Mme Revel après avoir promené un long regard sur les alentours.

Il n'y avait point de flâneurs sur l'avenue; mais les passants marchaient vite, à cause du vent aigu qui soufflait par rafales.

Jacqueline s'assit, docile, et réussit à se tourner vers sa tante, dont la grande main se posait lourdement sur la sienne.

— C'est au sujet de mon fils, ma chère nièce, dit tante Coralie en levant son regard au ciel.

La chère nièce s'en doutait bien; et ses yeux démesurément ouverts dans son visage pâli cherchaient à deviner la suite. On ne la laissa pas attendre.

— Il voudrait t'épouser.

« Il voudrait! » Ce conditionnel en disait long! Et la tante fit une pause pour permettre à la nièce d'en saisir toute la portée.

Jacqueline respecta ce silence. Cependant la petite main qui tremblait trop s'était retirée, par prudence. Mme Revel eut à ce moment la certitude qu'elle réussirait dans sa mission délicate, et elle s'exprima avec franchise et fermeté.

— Je suis opposée à ce projet, ma chère enfant, et je n'ai pas besoin de te développer mes raisons: tu es assez intelligente pour les comprendre toute seule. Mon fils n'est pas riche; dépourvu de toute fortune personnelle, il gagne sa vie et la mienne ainsi que tu le fais pour toi et pour ta belle-mère — moins largement même, car il néglige la clientèle pour s'adonner à la science pure. Il s'appête à publier un gros volume dont l'édition lui coûtera fort cher et qui n'enrichira que les bibliothèques de

quelques savants aussi désintéressés que lui-même. Je fais appel à ton cœur, ma chère Jacqueline : quelle vie lui donnerais-tu, si tu l'épousais ?

— Mais je pourrais continuer à travailler, ma tante, murmura la jeune fille qui était devenue écarlate.

— Travailler ! Est-ce que tu t'imagines que François consentirait à cela ? Moi, je connais mon fils : je sais qu'il renoncerait à tout ce qui l'intéresse, qu'il ruinerait son avenir et sa santé plutôt que d'accepter une humiliation pareille ?...

— Pourquoi ne lui avez-vous pas dit ces choses ?

— Je les lui ai dites, et il n'a pas compris, il n'a pas voulu comprendre. A son âge on s' imagine que l'amour durera toute la vie, et qu'il est seul nécessaire au bonheur.

— Moi aussi je suis jeune, ma tante.

— Oui, ma chère enfant, toi aussi tu es jeune ; mais tu as connu l'adversité. Tu te fais une idée juste des difficultés de l'existence ; tu es plus sensée qu'une autre. Jacqueline, je m'adresse à ta raison et à ton cœur. Réfléchis. Si tu n'étais que pauvre, encore !... Mais tu es habituée au luxe, et il y a ta belle-mère, si inconséquente, si dépensière !... Une pareille charge...

— Je vous en prie, n'insistez pas... Je suis convaincue.

Pauvre Jacqueline, autrefois si audacieuse, si résolue, qui portait si haut son petit front intrépide. En la voyant toute tremblante et écrasée, Mme Revel sentit au cœur une bizarre piqure, quelque chose qui ressemblait étrangement à un remords.

« Elle vaut mieux que je ne croyais, pensa-t-elle, et si ce n'était pas une chose impossible... »

Elle répéta tout haut :

— Une chose impossible ! Tu en conviens toi-même, n'est-ce pas ? Alors, si tu rencontrais ton cousin ?... Si François essayait...

— Vous pouvez compter sur mon refus, ma tante.

— Merci, ma chère enfant. Je sais que es un noble cœur... Tu tiens cela de ton pauvre père... Je m'en souviendrai, je te l'assure.

Une émotion singulière faisait bredouiller Mme Revel. Elle avait imaginé la victoire bien plus difficile à conquérir, mais autrement douce à respirer. Un brouillard obscurcissait sa vue quand sa nièce s'éloigna d'elle...

Elle s'en allait vite, elle se sauvait presque, la petite « Vie en Rose ». De son pas léger et dansant, elle s'enfuyait, emportant un lourd fardeau de chagrin... et de bonheur!

Elle savait, maintenant, pourquoi François ne l'épousait point, pourquoi il n'osait pas lui parler... Mais il l'aimait! Il l'aimait : elle n'avait pas seulement rêvé, mais aussi vécu son beau rêve!

III

Ce soir-là, à l'heure du coucher, Mme Revel saisit les deux mains de son fils d'un air solennel :

— Mon enfant, je t'apporte une grosse déception. J'ai voulu mettre fin au chagrin que te causait mon refus quant à ton mariage : et c'est un refus que j'ai recueilli à mon tour.

Il la considéra avec des yeux impassibles. Sans doute il avait souffert trop longtemps pour pouvoir souffrir davantage. Et elle remarqua pour la première fois à ses tempes de légers fils d'argent qui brillaient dans l'épaisseur des cheveux noirs. Cette vue lui étreignit le cœur d'une émotion indicible. Avec un sanglot dans la gorge, elle murmura :

— Tu vois, ce n'est plus ma faute... Est-ce que tu m'en veux encore ?

— Non, ma m're. Je vous remercie, répondit-il d'une voix blanche.

Elle l'attira sur son cœur, et il lui rendit silencieusement son étreinte, tandis qu'elle pensait, horriblement gênée :

« Il va me demander des détails. »

Il n'en demanda point, et elle en donna tout de même.

— Je n'y tenais plus, en voyant ta peine. Malgré les difficultés que je pressentais, j'ai fait une tentative. J'ai parlé d'abord à Mme Beaurand, puis à Jacqueline. Ta cousine gagne beaucoup d'argent maintenant, et elle ne veut faire qu'un mariage riche...

Elle se tut, attendant une réplique ou une ques-

tion qui ne vinrent pas; alors elle recommença de parler, comme les gens désireux de se convaincre eux-mêmes. Il l'écoutait avec une parfaite indifférence apparente, et elle se demandait, inquiète :

« Pourquoi me cache-t-il sa déception? »

Il ne cachait aucune déception : il ne songeait qu'à maîtriser sa joie. Que lui importait ce que Mme Beaurand ou Jacqueline elle-même avaient répondu à sa mère? De ce qui venait de se passer, il ne retenait qu'une chose, c'est qu'il était relevé du serment qui, depuis deux années, creusait un abîme de silence entre lui et celle qu'il aimait.

Il pourrait désormais la revoir et lui parler sans contrainte. Et quels obstacles seraient assez puissants pour résister à l'éloquence si longtemps contenue de son cœur?

Les obstacles, d'ailleurs, il les imaginait sans peine : c'étaient les ambitions personnelles que Jacqueline se refuserait sans doute à sacrifier à son mari. Eh bien, si elle demeurait inflexible sur ce point, ce serait lui qui immolerait ses préférences : il renoncerait à avoir une compagne entièrement consacrée à son foyer, il consentirait au besoin à réaliser avec elle une de ces unions modernes où le mari et la femme travaillent chacun de leur côté, afin de pourvoir à l'aisance d'une maison plus luxueuse qu'intime.

Pour l'amour de Jacqueline, lui, si exclusif et si autoritaire, il se sentait prêt à renoncer à ses plus chers principes, et à modifier sa conception étroite du rôle de l'épouse.

Entre lui et le bonheur, sa mère était la seule barrière infranchissable; du moment qu'elle s'effaçait, il était sûr de la réalisation de ses espérances. Et il se réjouissait presque que sa bien-aimée n'eût pas donné un « oui » qu'il préférerait obtenir lui-même.

IV

— Ah ! vous voilà enfin, petite mam'zelle, s'écria Louisa en ouvrant la porte à sa jeune maîtresse.

Jacqueline rentrait une heure plus tard qu'à l'ordinaire. En sortant de chez mistress Walkinton, elle avait fait une longue pause à l'église. Un orage qui n'éclatait pas et dont l'encre lourde noircissait tout l'horizon, éprouvait depuis le matin les nerfs sensibles de la jeune fille, lui donnait soif d'une paix obscure et profonde qu'elle avait trouvée dans la grande nef silencieuse. Et elle était restée là longtemps, les genoux rivés à la paille dure du prie-Dieu, les yeux fixés sur la veilleuse rouge suspendue devant le maître-autel, unique étoile dans l'ombre déserte et majestueuse du chœur.

Cette méditation solitaire l'avait apaisée et fortifiée. Elle répondit au vague reproche de la négresse :

— Est-ce que tu étais inquiète, ma bonne Louisa ?

— Oh ! non, moi pas inquiète du tout. Seulement, le docteur Revel est là ! Je lui ai dit d'attendre Mademoiselle, que Mademoiselle allait rentrer.

— François est venu !... murmura la jeune fille. Et elle sentit trembler ses doigts, qui manquaient l'une après l'autre les agrafes de son manteau.

— Il attend depuis une heure au salon ! Et Madame qui ne revient pas non plus !... fit la négresse d'un ton de plaintive condoléance.

Tout en parlant, elle avait ouvert la porte du salon, et Jacqueline, qui aurait voulu retirer son manteau, son chapeau, rafraîchir un peu son visage, dut entrer tout de suite.

Debout devant la fenêtre, François l'attendait. C'était la première fois qu'il venait depuis une banale visite faite au jour de l'an en compagnie de sa mère. Et de tout l'hiver il n'avait point reparu aux concerts de mistress Walkinton : il fuyait évidemment sa cousine. Elle savait pourquoi, depuis les explications de Mme Revel, et elle devina aussi pourquoi il venait aujourd'hui. Surprise à l'impro-

viste, elle éprouvait un trouble infini à l'idée de ce qu'il allait dire et de ce qu'elle devrait répondre. Et tout cela était dominé par une inquiétude enfantine d'avoir son chapeau de travers, son manteau à moitié dégrafé et les yeux rouges.

« Est-ce que j'ai pleuré tout à l'heure, à l'église, et est-ce que ça se voit ? » faillit-elle lui demander lorsqu'il s'avança vers elle en disant :

— Es-tu souffrante, Jacqueline ?

Pourtant, elle se ressaisit, rassurée par la tendresse contenue de cette voix si chère : et elle répliqua avec une intonation gamine :

— Tu me trouves mauvaise mine ? Ce n'est pas cela, mais il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus !... J'ai vieilli depuis, voilà tout.

— Oui, il y a bien longtemps, convint-il d'un air grave.

Elle baissait les yeux, gênée par l'insistance du regard qu'il posait sur elle. Comme s'il eût puisé du courage dans sa timidité, il déclara brusquement :

— Tu sais pourquoi, puisque maman a causé avec toi l'autre jour.

Elle ne s'attendait pas à une attaque aussi directe, et elle essaya vainement de retrouver dans sa tête affolée le sage discours qu'elle s'était promis de lui tenir quand il insisterait auprès d'elle. Elle voulait lui expliquer que leur mariage était impossible, mais qu'il ne devait pas lui en garder rancune ; elle voulait le supplier de ne pas s'éloigner d'elle plus que ne l'exigeait la vie, de rester son ami quand même, son grand ami unique...

Maintenant, devant lui, elle ne trouvait plus de parole ni de pensée ; toute la paix du ciel, qu'elle buvait tout à l'heure dans le silence de l'église, s'était évaporée, la laissant bouleversée et frémisante.

Il lut sur son visage le désarroi de son âme, et, dédaignant les phrases qu'il avait préparées et qu'il jugeait inutiles, il prononça seulement son nom :

— Jacqueline !...

Elle essaya de crier :

— Tais-toi !...

Elle ne put proférer aucun son. Défaillante, elle s'assit au bord du canapé. Il s'approcha d'elle, lui saisit les mains doucement, et répéta :

— Jacqueline !...

Elle tenta encore une fois de protester ; il le fallait

à tout prix ; le silence signifiait encore trop clairement : « Je veux tout ce que tu veux. » Dans un effort de volonté surhumaine, elle dégagèa ses mains, et réussit à murmurer d'une voix plus basse qu'un souffle :

— Je ne peux pas... Je ne veux pas !

Il s'agenouilla à ses pieds.

— Qu'est-ce que tu ne veux pas, ma chérie ? Rappelle-toi le soir où nous sommes revenus ensemble sous les étoiles, où tu m'as dit que l'amour doublait la beauté du monde !... Rappelle-toi les matins de Saint-Cloud... Quand je t'avais aperçue à l'aube à travers les feuilles, je ne sentais plus l'ennui ni la lourdeur des jours. Je t'ai aimée si longtemps, toi, la première, sans savoir que je t'aimais !... Je t'aime depuis toujours ! Et quand ma mère a compris enfin que je ne voudrais jamais une autre femme, elle a consenti... Elle est venue te trouver... Et toi, Jacqueline, tu n'as pas répondu « oui », parce que tu voulais me le dire à moi d'abord...

Sa mère !...

Jacqueline évoqua les yeux impitoyables de tante Coralie ; elle entendit bourdonner à ses oreilles les cruelles paroles, et elle les jeta au hasard avec une amère rancœur :

— Non !... Je suis habituée au luxe, et ma belle-mère aussi ! Il ne faut pas t'imposer une pareille charge !...

— Une charge ! Je ne demande qu'à la porter ! Tout de toi me sera doux et léger. Jacqueline, si tu veux me faire le sacrifice de ton indépendance, de ta responsabilité, je serai le plus heureux des hommes. Je te jure !...

C'était plus qu'elle n'en pouvait entendre. Elle voulut lui imposer silence à tout prix ; et, tout le visage durci par une résolution désespérée, elle eut la force de l'interrompre :

— Assez, je t'en prie... C'est au-dessus de mes forces ! J'ai horreur de la pauvreté !...

— Ah ! s'il en est ainsi... fit François en se redressant.

Il se sentait glacé jusqu'aux moelles par la netteté de cette affirmation. Le ton et le sens lui en étaient également odieux. Ainsi, sa mère avait raison : Jacqueline, par-dessus tout, tenait au luxe et à l'argent ! Et il frémit de honte en songeant aux concessions qu'il était prêt à lui faire pour la conquérir.

Quant à elle, il lui semblait qu'elle respirait au fond d'un cauchemar, et qu'elle ne crispait ses mains que dans l'espoir de se réveiller.

Absorbés par leur tourment, ni l'un ni l'autre n'entendirent sonner à la porte d'entrée. Et ils sursautèrent quand Louisa pénétra dans le salon, les yeux écarquillés et les bras gesticulants.

— Ah ! Mam'zelle ! Mam'zelle ! Il y a un revenant qui vous demande !

V

Jacqueline ne comprit rien à cette agitation désordonnée ; mais elle crut y reconnaître l'incohérence des rêves, et ne songea même pas à répondre. Ce fut François qui parla, non sans impatience.

— Si quelqu'un demande ma cousine, faites-le entrer. Qu'attendez-vous ?

— Mais, m'sieu le docteur, c'est un revenant, que je vous dis ! Je l'ai fait attendre pour préparer mam'zelle à la surprise. Les bras m'en tombaient quand je l'ai reconnu... C'est un revenant de l'Amérique du Sud !

— Villey ! Est-ce possible ! s'écria Jacqueline, à qui l'ahurissement rendait le sens de la réalité.

Elle se précipita pour sauter au cou de son vieil ami, qui apparaissait à l'entrée du salon. Mais elle hésita un instant devant un Villey rajeuni au point d'en être méconnaissable. Il surprit son hésitation, et lui ouvrit ses bras :

— Sur mon cœur, ma nièce ! Car j'ai bien mérité de toi et de toute la famille, annonça-t-il avec une autorité majestueuse.

Il déposa quatre baisers retentissants sur les joues amincies de la jeune fille.

— Tu as maigri, petite Vie en Rose. C'est très mal.

— Ce n'est pas comme vous. Quelle mine ! dit François en serrant la main du peintre.

— En effet, cher docteur, j'ai gagné quinze kilos ! Et pas de la graisse, vous savez, rien que du muscle ! Et mon teint ! Que dis-tu de mon teint, fillette ?

— Vous avez une couleur de pain bien cuit qui

fait plaisir à voir. Tout le monde doit vous prendre pour un vieil Anglais sportif.

— Un peu de respect, s'il te plaît, mademoiselle. Tel que tu me vois, j'ai accompli de grandes choses.

— Et d'abord vous avez guéri votre maladie d'estomac ; ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Mon estomac ? Apprends qu'il n'a jamais été malade ! C'était nerveux, tout simplement. Neurasthénie, n, i, ni, fini. Je possède à cette heure un gésier d'autruche. Tu peux me servir des pierres, si tu veux. Car je m'invite à diner, cela va sans dire. Mais j'ai fait bien autre chose qu'une cure gastrique : j'ai accompli de sensationnelles performances.

— Vous n'êtes pas revenu de là-bas à la nage ?

— A quoi bon, quand les bateaux sont là pour ça ? Non, non, je ne gaspille pas inutilement mon énergie, moi. Je ne perds pas mon temps...

— ...A donner de vos nouvelles à vos amis et connaissances, interrompit Jacqueline avec vivacité. Nous nous en sommes aperçus. Ah ! vraiment, Villey...

— Tais-toi, tais-toi, ne m'adresse aucun reproche avant d'avoir entendu le récit de mes hauts faits de businessman et de conquistador. Tu auras ensuite toute licence.

— Mais ce récit, quand l'entendrons-nous ?

— En présence de ta belle-mère, dit le revenant d'un air solennel.

— Elle devait faire plusieurs visites cette après-midi, et ne rentrera sans doute que pour le diner. Vous permettez que j'aie donné quelques ordres à Louisa ?

— Je te crois ! Songe que j'ai bon appétit, et que tu me dois un festin en l'honneur de mon retour.

— Hélas ! Ce sera un festin modeste...

— Un festin modeste ! Pourquoi, modeste ? Non, mais que dites-vous de cette avaricieuse ? Attends un peu que je t'accompagne à l'office. Vous êtes des nôtres, docteur, c'est bien entendu.

— Non, non, impossible, dit vivement François. Je suis attendu à la maison, et...

— Qu'à cela ne tienne ! Je me charge de donner un coup de téléphone à Mme Revel.

— N'en faites rien, je vous en prie. Ma mère déteste les impromptus...

— Je crois en effet, intervint Jacqueline que cette discussion mettait au supplice, que ma tante...

— C'est bon, c'est bon, on réglera cette question un peu plus tard... accorda Villey conciliant.

S'approchant du docteur, il lui glissa à l'oreille :

— J'apporte de grandes nouvelles. Ne partez pas sans les entendre.

Puis il suivit Jacqueline à la cuisine, où il commença par mettre un large billet bleu dans la main de la négresse ahurie.

— Mais voyons, Villey, protesta la jeune fille, laissez-moi le plaisir de...

— Ne t'inquiète pas, ma chère : ta belle-mère me rendra ça tout à l'heure. Je m'invite, t'ai-je dit.

Il tira un calepin de sa poche, y noircit une feuille en s'interrompant çà et là pour obtenir l'approbation du menu qu'il élaborait, puis remit le papier à Louisa.

— Voici mes ordres, belle esclave noire. Tu vas prendre un taxi et tu iras porter ça chez Potel et Chabot.

— Quelle folie ! Pardonnez-moi, Villey, mais c'est la fin du mois... Nous ne sommes pas très économes, et le tiroir doit être à peu près vide.

— Eh bien, tu t'endetteras, ma belle enfant ; c'est le moins que tu puisses faire pour moi. En tout cas, pour mettre ta conscience en repos, sois sûre que c'est une simple avance que je fais à Louisa, et que tu paieras de ta poche le régale de ce soir.

Ce disant, il recommença de griffonner une autre feuille de son calepin, mais cette fois il exigea une enveloppe et traça l'adresse de Mme Revel.

— Entendez-moi bien, Louisa. En sortant de chez Potel et Chabot, vous garderez le taxi, et vous irez déposer cette lettre à son adresse, rue Raynouard. Et vous reviendrez dare-dare mettre le couvert pour cinq personnes.

— Villey, supplia Jacqueline, vous me désobligez vraiment.

— Ah ! Ah ! Vraiment, je te désoblige. C'est parfait. Mon arrivée a interrompu un duo ; pour expier, je veux diriger un quatuor. Et pour cela, je te tape l'un petit dîner, d'un pauvre petit dîner à trois ou quatre louis par tête. Tu peux bien te fendre de ça.

Jacqueline n'osait plus protester. Mais elle considérait son vieil ami avec une vague inquiétude ; est-ce que le soleil des tropiques, qui lui avait si bien doré la peau, avait respecté sa cervelle ?

Il flaira ce soupçon, et se mit à rire en poussant la jeune fille vers le salon.

— Tu es étonnée de me voir si bien au courant de tes petites affaires...

— Mais vous vous faites des illusions, je vous assure. Je n'en suis pas encore là, dit Jacqueline, gênée par la présence de François, qui écoutait l'explication d'un air amer. Nous avons une installation convenable, parce que cela est nécessaire pour recevoir mes élèves qui sont très riches...

— Allons donc ! Aucune d'elles n'est aussi riche que toi.

— Vous êtes étonnant ! Qu'a-t-on bien pu vous raconter ? Il y a des gens qui assurent que je serai la légataire universelle de mistress Walkinton. Mais moi, je sais bien le contraire, puisque j'ai écrit son testament sous sa dictée.

— Ah ça ! est-ce que tu me crois déjà au courant des potins de Paris ? Je suis arrivé il y a une heure à la gare d'Orsay. J'ai passé chez moi prendre un bain et changer de linge, et me voici. Tu vois que je n'ai même pas eu le temps de faire le tour des boulevards. Et si tu n'es pas touchée de cette fidélité et de cette hâte... Mais qu'avez-vous donc, docteur ?

François, qui marchait de long en large en donnant tous les signes d'une impatience manifeste, venait de tirer sa montre pour la troisième fois, et on aurait eu de la peine à le retenir si un coup de sonnette ne s'était fait entendre. En l'absence de Louisa, Jacqueline voulut aller ouvrir la porte, mais Villey prit les devants.

Mme Beurand, effarée, crut d'abord qu'elle se trompait d'étage ; puis, ayant reconnu le peintre, elle fit : « Ah ! Ah ! Oh ! » et lâcha de stupeur son petit sac et son parapluie.

Quand elle revint de son étonnement, elle se tourna vers le voyageur :

— Nous vous croyions mort, mon cher. Pourquoi un si long mutisme ? Vous étiez-vous fait le peintre des forêts vierges ?

— Moi ? Je n'ai pas touché un pinceau depuis deux ans !

— Alors, quoi ? Oubli, négligence ? Passe pour quelques mois. Mais une abstention si longue ressemble plutôt à un parti pris.

— Un parti pris. Vous l'avez dit. Comme je n'avais pas la force d'écrire sans parler de ce qui m'intéressait, j'ai résolu de ne pas écrire du tout.

— Quelle idée ? Dis-moi, Jacqueline, et toi, François, est-ce qu'il vous a expliqué ?...

— Du tout, chère madame. M. Villey vous attendait pour cela, et je commençais à perdre patience...

Mme Beurand parut flattée de cette attention déférente du revenant, et ce fut à lui qu'elle s'adressa :

— Vous restez dîner avec nous, n'est-ce pas, cher ami ?

— Oui, oui, maman, c'est une chose entendue. Louisa a reçu ses ordres. Et maintenant, mon bon Villey, exécutez-vous. Nous sommes tout oreilles pour recueillir vos révélations.

— Soit, fit le peintre. Je n'attendrai pas Mme Revel.

— Ma mère ? Mais ma mère ne doit pas venir, que je sache ! s'exclama François, plus contrarié qu'il ne le laissait paraître.

— Mme Revel viendra certainement. Mais j'aime mieux vous avouer tout de suite qu'avec elle mon effet serait manqué, car pour être sûr qu'elle se rendrait à mon appel, je l'ai mise au courant en deux mots. Il est donc inutile de l'attendre, accorda Villey.

Il s'était adossé à la cheminée, dans une pose théâtrale, et, le front haut, il promenait autour de lui le regard à la fois implorant et dominateur d'un poète en veine de déclamer son grand morceau devant un auditoire d'élite.

VI

Cependant Jacqueline et sa belle-mère, tout en échangeant des regards intrigués, avaient pris place dans deux moelleuses bergères Louis XV.

François Revel, invité à s'asseoir à son tour, déclina cette offre et continua d'arpenter le salon avec une humeur de moins en moins dissimulée. L'idée que sa mère allait arriver, et qu'on le garderait à dîner de gré ou de force mettait le comble à son exaspération.

— Je commence par le commencement, dit le narrateur. J'ai débarqué à Rio de Janeiro; et je ne m'y suis point attardé, bien que ce soit une ville

d'une couleur étourdissante, sous un climat idéal, et où l'on mange les meilleures oranges du monde entier.

— Vous mangez des oranges ? s'exclama Mme Beaurand.

— Des oranges comme tout le reste. J'ai un appétit de requin, qui a fondu sur moi — pas le requin, mais l'appétit — pendant la traversée, à la suite d'un mal de mer mémorable, et cet appétit ne m'a point quitté depuis. Mais plus d'interruptions, s'il vous plait, cher public. Soyez attentifs : ça va devenir tout à fait intéressant.

« Après avoir roulé trois jours en chemin de fer, je suis arrivé au gros bourg de Piracicaba, et en remontant le Rio de ce nom, au bout d'une semaine de chevauchées brisantes, à dos de mulets, par des chemins vertigineux. j'ai atteint le village de Maco-nunga...

En entendant ce nom, Jacqueline et sa mère échangèrent un regard poignant.

Villey poursuivit :

— C'était alors un village de huit cent cinquante habitants ; il en compte six mille aujourd'hui, et sera dans cinq ans d'ici une ville de cinquante mille âmes pour le moins. L'exploitation des mines...

— Vous avez vu les mines ! C'était vrai... Mon pauvre papa le disait bien ! Jusqu'à son dernier jour il m'a répété : « L'or abonde ! Si je possédais les capitaux et la santé nécessaires pour aller là-bas !... »

— J'y suis allé, moi, accentua Villey avec orgueil. L'exploitation est en plein rapport, non pour le compte de Schould, dont j'ai déjoué le plan d'accaparement, mais pour le compte des actionnaires de la première Société dont je suis, dont vous êtes. J'ai eu pour ma part cette année cent soixante-dix-sept mille francs de bénéfice net. L'or est à fleur de sol. Vous êtes riches, plus riches que jamais, mes chères amies !

Il se tut, les larmes aux yeux, attendant un concert d'allégresse et de bénédictions. Mais il n'entendit rien. Et il vit seulement, d'un côté, contre la porte du salon, une lutte muette entre François et Jacqueline, qui empêchait son cousin de sortir ; et de l'autre, Mme Beaurand effondrée dans la large bergère Pompadour, où elle semblait prête à rendre l'âme.

— Ehl ehl cria Villey, en s'élançant vers elle, on a besoin de vos services par ici, docteur!

François dut venir à son aide, tandis que Jacqueline courait chercher du vinaigre et des sels. L'évanouissement dura plusieurs minutes; on étendit la malade de tout son long sur le divan, on lui bassina les tempes, on lui tapota la paume des mains. Lorsqu'elle se décida enfin à entr'ouvrir les yeux :

— Je m'en charge maintenant, dit le peintre. Vous, docteur, allez consoler votre fiancée.

Et il montra la jeune fille qui sanglotait convulsivement devant le portrait de son père.

La consoler! Ce mot triompha des suprêmes hésitations du jeune homme. La consoler! Il avait rêvé ce rôle si souvent, lorsqu'il la voyait, courageuse et fière dans sa détresse, acceptant toutes les épreuves sans un mot de révolte ou de plainte. Et maintenant, voici qu'elle pleurait devant lui, comme elle avait dû pleurer déjà bien d'autres fois dans des heures de détresse solitaire qu'il n'avait pu surprendre.

Il s'approcha d'elle, il posa sa main sur la jolie tête bouclée. Elle le reconnut sans lever les paupières, et elle supplia, très humble, écrasée dans sa richesse nouvelle par le poids du mensonge accepté dans la pauvreté :

— Pardon, François, pardon!

— O ma chérie, murmura-t-il, je sais bien que ce n'était point par égoïsme, mais par scrupule. Et à cette heure, Jacqueline, c'est à moi d'en avoir...

— Non, non, François, je t'en supplie : ne me rends pas le mal que je t'ai fait!

Ces épanchements furent troublés par la voix de Villey le magnanime :

— Et moi, est-ce que j'aurai mon tour? Si vous me demandiez un peu ma bénédiction?

— Villey, mon cher, cher ami, comment vous remercier de tout ce bonheur! s'écria Jacqueline dans une impétuosité de reconnaissance qui concernait bien moins la fortune que le fiancé.

Et Mme Beaurand, que Louisa éventait avec précaution, retrouva la parole pour reprendre en sourdine :

— Oui, cher ami, comment vous remercier?

— En m'accordant votre main, jolie madame!

— Villey, vous voulez rire!

Non, il ne voulait pas rire. Il était de ces gens qui

ne font rien à demi : entré tard dans la voie du dévouement, il n'entendait point s'arrêter en route.

Sans fausse modestie ni exagération, il expliqua dans la suite son cas à Jacqueline :

— J'ai pris le goût des voyages, et c'est très mélancolique d'errer tout seul à l'étranger. Et puis, franchement, je ne pouvais pas te laisser deux belles-mères sur les bras!... D'autant plus que la dernière venue suffira à encombrer ta vie.

VII

Villey se reprocha plus tard ce jugement téméraire.

Mme Revel avait été touchée par la grâce au moment où elle reçut le petit mot lui annonçant que les vieilles paperasses laissées à sa fille par le cousin Beurand représentaient à cette heure une fortune de quinze millions.

Avant de se rendre à la fête des fiançailles à laquelle Villey la conviait par ce joyeux message, elle éprouva le besoin de remercier la Providence. Et ne se sentant pas la conscience très nette à l'égard de cette héritière enfin accordée à son fils, elle promit spontanément d'expier. Elle offrit à Dieu le plus grand sacrifice que pût s'imposer son cœur de mère passionnée et exclusive...

C'est pourquoi le lendemain du mariage elle déclara que ses malles étaient faites, et qu'elle éprouvait le besoin d'aller revoir sa maison natale, de recouvrer la paix de la province, agrémentée d'un jardin potager et d'une buanderie de premier ordre.

Toutes les instances de son fils et de sa bru, celle-ci uniquement soucieuse de plaire à François, furent impuissantes à la retenir.

— Je viendrai vous voir chaque hiver. Et quand vous aurez des enfants, vous me les enverrez pendant les vacances.

Mais Jacqueline ne veut pas promettre de se

séparer de ses enfants qui ne sont pas encore au monde.

— C'est vous, dit-elle, qui viendrez les voir à Saint-Cloud.

Son notaire a reçu l'ordre d'acquérir, à n'importe quel prix, la villa des Ormes et tous les terrains environnants; on ne changera rien à la vieille maison, qui restera humble et modeste au milieu des champs de roses dont on va l'entourer à perte de vue. Ainsi le bonheur secret, caché dans une âme, crée à l'entour tout un horizon enchanté.

FIN

Les COURRIERS

du "PETIT ÉCHO de la MODE"

Les courriers du "Petit Écho de la Mode" constituent un merveilleux office de renseignements. Ils renseignent sur tout : Convenances mondaines, Questions juridiques, Santé, Beauté, Ménage, Nettoyage, Modes, Cuisine, Situations, Examens, Concours, Livres, etc.

Trois sortes de réponses

1° **Réponses gratuites.** Ces réponses sont faites soit dans les colonnes du journal, soit directement sous enveloppe fermée, dans un délai variant de trois à six semaines. La lectrice doit indiquer un pseudonyme (en cas de réponse dans le journal) ainsi que son adresse complète, et joindre un bon remboursable du *Petit Echo* et un timbre à 25 centimes.

2° **Correspondances Express.** Ce sont des réponses brèves, mais expédiées très rapidement par la poste, sous enveloppe fermée. Prix : 1 franc, plus 0 fr. 25 de timbre (payable moitié en bons du *Petit Echo*, soit 0 fr. 50 en bon et 0 fr. 75 en espèces : trois timbres). Délai : 8 jours.

3° **Consultations détaillées.** Ces consultations sont expédiées par poste sous enveloppe fermée. Prix : 5 francs (payables moitié en bons du *Petit Echo*, moitié en un mandat-poste de 2 fr. 75). Délai : 8 à 10 jours.

SERVICES SPÉCIAUX

Les services spéciaux suivants ne donnent que des consultations directes détaillées à 5 francs (payables moitié en bons).

1° **Les questions d'impôts.** Le *Petit Echo* s'est assuré la collaboration d'un spécialiste des questions d'impôts. Ses lectrices peuvent donc désormais le consulter sur tout ce qui se rattache à cet important domaine : déclarations à faire, dégrèvements, impôts sur le chiffre d'affaires, sur les bénéfices commerciaux, sur les salaires, taxes diverses, etc. Il leur est recommandé seulement de fournir, à l'appui de leurs questions, tous les renseignements accessoires nécessaires.

2° **"Le conseil pratique".** Courrier spécial pour les questions de toilettes. Si vous hésitez sur le choix ou le prix d'une robe, vous écrivez au **Conseil pratique** en expliquant vos désirs. Il vous répond en vous donnant des conseils et, à votre choix, soit des croquis ou des figurines de modes à l'appui de ses conseils et le prix des patrons sur mesures de ces modèles, soit la description avec croquis et le prix d'une toilette répondant à vos désirs, avec indication du magasin où elle se trouve. Il se charge, si vous le désirez, de vous l'acheter.

3° **Le courrier graphologique.** Envoyer de préférence une ou plusieurs lettres intimes, car l'écriture y reflète plus sincèrement le caractère du signataire.

Pour faciliter les recherches et éviter les erreurs, prière de rappeler, dans toutes les réponses et en cas de réclamation, le détail des précédentes lettres.

Adresser lettres et mandats-postes à M. le Directeur du "Petit Echo de la Mode", SERVICE DES COURRIERS, 1, rue Gazan, Paris (XIV').

